



MURAKAMI Ryû RAFFLES HOTEL

Roman traduit du japonais
par Corinne Atlan



Picquier poche

Ryû MURAKAMI

RAFFLES HOTEL

Traduction du japonais
par Corinne Atlan



Picquier poche

New York 1

TOSHIMICHI KARIYA

La première fois que j'ai rencontré cette actrice, c'était à New York, en 1986. Vers la fin de mars, je crois bien.

J'étais en vacances sur la côte est où je devais passer deux mois à l'invitation de Klaus Katzermann, de la United Press International.

Klaus et moi avons été photographes de guerre, il y a vingt ans. Lui était le correspondant spécial de l'UPI, moi, seulement un photographe inconnu qui essayait de monnayer ses négatifs, mais on se retrouvait souvent dans les bars de Saigon, et puis on avait parcouru ensemble, dans la même voiture, l'avenue Tu Duk et le pont de l'autoroute, transformés en champs de bataille lors de l'offensive du Têt en janvier 1968, et de la deuxième attaque de la ville en mai.

L'amitié entre des hommes qui ont risqué leur vie ensemble va bien au-delà de l'amitié ordinaire dit-on, à cause de ce passé partagé, dit-on, mais à mon avis, il y a une petite nuance à faire.

Par exemple, quand je rencontre dans un bar de Ginza un journaliste ou un photographe qui se trouvait au Viêtnam avec moi, au début ça me rend fou de joie et de nostalgie mais, très vite, les sujets de conversation viennent à manquer. Non pas qu'on n'ait rien à se dire, mais ce cadre – Tôkyô, Ginza – enlève étrangement toute véracité au récit des souvenirs de guerre, et la lassitude me gagne.

J'ai toujours été un peu complexé, et je pensais que mon malaise venait de là. Mais un jour – ça devait être au début des années quatre-vingt, puisque c'est vers cette période que j'ai commencé à faire des portraits de gens célèbres –, j'ai rencontré S., un photographe de guerre mondialement reconnu, et il m'a dit la même chose. Je me suis rendu compte qu'on était tous dans ce cas.

— ... Tu vois, quand je parle comme ça avec toi, enfin, avec toi ou avec T., tu sais, du journal *Nikkei*, ou U., de la télévision japonaise, on a des tas de choses à se dire, non, pas des tas, comparé à ma vie actuelle, j'ai l'impression que c'est des montagnes de souvenirs qu'on a à se raconter, et puis, quand je rencontre des camarades de cette époque, ça fait du bien de boire ensemble et de bavarder en laissant monter l'ivresse, au début ça va très bien, mais souvent je me sens tout à coup dessoûlé, pft, et le corps d'une pesanteur, d'une pesanteur... Voilà à quoi ça ressemble.

Je me sens envahi par un désagréable sentiment de lourdeur, dès l'instant où quelqu'un commence à me dire « tu te rappelles, l'offensive du soulèvement général » ou « tu te rappelles, cette fille à Tam Quan », ou « tu sais, les repas de ration B » et j'exagère à peine si je dis que tous ces noms me viennent aussitôt aux lèvres : Hue, Da Nang, Qui Nhon, Tay Ninh, Bien Hoa, My Tho, que les paysages de ces villes me sont restés en détail dans la tête, mais qu'il m'arrive de me demander si j'y suis jamais réellement allé. Si je vais traîner à nouveau maintenant au Cambodge ou dans ces coins-là, c'est pour clarifier ce doute étrange, pour vérifier : « Ah, mais oui, évidemment que j'y étais... »

À l'époque, au Viêt Nam, il y avait Keiichi Sawada, le fameux prix Pulitzer, et puis Taizô Ichinose, dont la vie brève a déjà fait l'objet d'un film, et puis ce photographe de presse si persévérant, Keizaburô Shimamoto, et plein d'autres photographes et journalistes purs et durs.

Moi, j'y suis resté à peu près trois ans et demi, mais de temps en temps je me réfugiais à Singapour ou à Hong-Kong, et même lors des premiers pourparlers de Paris, je suis rentré au Japon, persuadé que la guerre tirait à sa fin. Et après j'ai été un des derniers à rester au Viêt Nam, à la différence de mes collègues qui se précipitaient au Cambodge, où les troubles commençaient.

Je ne parle pas seulement des trois que je viens de citer : beaucoup de ces journalistes et photographes venus au Viêt Nam à la recherche de je ne sais quoi étaient des types d'apparence calme, mais qui bouillaient de l'intérieur. J'avais toujours

l'impression d'être le seul différent. C'est sûr, moi aussi, si j'allais au front, c'était pour monnayer mes négatifs ensuite, mais je crois que ce sentiment de différence était surtout en rapport avec mes origines bourgeoises : je venais d'une famille de riches exportateurs de Yokosuka.

J'ai un peu honte de le dire quand je pense que je les avais quittés par esprit d'opposition à leur façon de vivre, mais mes parents m'ont envoyé à plusieurs reprises des virements sur des banques de Hong-Kong, et plutôt deux fois qu'une.

Tout le monde me disait : tu n'as aucune raison de t'en faire à cause de ça, tu es correspondant de guerre comme nous, c'est pareil, mais finalement c'est quand même bien au Viêtnam que j'ai dû reconnaître mes limites.

Limites, je n'aime pas ce mot, pourtant il faut bien apprendre à les reconnaître pour devenir adulte, ça fait partie du processus de croissance. Moi, je n'avais jamais eu l'occasion de connaître les miennes, avant le Viêtnam. À ma naissance, mes parents avaient déjà quarante ans passés, et comme en plus j'étais fils unique, j'ai été élevé dans une affection et une attente extrêmes.

Sur un champ de bataille, on ne peut plus se réfugier nulle part. C'est là que j'ai dû faire face à mes propres peurs pour la première fois.

À mon retour du Viêtnam, j'ai tout de suite monté une petite société avec des amis. Un ami proche qui avait fait le Massachusetts Institute of Technology voulait s'associer avec moi, parce qu'il avait besoin de capitaux. Il détenait de nouvelles techniques intéressantes pour l'application de pistes magnétiques sur les cartes de crédit, si bien que, en cette période où les cartes se multipliaient, notre petite affaire montée à quatre dépassa en un rien de temps le milliard de yens annuel, à un moment où le terme « *venture business* » n'existait pas encore.

Après avoir passé quatre ans à représenter la société, je fondai une société d'investissements spécialisés dans la commercialisation des nouvelles techniques. C'était une époque où la plupart des banques ne s'intéressaient pas à ces nouveautés ni aux nouveaux matériaux bruts, il n'y avait guère de concurrence, et grâce à un savoir-faire largement acquis dans

la société précédente, mes avoirs se mirent à augmenter infailliblement.

Peut-être que je devais ce succès au Viêt-nam. J'étais un jour allé voir le radar de la base américaine de Bong Son, et la puissance de ce radar, qui malgré sa petite taille couvrait une superficie allant de Hanoi à Pékin, m'avait impressionné.

— ... Ces gars-là (il voulait dire les Viêt-congs), ils ont des tripes. Nous on ne peut que s'en remettre à la science... m'avait dit un général sans quitter son détecteur à infrarouges.

Finalement la combativité du peuple vietnamien a eu raison de la supériorité matérielle et des techniques scientifiques de l'Amérique, mais moi, c'est au front que j'ai appris à m'intéresser aux nouveaux matériaux et aux nouvelles techniques.

Quand ma société d'investissements commença à tourner sans souci, j'épousai une fille banale, aux grands yeux, de trois ans ma cadette, qui avait fait ses études à Londres et jouait du violoncelle.

— Tu as de la chance, les Japonaises sont les filles les plus jolies et les plus gentilles du monde, tu es un homme heureux d'être né dans un pays où il y a des filles comme ça... me disaient souvent les soldats américains du Viêt-nam qui étaient venus passer des permissions au Japon.

Mais tout ce qu'ils connaissaient en fait de femmes japonaises, c'étaient les hôtesse de bar et les masseuses de bains turcs. De temps en temps, ma femme jouait du violoncelle toute nue, et moi je me demandais ce qu'auraient dit ces soldats immergés dans la boue du Viêt-nam s'ils avaient pu la voir.

C'est après la naissance de mon fils, en le prenant en photo, que je commençai à ressentir un étrange décalage. La première fois, ce fut à la fête de son premier anniversaire. Nous avions fait un barbecue dans le jardin de notre maison à Aoyama et invité un tas de gens, à commencer par les parents de ma femme. Ma femme était en train de mettre notre fils, baigné dans une douce lumière de bord de mer, dans son lit de bébé déniché dans un magasin d'antiquités de Motomachi. Pris d'une inspiration subite, j'allai chercher mon Leica remisé dans un tiroir et dirigeai vers mon fils l'objectif de mon trente-cinq

millimètres. À ce moment précis, je sentis une odeur de poudre. Je ne sais pas s'il en restait vraiment sur mon objectif, ou si c'est seulement ma mémoire qui m'avait fait retrouver mentalement cette odeur.

Cette nuit-là, je rêvai du Viêtnam, pour la première fois depuis longtemps. Un de ces cauchemars qui vous fait bondir du lit d'un coup, les aisselles dégoulinant de sueur, mais à partir de ce moment, je sentis une caverne ouverte quelque part en moi. Un pareil gouffre n'avait pas pu s'ouvrir d'un seul coup. Quelque chose avait érodé l'intérieur de mon corps, comme des gouttes d'eau rongent peu à peu la roche.

La découverte de ce gouffre intérieur me mit en décalage avec la réalité. Depuis que j'en avais conscience, ma mémoire y retrouvait des souvenirs de guerre dont je ne voulais pas, mais j'avais beau essayer de les effacer, ils revenaient me hanter. Cela pouvait m'arriver par exemple en pleine négociation commerciale, dressant un mur invisible entre mon interlocuteur et moi.

Je me dis que j'étais atteint d'une légère névrose.

J'en parlai à ma femme, qui me conseilla de me remettre à la photo. « Pas simplement en faisant des photos de ton fils, me dit-elle, mais professionnellement, pour gagner ta vie. »

Je laissai la société aux soins d'un de mes subordonnés en qui j'avais toute confiance, et commençai par faire des reportages photos pour un petit magazine. Bientôt, je fus promu responsable de la photogravure pour une revue d'intérêt général, et les demandes de portraits affluèrent. Si je me mis si vite à avoir autant de travail, à une époque où l'offre était surabondante au point qu'on disait : « Si on lance une pierre n'importe où, on est sûr qu'elle va retomber sur un photographe », c'est sans doute parce que je ne manquais pas de ressources financières. Dans toutes les maisons d'édition ou salles de rédaction de magazines où je me présentais, c'était moi qui portais le plus beau costume, moi qui avais la plus belle voiture. Je n'avais pas spécialement besoin d'argent. Comme le Japon était en paix, il suffisait que je me présente au volant d'une Ferrari ou d'une Bentley, vêtu d'un costume bien taillé dans un tissu de luxe, en disant : « j'ai passé trois ans en

première ligne au Viêtnam » et que j'ajoute « le problème, ce n'est pas mon cachet, mais le contenu du travail », pour qu'on me fasse aussitôt confiance.

Finalement, je me spécialisai dans les portraits de célébrités. Des actrices, des grands noms de la finance, des écrivains, des coureurs automobile, du beau monde, en somme. Je procédais de la même façon que quand je faisais mes photos de guerre. Cette technique avait l'avantage d'ôter toute signification en arrière-plan à la position sociale ou au titre du sujet photographié, et du coup elle emportait l'adhésion de la plupart des gens que je prenais en photo. Ceux qui appréciaient cette méthode se mirent à me réclamer chaque fois qu'ils avaient besoin d'un portrait pour la presse, et me présentèrent à d'autres personnes en vue : c'est ainsi que je me fis un nom dans le métier.

Je me souviens que ma femme me fit un jour cette réflexion :
— Tu es comme Gauguin.

Je crois bien qu'à l'époque notre fils commençait tout juste à aller à la maternelle.

C'est assez rare, non, de quitter les affaires pour devenir photographe ? Gauguin aussi a abandonné son travail d'agent de change pour devenir peintre.

Mais moi, depuis tout petit, j'ai toujours voulu être photographe, lui répondis-je.

Et je ne voulais pas du tout devenir le genre de photographe que je suis maintenant, je voulais fixer sur la pellicule des moments décisifs, historiques.

Mais tu es très réputé comme portraitiste, non ? Ça ne te plaît pas, ce que tu fais maintenant ?

Je ne dis pas que ça ne me plaît pas, si ça ne me plaisait pas je ne le ferais pas.

Mais quel effet ça te fait quand tu prends ces photos ?

Rien de particulier.

Ça te fait penser au passé ?

Quand je regarde dans le viseur ?

Oui. Les gens que tu photographies sont tous des gens à succès, n'est-ce pas ? Au Viêtnam, c'était sûrement très différent.

Oui, il m'arrive de repenser au reste.

Aux cadavres et à tout ça ?

Hum.

Ce que tu as vu au Viêtnam et tous ces gens célèbres, ça n'a pourtant rien à voir.

J'essaie de les photographier de la même façon.

Nous continuâmes longtemps à parler, et je me disais : ça me fait du bien de parler de choses essentielles avec cette femme. Pour finir, elle me dit en riant :

— Quand je faisais mes études en Europe, j'ai visité un tas de musées, mais ce qui m'a plu le plus, ce sont les tableaux de Gauguin.

En dédiant ainsi une portion de ma vie à la photo, le décalage avec la réalité dû à l'existence de mon gouffre intérieur s'atténua, s'amenuisa, mais ne disparut pas pour autant. Je devins plus familier du gouffre, je perçus sa véritable nature.

« ... Quand j'ai vu ton nom sous le portrait du représentant de l'amicale des économistes dans *Economy Journal Tôkyô*, je n'en ai pas cru mes yeux. Alors tu n'as pas laissé tomber la photo ? Si tu as le temps, viens donc me voir à New York. Je t'achèterai des négatifs... »

Quand je reçus cette lettre de Klaus Katzermann, j'acceptai aussitôt son invitation, pour la bonne raison que j'avais envie de parler avec lui de ce fameux « gouffre ».

Je me rendis à l'immeuble de l'UPI, regardai attentivement les photos des prix Pulitzer, et revis Klaus Katzermann pour la première fois depuis dix-sept ans. Il avait perdu presque tous ses cheveux dans l'intervalle. Il m'invita dans son appartement de la 70^e Rue. Il était divorcé et vivait maintenant avec une Mexicaine de quinze ans sa cadette. Elle ne parlait que l'espagnol et nous prépara un dîner mexicain autour duquel nous bavardâmes en buvant des Corona.

— La Corona, ça se boit en mettant une fine tranche de citron vert dans le goulot.

— On en trouve même au Japon, tu sais.

— Oui, c'est vrai, on trouve tout ce qu'on veut au Japon, fit Klaus Katzermann en se tordant de rire. Tu as une vie de famille heureuse ? me demanda-t-il les yeux rivés sur les mains

sombres de la Mexicaine qui venait d'apporter un plat de haricots au piment.

Je lui parlai de ma femme et de mon fils. Il m'écouta en saupoudrant abondamment de Tabasco son assiette de *chili beans*.

— Alors tu préfères l'ambiguïté ?

— Que veux-tu dire ?

— Tu sais, quand était-ce donc, au bureau de Saigon je crois, à l'époque où j'ai cessé d'aller en première ligne et où j'ai commencé à t'acheter tes négatifs, tu te rappelles, on avait eu une conversation sur les différences entre la communication à la japonaise et les autres façons de communiquer ?

Je hochai la tête. Je me rappelais parfaitement.

— Il me semble qu'on était arrivé à la conclusion que le japonais était une langue ambiguë, alors que l'anglais ou les langues d'origine latine étaient fonctionnelles mais rigoureuses, c'est bien ça ? En japonais, il y a un tas de mots pour dire simplement « je », non ?

C'est exact, pour dire « je », on peut dire *watashi*, *ore*, *boku*, *washi*...

— Par conséquent, c'est une langue fonctionnelle, mais au premier abord, du point de vue fonctionnel, c'est extrêmement ambigu, autrement dit, ce que j'appelle l'ambiguïté du japonais, c'est que tu peux employer le langage honorifique pour t'adresser à quelqu'un alors que tu ne ressens pas le moindre respect pour lui, et donc duper tes propres sentiments, alors qu'en anglais, on ne dispose que du terme *YOU* pour s'adresser à quelqu'un, tout le monde est *YOU*, que ce soit quelqu'un à qui tu dois la vie ou un ignoble traître, alors ça peut nous paraître très inconfortable mais, en réalité, c'est très fonctionnel, quoique austère, si tu dis *YOU* avec amour, tu dois accompagner ça de gestes exprimant tes sentiments, et si tu dis *YOU* avec haine, tu dois également exprimer cette haine, seulement moi je crois que parfois l'ambiguïté est préférable. Quel sentiment éprouve *YOU* maintenant à mon égard ? Existe-t-il en ce monde des relations humaines qui s'établissent en posant aussi abruptement cette question ? Si on va par là, les relations humaines doivent être fixées par la loi, et finalement elles deviennent forcément

monnayables.

Regarde, elle, c'est une immigrée illégale dans ce pays, elle a fui son pays via la Californie, elle ne parle pratiquement pas anglais, et moi, mon espagnol est vraiment affreux, enfin, il vaut probablement mieux que ton anglais à toi...

En parlant, il désignait du menton la femme au teint sombre qui venait de poser sur la table des *tacos* au porc et au gingembre.

— Le procès pour mon divorce et pour le droit de garde des enfants m'a usé mentalement et physiquement. Juger l'amour qu'un homme porte à ses enfants d'après la quantité d'alcool qu'il ingurgite et l'heure à laquelle il rentre chez lui, tu trouves ça normal, toi ? J'ai perdu, et j'aime toujours mon fils, mais maintenant je n'ai même pas le droit de le voir.

Tu vois, cette immigrée illégale, là, pour elle c'est clair, savoir dire *I LOVE YOU* avec des mots n'a aucune importance, ça doit s'accompagner de gestes, et puis elle ne peut pas avoir recours à la loi si elle trouve du rouge à lèvres sur le col de ma chemise, tout ce qu'elle peut faire, c'est manifester de la violence, c'est ambigu, mais en même temps c'est clair, tu ne trouves pas ça fantastique ?

Je répondis que ça ne me paraissait pas fantastique du tout, et Klaus Katzermann eut soudain l'air très triste. En fait, à ce moment-là, ce que me disait Klaus n'avait encore aucune réalité pour moi. Ce n'est qu'après avoir rencontré cette actrice que je me suis mis à réfléchir jusqu'à l'écoeurement au problème de l'« ambiguïté » et de la « rigueur ».

C'est très difficile à expliquer, et je n'ai aucune confiance en mes capacités à exprimer ça en anglais, lui ai-je dit en préambule, et ensuite j'ai entrepris de lui parler de mon « gouffre » intérieur.

— Tu te souviens de Saigon au crépuscule ? m'a demandé Klaus, le regard perdu au loin, quand j'ai eu fini de parler.

— N'importe quel endroit que tu aimais fera l'affaire, le night-club de l'avenue Tu Duk, si tu veux, moi l'endroit que je ne peux pas oublier c'est le restaurant panoramique au cinquième étage du *Majestic*, où je buvais de la bière en regardant la rivière de Saigon refléter le soleil couchant, après

avoir pris une douche, quand je rentrais du front, vivant une fois de plus. Tu te souviens, Kariya ?

— Je ne vois pas comment j'aurais pu oublier, répondis-je.

— Ton gouffre, moi aussi, je l'ai en moi, naturellement, mais moi, contrairement à toi, j'ai eu tellement de problèmes depuis mon retour que je n'ai pas trop eu le temps d'y faire attention, mais même maintenant, ce gouffre, enfin, c'est une espèce de *black hole* en un sens, tu vois, je n'arrive pas à y faire attention, parce que mon souci du moment c'est plutôt comment faire sortir cette Mexicaine du club de salsa de East Harlem où je l'ai trouvée.

— *Black hole* ? Je penchai la tête.

— Oui, un trou noir qui avale tout, Kariya, réfléchis, personne ne nous a forcés à aller au front, on y est allés de notre propre gré, il nous a fallu voir pas mal de spectacles atroces là-bas, moi, je ne suis pas Francis Coppola mais enfin, le front c'est une sorte de carnaval.

Je commençais à comprendre ce qu'il voulait dire.

— Enfin, carnaval, je te dis ça, parce que entre nous il n'y a pas de risque de malentendu, mais tu vois, il n'y a que deux sortes d'hommes : ceux qui se sentent plus forts quand ils ont tué un ennemi sur le champ de bataille et ceux qui se sentent plus forts quand ils en reviennent vivants et peuvent boire une bière, voilà les deux seules espèces d'hommes qui existent, mais quand on en vient à la vraie guerre, l'armée qui la perd, c'est celle où dominant les types qui ne se sentent pas à leur aise sur le champ de bataille, les Viêt-congs, eux, ils pouvaient régner sur les ténèbres parce qu'ils ne s'accordaient pas le moindre moment de répit, alors que toi ou moi, heureusement ou malheureusement, on se régalaient d'une bière au retour du front, une bière comme celle-là, on n'en trouve pas n'importe où, comparé à ça, les romanée conti ou les mouton-rothschild qu'on peut boire dans les restaurants trois étoiles à Paris, c'est du pipi de chèvre, au contraire même, je suis sûr que l'art de la fabrication des cocktails, les champagnes, et tous les alcools du monde ont été inventés comme ersatz de cette bière du retour du front.

Le souvenir de cette bière au crépuscule, c'est quelque chose

d'absolu, d'un niveau complètement différent d'un foyer heureux, d'une bonne partie de jambes en l'air, ou d'un succès professionnel écrasant, en fait, il n'y a rien qui puisse remplacer ça, et nous, il nous faut justement vivre en cherchant de quoi le remplacer, non, crois-moi, les seuls qui ont su vivre sans être sous la domination de ce *black hole*, c'est Kapa ou Sawada, des types comme ça, c'est tout.

Black hole, le trou noir... je comprenais ce que Klaus voulait dire.

Vers la fin de mon premier mois de séjour à New York, je reçus un coup de téléphone du Japon en pleine nuit.

L'appel n'était pas en ligne directe, mais passait par un opérateur de KDD.

— Monsieur Kariya ? Vous avez un appel du Japon, m'annonça l'opérateur, après quoi une fluette voix de femme se fit entendre.

— Euh, je voudrais que vous fassiez des photos de moi...

Je me taisais, ne comprenant pas bien de quoi il s'agissait. Il était impensable que quelqu'un me fasse une blague par téléphone d'aussi loin que le Japon. Au moment où j'allais enfin dire « allô », un petit rire, exactement comme celui d'une très jeune fille, se fit entendre.

— Excusez-moi, écoutez, je vais venir directement, je vous expliquerai...

Puis la communication fut coupée. Il n'y avait pas tellement de gens dans mon entourage qui savaient que j'étais à New York, et pour ce qui est des femmes, à part la mienne et la patronne du bar de Ginza où j'avais mes habitudes... Ce n'était pas la voix de ma femme, j'en étais sûr, ni celle de la patronne du bar, devais-je conclure à une plaisanterie ?... Je m'endormis cette nuit-là sur ces pensées, et le lendemain au réveil j'avais tout oublié de ce mystérieux appel.

Mais alors que je prenais un petit déjeuner tardif dans ma chambre, j'eus un appel de la réception, m'annonçant une visite. Je descendis tout en me demandant à qui j'avais bien pu donner rendez-vous ce matin.

Le hall d'entrée du *Plaza Hotel* était décoré façon Versailles, avec une abondance de miroirs et de marbre, et les clients qui

s'y trouvaient étaient pour la plupart de riches Européens. Une fille portant des lunettes de soleil était debout devant un canapé de cuir noir et observait tous les gens présents dans le hall.

Cette femme, c'était Moeko Honma.

Le portier, qui commençait à me connaître après un mois de séjour, nous mit en contact en m'annonçant que c'était la personne qui m'attendait.

— Je m'appelle Moeko Honma, c'est moi qui vous ai appelé cette nuit.

Moeko Honma avait une allure excentrique. Elle portait un blouson de cuir rouge foncé au col, aux manches et au bas bordés de fourrure mouchetée, une écharpe blanche, une jupe noire composée de plusieurs épaisseurs superposées de dentelle rebrodée de soie noire, des talons aiguilles au bout pointu, des collants orange et enfin des jambières de la même couleur. Au premier coup d'œil, sa jupe en dentelle ressemblait plutôt à un slip.

Elle n'avait pas pour autant l'air d'une pimbêche. Telle une écolière punie attendant dans le couloir, elle semblait vouloir se fondre complètement dans l'ombre d'une des colonnes de marbre du hall d'entrée. Au bout de deux minutes à peine, sa tenue vestimentaire commença à me paraître particulièrement adaptée à un hôtel de luxe de Central Park South, New York.

— Je voudrais que vous me preniez en photo, dit-elle en ôtant ses lunettes.

Elle ne les enleva pas d'un coup brusque, mais plutôt lentement, les soulevant de deux ou trois centimètres et me regardant de ses yeux rieurs, d'un geste si naturel qu'il me mit d'excellente humeur. Ensuite, à mon invitation, elle s'assit sur un canapé, puis enleva son écharpe et croisa les jambes, dans une série de gestes vraiment harmonieux. J'avais vu beaucoup de mannequins et d'actrices dans mon métier mais jamais encore je n'avais rencontré une femme avec une telle douceur dans les gestes.

— Alors, vous voulez bien me prendre en photo ?

Ce disant, Moeko Honma enleva ses jambières – peut-être faisait-il trop chaud dans le hall – et les posa sur la table.

— C'est bien vous qui m'avez appelé hier ?

En m'entendant dire ça, elle se pencha en avant et se mit à rire, d'un air de dire « évidemment, qui voulez-vous que ce soit ? ». Elle riait comme si elle se moquait de moi, et d'un rire en même temps étrangement convaincant pour la victime de sa plaisanterie.

— Alors, vous avez pris l'avion tout de suite après ?

Elle hocha la tête.

— Le problème, c'est que je n'ai pas mon appareil photo avec moi.

— Ah bon ? fit-elle d'une petite voix à peine audible, en baissant la tête.

— Vous êtes à New York pour des raisons professionnelles ?

À cette question, elle secoua la tête, puis me regarda fixement. À ma grande surprise, elle avait les larmes aux yeux.

— Rien d'autre ne m'amène ici, dit-elle en essuyant ses larmes du bout des doigts.

— Je ne comprends pas très bien.

— Quoi donc ?

— Je ne vous connais pas.

— Mais je suis là.

Quel âge pouvait-elle bien avoir ? Dix-huit ans ? Elle pouvait tout aussi bien en avoir vingt-huit. Elle était étrange. Elle s'exprimait poliment, parlait en regardant son interlocuteur dans les yeux, pourtant j'avais l'impression que ce n'était pas à moi qu'elle s'adressait, mais à quelqu'un situé bien plus loin que juste devant elle.

— Quel genre de personne êtes-vous ?

Si on n'était pas à New York, me dis-je, je la prendrais pour une folle.

Elle répondit à ma question du tac au tac :

— Je suis une actrice.

New York 2

MOEKO HONMA

Je me suis dit : quel affreux hôtel, mais comme tout le monde me regardait, j'ai décidé d'être magnanime. Tout en me demandant si l'homme à qui j'avais téléphoné la veille était vraiment descendu dans cet hôtel, je me suis regardée dans un des miroirs encastrés dans les murs, et j'ai vu que mon rouge à lèvres avait un peu débordé. « Impardonnable ! » ai-je murmuré, et je me suis demandé si j'avais vraiment téléphoné ou si c'était arrivé comme toujours dans ce monde au fond de ma tête. J'ai dit : « Je n'en sais rien ! » sans doute un peu trop fort, car à ce moment-là un grand Noir m'a regardée, ça m'a fait peur.

Du courage, ma petite.

Ce grand Noir ressemblait à celui qui jouait du tam-tam, revêtu d'une peau de lion, dans le livre d'images *Sambo l'Africain* que ma grand-mère m'avait acheté il y a longtemps longtemps longtemps...

Est-ce que j'ai vraiment téléphoné ?

Quand ?

Si ce n'est pas arrivé seulement dans mon imagination, dans un instant, ce photographe va apparaître, et s'il accepte de faire mon portrait, peut-être que ce monde irréel au fond de ma tête disparaîtra enfin ?

Ça, personne ne peut le savoir.

Ce que tout le monde ignore, il vaut mieux éviter de croire qu'on est seul à le savoir. Qui a dit ça déjà ? Mon ancien amour ? Ai-je vraiment déjà eu un amour ? Je déteste qu'on me touche, mais ce n'est pas le moment de penser à ça.

D'où est-ce que j'ai téléphoné déjà ? De l'appartement de Daikanyama ? Il faut que je fasse attention, cet appartement est connecté avec le monde au fond de ma tête, il ne faut pas

téléphoner de ce genre d'endroit.

Mais pourquoi est-ce que c'est si vague en moi, le souvenir d'avoir téléphoné à cet homme ? Je me rappelle toujours très bien quand je téléphone.

Salut, ça va ?

Ah, c'est toi Moeko ?

J'ai vu ta photo, tu sais.

Quelle photo ?

La pub pour les sandales.

Ah, celle qui est parue dans *Marie-Claire* ?

Mais non.

Dans *Elle* ?

Non plus.

Ça doit être celle de *Cosmopolitan*.

Non plus.

Où tu l'as vue alors ?

Dans *L'Hebdomadaire du Peuple*.

Hein ?

Il y avait un numéro spécial sur les sandales, on voyait plein de gens avec différents modèles, toi, tu portais des sandales en plastique et tu te promenais dans le cimetière de Hachioji.

Ne dis pas de choses bizarres comme ça au milieu de la nuit, s'il te plaît.

Elle n'est pas bien, cette agence, tu t'es fait avoir.

Moeko, tu vas perdre une amie.

Clac !

Ici, c'est New York, je suis déjà venue. Vraiment ? Peux-tu dire ça avec certitude ? Je me demande ce qui se passe dans le monde imaginaire, je devrais aller les voir et leur demander leur avis à tous. Mais non, pas maintenant, le photographe vient d'arriver.

— Je voudrais que vous fassiez des photos de moi.

Ah, ça y est, je l'ai dit. Il a l'air ennuyé, je me demande s'il a toujours l'air ennuyé comme ça. C'est vraiment lui que le monde imaginaire a choisi ? En tout cas, lui, il ne sait rien de tout ça, il a l'air déconcerté par ma demande, mais je n'en sais rien, en fait, je ne sais pas du tout s'il est vraiment embarrassé ou non.

Peut-être qu'il est en train de me tester.

Il me teste.

Tu me testes ?

Alors, que dois-je faire ? Ce serait peut-être mieux de tout lui dire, de lui parler du monde au fond de ma tête, de lui dire qu'il a été choisi ?

— Alors, vous voulez bien me prendre en photo ?

De nouveau, il a l'air ennuyé, sûrement ce doit être son expression de base, il a toujours l'air ennuyé, allez ça va, pas la peine d'utiliser des trucs éculés comme ça, ça ne marche plus, elle est finie l'époque où un homme pouvait se servir de son air désabusé comme d'une arme, c'est terminé depuis l'époque où Jack l'Éventreur est apparu dans les rues de Londres, si vous voulez mon avis, c'est lui qui a tout changé, oui, lui, Jack l'Éventreur.

Mais au fait, est-ce que je lui ai dit mon nom ? Il me semble bien que oui, oui, sûrement, quand je lui ai téléphoné, j'ai dû lui dire mon nom.

— C'est bien vous qui m'avez appelé hier ?

Ne dis pas de choses qui tombent sous le sens, voyons !

Tu me fais rire, je vais vraiment me mettre à rire, ça me fait penser à la photo du magazine *Best-select* choisie par le monde imaginaire, ce gardien de prison russe à l'air abruti en train de briser les phalanges d'un prisonnier en riant, le cliché était commenté par un écrivain japonais au visage en pis de chèvre tout flasque, c'est le rire du bourreau qui est la marque de la véritable torture, disait-il.

J'ai du mal à m'arrêter de rire.

— Alors, vous avez pris l'avion tout de suite après ?

Tout à fait, c'est exact, parfaitement exact, je me souviens maintenant, c'est du salon de première classe Sakura à Narita que j'ai téléphoné depuis un téléphone équipé pour les cartes KDD, j'ai vérifié que tu étais bien là.

— Le problème, c'est que je n'ai pas mon appareil photo avec moi.

Hein ? Qu'est-ce qu'il dit ? Je n'ai pas bien entendu, tu en as fait quoi de ton appareil photo ? Je suis sûre que tu es le seul qui puisse me photographier, pourquoi ? Ça, tu dois le savoir mieux que quiconque.

— Vous êtes à New York pour des raisons professionnelles ?

Ah, ce n'est pas la peine d'en faire tant, je vois bien que tu veux faire l'innocent, mais si tu en fais trop, je connais une fille perspicace qui va te tourner en ridicule.

— Rien d'autre ne m'amène ici.

Je te condamnerai à mort.

— Je ne comprends pas très bien.

Oui, un jour, ce sera la peine de mort pour toi.

— Je ne vous connais pas.

On ne peut pas se connaître éternellement.

— Mais je suis là.

Oui, tu es en train de me regarder, c'est ça, regarde-moi encore plus, je suis myope, alors on peut me regarder dans les yeux sans que je me sente particulièrement intimidée.

— Quel genre de personne êtes-vous ?

Je n'ai pas le choix, je vais te parler du monde au fond de ma tête.

— Je suis une actrice.

Tout ça est arrivé dans le monde imaginaire, attends, je vais te raconter, c'était quand je suis allée dans cette île du Sud avec mon père, comment s'appelait cet endroit déjà, l'île où papa avait ses premiers souvenirs de sa maman et de grand-père, c'était avant la guerre, donc, c'est sûrement une de ces îles qui étaient occupées par l'ancienne armée japonaise, la Nouvelle-Guinée, peut-être ? Ou alors Mindanao ou une île du côté des Philippines, mais en tout cas, il y a plus de dix ans de ça, et que ce soit la Nouvelle-Guinée ou Mindanao, il n'y avait encore aucune infrastructure touristique. Maman n'était pas venue avec nous, je ne me rappelle plus pourquoi.

En tout cas, je suis sûre que ce n'était pas Tahiti.

— Vous avez déjà réservé une chambre quelque part ?

Eh dis, sur cette île du Sud...

— Vous connaissez l'histoire du nain de l'île du Sud ?

— Hein ? L'histoire du nain ?

Mais oui. Tu veux que je te la raconte ?

— Bon, si on commençait par déjeuner ensemble ?

Mauvais, les spaghettis, mais ça va, je te pardonne, en revanche si la mousse au chocolat n'est pas bonne, ce sera

rédhibitoire.

— Si ça vous va d'être dans le même hôtel que moi, je vous réserve une chambre. Alors vous êtes actrice ? Dans quel film avez-vous joué ?

Dans l'île du Sud vit un nain vicieux.

— Seulement deux jusqu'à présent, et je n'avais pas le rôle principal, le premier c'est *Harbour Light*, un remake d'un film européen, et l'autre, *La Nuit d'avant la révolution*, ça parle de la révolution prolétarienne au début de l'ère Taishô, qui s'est terminée dans la désillusion.

Ce nain attaque les gens en rêve, moi j'étais allongée à côté de papa, et je regardais le ventilateur qui tournait en faisant un drôle de bruit, et seul le loup-garou sait quand je me suis endormie, ce nain, au début il n'avait pas du tout l'air d'un nain, il ressemblait plutôt à un ballon, il n'avait pas l'air d'un nain mais j'ai compris que c'en était un, parce qu'il avait des yeux, des yeux enfoncés dans la chair de son visage tout bouffi, qui ressortaient dans la nuit comme le plancton phosphorescent collé sur la peau des dauphins, et dès que j'ai vu ses yeux, j'ai compris où était sa bouche aussi, son visage était le symbole de tout son corps, on aurait dit une œuvre d'art moderne fabriquée en collant les uns sur les autres des ballons de caoutchouc à moitié dégonflés, et juste son visage était enflé un peu différemment, si bien que j'ai tout de suite compris, évidemment c'était un rêve, la plage était tout près, juste à côté de notre bungalow alors peut-être que le bruit des vagues me parvenait aux oreilles dans mon sommeil, en tout cas, ce nain était debout sur une plage baignée dans la lumière crue de midi.

Il riait, les yeux en forme de croissant de lune, les coins de la bouche tordus, et la vue de ce visage de nain souriant sur une plage ensoleillée m'a rappelé un tas de choses similaires dont j'avais fait l'expérience plus tôt dans ma vie, ce rivage en plein midi, c'était peut-être en Espagne, en tout cas quelque part en Europe du Sud, on y était allés en vacances et on avait fait cuire des brochettes sur la plage.

La Costa Brava ?

Ce complexe hôtelier de bord de mer, ce n'était pas un lieu de villégiature pour la crème des milliardaires, pas non plus le

genre d'endroit où des célébrités de la classe moyenne ont leurs résidences secondaires, il y avait deux maisons de retraite, un grand oranger, les gens disaient qu'un fameux voleur y avait été pendu autrefois, une église de la Compagnie de Jésus, en matériau brut, dont le toit était encore en cours de réfection, sept ou huit hôtels deux étoiles, des restaurants de fruits de mer aux toits de chaume, un café où on servait des gâteaux trop sucrés et des espressos pleins de marc, c'est tout ce qu'il y avait dans cette station balnéaire, donc ce rivage où se tenait le nain rieur n'était rien d'autre qu'un refuge pour criminels, pour enfants et pour vieillards.

Je n'étais pas en scène dans mon rêve.

Les vieillards jouaient à des jeux de société, les enfants se chamaillaient, les criminels préparaient leurs prochains méfaits, au début le nain était complètement laissé à l'écart, c'est ce qui arrive toujours à ceux qui ont l'air différents des autres.

Puis, au moment où les nuages ont caché un instant le soleil, la haine et la vengeance se sont déchaînées tout à coup, comme si c'était le nain qui donnait le signal, tout le monde – autrement dit, les vieillards, les enfants et les criminels – s'est mis à s'entretuer, j'ai toujours eu peur des rêves violents et cruels depuis toute petite, mais cette fois, sans doute grâce au nain, j'ai réussi à le comprendre.

Tout le monde était beau.

— Attends un peu, oui, je me souviens, j'ai déjà entendu parler de toi.

Personne ne me connaît, pourtant.

C'est la première fois que je parle à quelqu'un du monde imaginaire au fond de ma tête, le nain m'a dit : maintenant je vais aller chez toi, je me suis mise à pleurer en hurlant : j'ai peur, je crois que c'est à ce moment que je me suis réveillée, papa me secouait, Moeko, Moeko, ressaisis-toi, qu'est-ce qu'il y a ? Je voyais bien que papa était là, mais le nain n'avait pas encore disparu, ce nain était imprégné dans mon cerveau, réfléchis bien, a dit le nain, depuis que tu es toute petite, les gens autour de toi auxquels tu trouvais du charme ont toujours été les méchants.

Et il avait raison, le nain.

— C'est une actrice nommée Reiko Saitô qui m'a parlé de toi, tu la connais ? Une vieille dame de près de soixante-dix ans, mais une superbe actrice, elle m'a dit que dans la jeune génération la seule chez qui elle sentait du talent, c'était toi.

Reiko-san, autrefois, aux studios de Kinuta, elle a planté la pointe de son parapluie dans l'œil d'un soldat américain qui sifflait pour la taquiner. Elle a un genre qui ne me plaît pas.

— On se trompe souvent sur moi.

Il fait une drôle de tête ce photographe, c'est sans doute sa spécialité, de faire une drôle de tête tout le temps, la deuxième chose que je déteste le plus au monde, c'est qu'on se trompe sur mon compte, et la première, c'est qu'on croie me comprendre.

Moi, même si j'ai peur, je ne plante pas la pointe de mon parapluie dans les yeux des gens, moi, je fais tout fondre, même le nain, il a fondu à l'intérieur de ma tête, mais pas ce qu'il m'a dit, ce qu'il m'a dit m'est resté dans la tête ou, pour être plus précise, quelque part derrière les oreilles, comme un paysage nettement dessiné, la ligne du bord de mer, d'une clarté presque effrayante sous le soleil de midi, un oranger, des rues tristes, désertes, mais pas depuis toujours, car au début il y avait des habitants dans les rues de ce village balnéaire de troisième ordre, mais il s'est passé quelque chose – quoi ? Une épidémie, un massacre perpétré par une armée ennemie ? Ou alors une mine de charbon qui a fermé, quelque chose comme ça – enfin, quelque chose qui a obligé tout le monde à vider les lieux.

Même dans la réalité, je n'ai jamais pu supporter les paysages déserts, je les ai toujours peuplés en imagination, exactement comme les gens qui aiment les chemins de fer en modèles réduits, et placent dans tous les coins des figurines de chef de gare, ou bien des porteurs, des passagers, et j'ai aussi essayé de peupler ce paysage, et ce n'est pas spécialement parce que je n'arrivais pas à oublier ce que m'avait dit le nain, ni parce que les scènes sinistres de vengeance des habitants de la ville se répétaient et s'amplifiaient, mais tous les gens dont je peuplais la ville en imagination étaient des gens vertueux, le genre de gens qui peuvent dire sincèrement : moi je suis pauvre, mais je mène une vie honnête, ils n'aimaient pas se faire du mal les uns aux autres, ils détestaient la violence, ils n'avaient aucun talent,

étaient incapables de dire une blague, mais j'avais décidé que la station balnéaire où vivaient des gens pareils m'empêcherait de faire un faux pas, parce que les rares fois où je fume ou prends de la drogue, il m'arrive de me sentir secouée par une puissante force.

Ça m'arrive aussi quand je suis épuisée, tout d'abord je deviens soupçonneuse à un tel degré que j'en suis moi-même surprise, je me dis par exemple, ce styliste qui me regarde avec insistance, c'est peut-être quelqu'un qui ne m'aime pas qui l'a envoyé près de moi pour me faire tomber dans un piège d'une façon ou d'une autre, et ce soupçon se renforce de plus en plus, devient une espèce de bloc de paranoïa à l'intérieur de moi, qui se fixe, comme une cristallisation de la réalité et, dans ces moments-là, si le styliste mourait la gorge tranchée sous mes yeux, ça me ferait plaisir, mais évidemment je sais que ce n'est pas bien d'avoir des pensées comme celle-là, parce que mon désir de le voir mourir a un sens.

Dans le monde derrière mes oreilles, les habitants de la triste station balnéaire vivent de façon aussi honnête et frugale que je peux l'imaginer, et je pensais qu'ils me donnaient une certaine modération, qu'ils m'aidaient à ne pas me réjouir à l'idée de voir ce styliste mourir égorgé sous mes yeux, mais c'est tellement ennuyeux.

— Ah bon ? Mais en fait, c'est vrai, cette fois, je n'ai pas emporté mon appareil photo, je te prendrai en photo à mon retour au Japon, il faudrait trouver une occasion pour ça, en fait, il vaudrait mieux que je te photographie en cours de travail, tu n'as pas un tournage en vue ?

Le mal m'attire, mais quand j'y suis mêlée, tout prend un sens.

— Si, je dois jouer dans un film en cours d'année, un rôle principal cette fois, le tournage aura lieu à Kanazawa.

Ce que je cherchais, c'était un mal gratuit, dépourvu du moindre sens, je me disais, quand je l'aurais trouvé, un héros naîtra dans le monde au fond de ma tête, et moi, je deviendrai cent mille fois plus belle que maintenant.

J'ai cherché ce héros pendant vingt-quatre ans.

Et je l'ai enfin trouvé.

— Bon, alors je te photographierai à ce moment-là, mais dis-moi, pourquoi m'avoir choisi moi ?

J'aime tes photos d'officiers sud-viêtnamiens tenant à bout de bras des chairs déchiquetées.

— Parce que j'aime bien vos photos.

Celle où l'on voit un officier sud-viêtnamien qui rit en tenant par les cheveux le cadavre d'un Viêt-cong au corps déchiqueté par une bombe à partir de la poitrine.

— Ça me fait plaisir que tu me dises ça, j'essaie de réaliser mes portraits de la façon la plus orthodoxe possible.

Cet officier, pour moi, il représentait le mal gratuit, ce cadavre déchiqueté au-dessous de la poitrine, on aurait dit un écureuil ou un lapin en peluche, c'était mignon comme tout.

— En fait, je pense que c'est ça la base de la photo.

Le Viêt-cong en peluche et l'officier sud-viêtnamien qui le tient en souriant d'un air béat sont devenus des habitants de ma station balnéaire.

Quelque chose comme des citoyens d'honneur.

— J'essaie de penser qu'il n'y a personne derrière l'objectif, comment dire, j'essaie de ne plus avoir conscience d'être en train de prendre une photo. En fait, tu sais, je n'aime pas trop en parler, mais j'étais au Viêt-nam.

Ça va, je suis au courant.

— Peut-être que ta génération n'a jamais entendu parler de ça, mais il y a eu ce qu'on appelle la guerre du Viêt-nam, et j'y étais.

Ta vie se résume à ça.

— Et je crois que cette expérience a beaucoup d'influence sur les photos que je prends maintenant.

Les photos que tu prends maintenant, on dirait de la merde étalée sur du papier photographique.

— Je commence à être tout content à l'idée de faire ton portrait, tu sais.

Mais attention, il faut que les photos soient réussies.

New York 3

TOSHIMICHI KARIYA

Je lui ai demandé si elle avait réservé une chambre quelque part. Moeko Honma avait confié ses deux valises Harry Barton au concierge, apparemment elle n'avait réservé de chambre nulle part.

— Vous connaissez l'histoire du nain de l'île du Sud ? me demanda-t-elle.

— Hein ? L'histoire du nain ? ai-je fait, mais elle s'est légèrement détournée sans rien ajouter. Je lui parle de réservation d'hôtel, et elle, elle ne relève même pas et me parle d'un truc qui n'a rien à voir. Qu'est-ce que c'est que ça, le nain de l'île du Sud ?

Tout à coup j'ai eu un doute : cette fille était vraiment trop bizarre, et puis, à la vue de son profil, ce doute s'est évanoui sans laisser de trace. Moeko Honma ressemblait à une poupée en fibre de verre finement travaillée. Une question trop brusque : « Le nain de l'île du Sud ? Hein ? Qu'est-ce que c'est que ça ? » et elle allait s'évanouir dans l'espace.

— Bon, si on commençait par déjeuner ensemble ?

Comme il n'était pas loin de midi, je l'ai invitée au restaurant italien voisin.

Elle a mangé des raviolis, de la salade, de la mousse au chocolat sans faire de commentaire sur leur saveur.

— Si ça vous va d'être dans le même hôtel que moi, je vous réserve une chambre. Alors vous êtes actrice ? Dans quel film avez-vous joué ?

Pas de doute, d'après l'atmosphère qu'elle dégagait et la façon dont elle était habillée, ce n'était pas une fille ordinaire. Même en mangeant des raviolis, il y avait une sorte de rythme dans ses gestes, quelque chose d'inexprimable. Un léger mouvement de la main et des doigts, comme les premières

mesures d'un orchestre de chambre : cela suffit à vous mettre de bonne humeur. Mais ça ne me disait pas si elle était vraiment actrice.

— Seulement deux jusqu'à présent, et je n'avais pas le rôle principal, le premier c'est *Harbour Light*, un remake d'un film européen, et l'autre, *La Nuit d'avant la révolution*, ça parle de la révolution prolétarienne au début de l'ère Taishô, qui s'est terminée dans la désillusion.

J'étais en train de me dire que cette expression de « révolution prolétarienne » je la connaissais bien, elle était pleine de nostalgie pour moi, quand je me suis souvenu tout à coup de *Harbour Light*. Je ne vais pratiquement jamais voir de films japonais, mais celui-là je l'avais vu à la télé, un samedi soir où je m'ennuyais. Je ne me souvenais pas de l'intrigue. Sûrement, une romance stéréotypée entre une fille de port et un marin de cuirassé. Moeko Honma me regardait par-dessous, un sourire aux lèvres, comme si elle comprenait mes pensées. Ce sourire me donna la chair de poule. Je me rappelais maintenant : elle jouait le rôle d'une hôtesse de bar dans le port où se déroulait l'action. Le rôle d'une fille très jeune et très innocente qui attendait le retour de son amant, en secouant la tête les yeux baissés chaque fois que quelqu'un lui disait qu'il l'avait dupée. Dans la scène où elle le retrouvait enfin après une longue absence, elle avait le même sourire qu'à ce moment présent.

On ne savait pas si c'était les coins de ses lèvres qui étaient un peu retroussés ou les muscles de ses joues qui tremblaient légèrement, sans doute ne le savait-elle pas elle-même, mais ce sourire durait à peine un instant, comme une lumière de flash électronique ou un clignement de paupières.

Mais il ne fallait pas pour autant la regarder avec attention pour le remarquer. Ce sourire sautait aux yeux et provoquait une tension certaine chez ceux qui en étaient témoins, comme un projectile lancé brusquement.

— Attends un peu, oui, je me souviens, j'ai déjà entendu parler de toi.

Je n'avais pas envie de lui dire que je l'avais vue dans *Harbour Light*. Je ne sais pas pourquoi, mais il me semblait

qu'elle allait me ridiculiser.

— C'est une actrice nommée Reiko Saitô qui m'a parlé de toi, tu la connais ? Une vieille dame de près de soixante-dix ans, mais une superbe actrice, elle m'a dit que dans la jeune génération la seule chez qui elle sentait du talent, c'était toi.

Voilà ce que je lui ai dit. Et c'était vrai. Mais quelque part en moi, je n'arrivais pas à relier ce nom de Moeko Honma à la jeune actrice dont Reiko Saitô m'avait vanté les louanges.

— On se trompe souvent sur moi.

Sur ces mots Moeko Honma a enlevé la cuillère plantée dans sa mousse au chocolat et l'a posée à côté de son assiette, puis elle s'est légèrement détournée. En supposant que son expression normale était le niveau zéro, on peut dire que le niveau « plus » était le petit sourire et le niveau « moins » quand elle tournait la tête de côté. Ce geste ne signifiait pas qu'elle n'aimait pas les compliments faciles ou n'admettait pas la flatterie, c'était plutôt un refus glacé qui semblait dire « Surtout ne viens pas me répéter des choses qu'on t'a dites à mon sujet ».

Je commençais me sentir bizarre.

— Ah bon ? Mais en fait, c'est vrai, cette fois, je n'ai pas emporté mon appareil photo, je te prendrai en photo à mon retour au Japon, il faudrait trouver une occasion pour ça, en fait, il vaudrait mieux que je te photographie en cours de travail, tu n'as pas un tournage en vue ?

— Si, je dois jouer dans un film en cours d'année, un rôle principal cette fois, le tournage aura lieu à Kanazawa.

— Bon, alors je te photographierai à ce moment-là, mais dis-moi, pourquoi m'avoir choisi moi ?

Quelque chose essayait d'envahir le trou noir à l'intérieur de moi.

— Parce que j'aime bien vos photos.

Rien ne peut remplacer le trou noir qui s'est constitué sur le champ de bataille, ce gouffre absorbe tout, m'avait dit Klaus Katzermann. J'étais bien d'accord.

— Ça me fait plaisir que tu me dises ça, j'essaie de réaliser mes portraits de la façon la plus orthodoxe possible. En fait, je pense que c'est ça la base de la photo. J'essaie de penser qu'il n'y

a personne derrière l'objectif, comment dire, j'essaie de ne plus avoir conscience d'être en train de prendre une photo. En fait, tu sais, je n'aime pas trop en parler, mais j'étais au Viêtnam. Peut-être que ta génération n'a jamais entendu parler de ça, mais il y a eu ce qu'on appelle la guerre du Viêtnam, et j'y étais. Et je crois que cette expérience a beaucoup d'influence sur les photos que je prends maintenant. Je commence à être tout content à l'idée de faire ton portrait, tu sais.

Je me suis rendu compte que ma voix devenait criarde. Moeko Honma s'était insinuée dans le trou noir à l'intérieur de moi. Une légère différence de niveau, autrement dit, les infimes changements d'expression de son visage, c'était cela qui avait fermement établi ses positions dans ma grotte personnelle.

C'était la première fois que ça arrivait.

Nous sommes retournés à l'hôtel et Moeko Honma a pris une chambre. Elle m'a dit qu'elle allait se reposer un moment, et moi, pendant ce temps, j'ai demandé au concierge de nous réserver des places au *musical* du soir.

Ensuite, je suis allé me promener seul tranquillement à Central Park. Chaque fois que je croisais un jeune Noir, je me rappelais la base militaire de Da Nang, et chaque fois que je croisais un jeune Blanc, je me rappelais le bruit des hélices des avions postaux à l'aéroport de Tan Son Nhat.

Un équilibre s'était effondré en moi. Pourtant, dans ce parc, sous les nuages lourds annonciateurs de neige, je me sentais d'une humeur étonnamment exaltée.

J'ai bu une bière à la cafétéria du parc.

Le goût n'était pas très éloigné de celui des bières que je buvais à Saigon au retour du front.

Ensuite, j'ai été voir un *musical* sur le thème du tango avec Moeko Honma avant de l'emmener dîner dans un restaurant devant le pont de Brooklyn, d'où la vue embrasse tout Manhattan.

Nous avons bu une grande dame veuve clicquot, Moeko était passablement éméchée. Il me semble que nous avons parlé de beaucoup de choses, mais je ne me rappelle pas quoi. Rien n'aurait pu nous arrêter.

Kanazawa 1

MOEKO HONMA

Le scénario est nul.

Une suite de répliques qui donnent exactement l'impression de rester immobile à regarder fixement un poisson pourrir dans une cuisine inondée par le soleil d'un après-midi de juin. Et moi, qu'est-ce que je fais là-dedans ?

Ne partez pas

Je vous en supplie

Ne l'emmenez pas !

Voilà ce que je dois dire en sanglotant à un policier qui emmène mon amant, après quoi je me tourne vers cet homme en criant :

Attends

Je vais t'aider

Je viendrai te sauver !

Ça se passe en 1937, c'est de l'histoire ancienne, c'est un mélo, mais le producteur nous a annoncé dès le premier jour de tournage « c'est un film socialiste ! » et le metteur en scène nous répète tous les jours : « C'est une œuvre décisive pour vous comme pour moi, on prend tous exactement les mêmes risques. » Mon personnage est une serveuse de café plutôt réservée, mais très forte au fond, qui devient l'idole du mouvement socialiste.

Qu'est-ce que ça veut dire : être très forte au fond ? Quand j'ai posé cette question au metteur en scène, le vieux bonhomme m'a répondu d'y réfléchir par moi-même, j'y ai bien réfléchi, et pour moi, être très forte au fond, c'est avoir de la détermination.

Je me suis donc mise à jouer dans ce sens-là en pensant qu'il apprécierait et ça a tout de suite collé, ma première phrase, « ne partez pas », je l'ai criée si fort que ça faisait presque de l'écho, et « attends ! », plutôt qu'un appel, c'était dit d'une toute petite

voix pleine de larmes comme si j'essayais de me convaincre moi-même, et quand j'ai prononcé la phrase « je vais t'aider », je l'ai fait en y englobant la question que je me posais à moi-même : comment faire pour venir à son secours, et la dernière phrase, « je viendrai te sauver ! » je l'ai hurlée tout de suite après, comme si elle jaillissait du fond de ma gorge, en y laissant flotter un sentiment de désespoir comme si je me disais, peut-être qu'après tout, je ne pourrai rien faire pour le sortir de là.

Tout le monde me dit que mon jeu est spontané, mais c'est faux, il n'y a que les enfants qui jouent spontanément, c'est sûr, au moment de jouer la scène, je joue instinctivement, mais si je me fiais uniquement à ça, mon jeu serait toujours le même, quand je reçois le scénario je le lis froidement et attentivement, et même ces répliques qui puent le poisson pourri, il faut que j'en fasse quelque chose de bon, et je m'entraîne à les prononcer devant mon miroir des dizaines, des centaines de fois, même une phrase toute simple comme « je t'aime », il y a des centaines de façons de la dire, en la combinant avec différentes expressions faciales, je les essaie toutes, ça me prend énormément de temps, je continue jusqu'à ce que je trouve la meilleure façon de le dire, selon les répliques, certaines me prennent toute la nuit, il m'arrive aussi d'essayer des centaines de fois sans y arriver, c'est comme un puzzle à assembler, parfois un jeu merveilleux est caché juste à côté d'un jeu complètement stéréotypé.

Il arrive de découvrir d'un coup, par hasard, un assemblage de pièces idéal, on ne pourrait pas faire mieux même en cherchant désespérément, ces moments-là, c'est comme une brise fraîche et agréable qui se mettrait soudain à souffler, ça me donne le vertige, c'est comme si je n'étais plus moi-même en me regardant dans le miroir, je me sens légère, légère, je vole dans le ciel encore plus haut qu'avec les champignons magiques de Bali, et ce n'est plus une phrase que j'ai fabriquée en faisant vibrer mes cordes vocales et en bougeant mes muscles faciaux, non, c'est quelque chose venu de l'autre côté de l'espace qui m'a envahie en traversant mes pores à la vitesse de la lumière, ça me fouille les entrailles et ça repart aussitôt, me laissant pantelante, ce n'est pas quelque chose que j'ai inventé, mais seulement

quelque chose que j'ai appelé à moi.

Kariya dit que c'est mon côté chamane, ce terme de chamanisme est apparu rapidement entre Kariya et moi, ça ne fait même pas un an qu'on se connaît mais il essaie déjà de s'enfuir loin de moi. Où était-ce donc ? À New York ou à Rome ? J'ai explosé brusquement, j'ai hurlé, je tuerai ton fils, tu verras, il a levé la main comme pour me frapper, puis a baissé le bras aussitôt avec une expression infiniment triste, il a tort, Kariya, je le lui dis toujours, mais il ne comprend pas, quand il me déclare d'un air effrayé, Moeko, ce que tu dis, c'est de la magie noire, ça me rend si triste, parce que ce n'est pas du tout ça, moi ce que je veux c'est vivre comme dans le film *Portier de nuit*, nous, notre descente aux enfers serait encore plus merveilleuse que celle de Charlotte Rampling et Dirk Bogarde, quand je pense qu'un homme comme lui, capable de photographier des cadavres en lambeaux aux allures de lapins en peluche, colle sans se démonter la photo de son fils au dos de son passeport, pourtant même William Blake parle de ça, du courage d'étouffer un enfant dans son berceau, mais lui, l'homme à qui je pardonne tout, il ne comprend rien à tout ça.

C'est une tragédie.

Mais si ça empire, ça se terminera peut-être en comédie.

Tu as joué comme une reine, même nous on en avait la chair de poule, il y a de plus en plus d'assistants réalisateurs qui viennent me débiter ce genre de compliments d'un air affecté, et celui-là, je ne sais plus comment il s'appelait, il est venu m'enlever les menottes que je portais dans la scène et que j'avais encore aux poignets, ses mains tremblaient, il avait les yeux rivés au sol et n'osait même pas me regarder en face, tu as joué comme une reine, disait-il sans même me regarder dans les yeux, merci beaucoup, je lui ai dit, cet assistant réalisateur, s'il avait pu traduire mes paroles comme dans le dessin animé de Doraemon il aurait compris ce que je voulais vraiment lui dire, toi, j'aimerais te voir transformé en bouillie à partir de la poitrine, voilà ce que j'avais envie de lui dire.

J'avance sur la plage en fendant la foule de mes fans, Kariya m'attend avec son appareil reflex, il a allumé un feu sur un tonneau en fer, et en m'attendant il bavarde amicalement avec

les vieilles du coin, pourquoi faut-il qu'il plaisante avec ces bonnes femmes ? Pourquoi n'a-t-il pas plus d'aplomb que ça ? Je voudrais qu'il traite tout le monde en dehors de moi comme Himmler traitait les Juifs.

Qu'est-ce que c'est que ça, idiot, ai-je crié dès l'instant où je l'ai aperçu, mais en fait je me suis jetée dans ses bras avec un gémissement, il a répondu : qu'est-ce que tu es en train d'essayer de dire, vilaine ? Quel crétin, s'il avait été Dirk Bogarde, il aurait relevé ma jupe et se serait mis à me caresser les fesses devant les vieilles, les pêcheurs, les enfants et les fans qui se trouvaient là, je voudrais qu'il ait le physique à faire des choses comme ça, et moi aussi, je voudrais être ce genre de femme.

— Tout le monde nous regarde, a dit mon imbécile d'homme, ancien photographe de guerre, pendant que, les bras autour de son cou, j'essayais de fourrer la pointe de ma langue dans son oreille.

— Ceux qui s'occupent de la vie des autres sont la lie de la terre, ai-je rétorqué, Kariya aussi ça lui est arrivé de dire ça, je crois bien que c'était juste après notre rencontre, pendant que nous buvions ce champagne, veuve clicquot grande dame, j'étais soûle et suis devenue un peu vicieuse.

— ... Là-bas, j'ai vu tellement d'êtres humains transformés en choses informes, maintenant quand je vois briller les lumières de Manhattan la nuit, que je mange de la salade d'artichauts et de l'escalope de veau comme en ce moment, que le piano joue une musique pop qui me rappelle ma jeunesse, je ne sais plus très bien où j'en suis, tu vois, je sais qu'un homme peut devenir cette chose figée dans une immobilité absolue, en un instant, simplement parce qu'un bout de métal pointu, plus petit qu'une pièce de vingt-cinq cents, s'est enfoncée dans son corps, une chose qui n'a plus la moindre dignité humaine, comment dire, un cadavre, ça a un air affreusement administratif, ça ne veut plus rien dire, et moi aussi, si je veux mettre les choses au pire, je dois devenir complètement administratif quand je regarde dans le viseur, mon cœur ne doit pas avoir le moindre soubresaut quand il y a un enfant au dos ulcéré de brûlures de l'autre côté de mon objectif, et quand je suis revenu au Japon, tu

sais, ici, dans les magazines, ou à la télé, on voit beaucoup d'images de mariages, ou de divorces d'artistes célèbres, je me suis dit ah oui, eh bien si c'est ça, la paix, c'est hideux et c'est triste, tu ne trouves pas ? Ça peut donner prétexte à malentendu de le dire comme ça mais la vue des cadavres au Viêtnam c'était bien plus vivant que tout ça, en tout cas, ceux qui s'occupent de la vie des autres sont la lie de la terre, au moins quand on est à la guerre, ça devient clair.

Il me plaisait le Kariya qui disait ça, je trouvais son profil bien plus beau que toutes les lumières de Manhattan brillant dans la nuit.

— ... Sur le front de libération on était en sécurité, on risquait évidemment de se faire tirer dessus par erreur puisqu'on portait les mêmes tenues que les soldats américains, mais quand on était fait prisonnier, on n'était pas exécuté, beaucoup de photographes souhaitaient même être faits prisonniers parce que c'était une des rares chances de photographier la vie des Viêt-congs, mais au Cambodge c'était différent, de nombreux photographes ou journalistes étrangers ont été faits prisonniers et exécutés par les Khmers rouges, il y a le cas célèbre de Ichinose, on dit qu'il a été exécuté à Angkor Vatt, moi je suis allé une seule fois au Cambodge, j'ai failli y laisser ma peau, je me suis vraiment dit clairement que c'était fini pour moi, j'avais perdu de vue le bataillon avec qui j'étais arrivé, on était en plein combat, à la frontière, pas loin du district de Da Nang, encerclés par les Khmers rouges, les tirs de mortier se rapprochaient de plus en plus, je me suis dit, c'est fichu, un photographe qui perd de vue le bataillon qu'il accompagne c'est fini pour lui, et juste au moment où je me disais ça, les coups de feu et les tirs de mortier se sont brusquement calmés, comme si le filet dans lequel les Khmers rouges nous encerclaient venait de se desserrer soudain, aujourd'hui encore je ne sais toujours pas pourquoi, mais en tout cas, j'en ai profité pour m'échapper, je voulais fuir la zone des combats, j'ai erré deux jours et deux nuits dans la jungle, comme j'avais plein de vivres de réserve avec moi, je n'ai pas souffert de la faim, mais je me disais que si je me faisais prendre par les Khmers rouges, j'allais être torturé et peut-être exécuté, et j'ai perdu mon sang-froid, je ne pensais

qu'à une chose : fuir, on dit que quand on est sous tension comme ça on oublie son épuisement, mais passé une certaine limite, ça devient le contraire, la tension démultiplie la fatigue, j'étais épuisé, je commençais à envisager de me rendre et, à ce moment-là, j'ai débouché dans une clairière emplies d'orchidées sauvages, là-bas les racines des orchidées pendent des branches d'arbres comme des lianes, alors ce n'est pas rare qu'on voie s'étaler les pétales de deux ou trois fleurs, mais c'était la première fois que je voyais autant d'orchidées pousser comme ça à même le sol dans une zone marécageuse, naturellement je n'en ai jamais revu par la suite non plus, il m'arrive de me dire que c'était un rêve, mais j'en ai des souvenirs tellement précis, je revois ces fleurs une par une, je me souviens encore de la couleur, du parfum de chacune d'elles.

Dès l'instant où je t'ai vue, tu m'as rappelé ces orchidées, j'ai pensé que tu ressemblais à l'une d'elles.

En ce moment Kariya est en train de me prendre en photo avec son Nikon F 501 équipé d'un moteur pour prises à grande vitesse, quel type affreux, je me demande si tous les hommes sont comme ça. Tout à l'heure, il a demandé à la maquilleuse d'épousseter la neige sur mes cheveux, cette fille doit avoir environ deux ans de plus que moi, elle est jeune et a un visage tout ce qu'il y a d'ordinaire, ça ne l'empêche pas de se parfumer avec Poison, et elle a des lèvres obscènes, dès que le bruit du moteur se fait entendre, Kariya devient un homme complètement différent, où est passé celui qui me disait que je ressemblais à une orchidée ? Il m'a fait asseoir dans l'ombre d'un bateau hors d'usage, a allumé ce grand feu à côté de moi pour pouvoir photographier mon profil dans une lumière orangée qui ne soit pas celle d'un projecteur, je ne vois pas où est la différence avec ce film qui pue le poisson pourri, tout à l'heure aussi le réalisateur a fait allumer un feu pour remplacer la lumière des projecteurs, la mer sombre de Kanazawa, le feu d'artifice, le bateau hors d'usage et ce feu, quel immonde mélange, j'ai connu une fille qui aimait bien mettre de la confiture de fraises dans son bol de soupe de nouilles, eh bien elle avait meilleur goût qu'eux, oh, et puis, pourquoi est-ce que Kariya ne me le dit pas franchement ? S'il est avec cette

maquilleuse, il n'a qu'à me le dire, je me sentirai plus à l'aise, « hé, enlève donc la neige qu'elle a dans les cheveux », rien qu'à sa façon de dire ça, j'ai tout de suite senti entre eux la connivence d'un homme et d'une femme qui font des saletés ensemble, hé, enlève donc la neige qu'elle a dans les cheveux, il a dit ça avec un naturel ! Sa voix n'avait rien de forcé, le ton n'était ni trop dur, ni trop doux, évidemment ce n'était pas le ton avec lequel on s'adresse à quelqu'un qu'on fréquente depuis cinq ou dix ans, non, plutôt une fille avec qui on a couché deux ou trois fois, on s'entend plutôt bien physiquement, mais la situation est délicate, et puis une relation entre un photographe et une maquilleuse c'est un truc tellement banal, quelle attitude adopter maintenant ? En tout cas, sur le tournage, comportons-nous avec naturel, comme s'il n'y avait rien entre nous, d'accord, surtout avec Moeko, elle a de l'intuition pour ce genre de choses, alors attention, hein.

Mais c'est raté.

Personne ne peut me mentir.

Je peux même imaginer dans quelle position ils l'ont fait, Kariya et cette petite maquilleuse à la figure mince, elle doit sortir d'une université minable de la région, elle a peut-être déjà eu une ou deux expériences homosexuelles, ils n'ont même pas éteint la lumière et adopté une position obscène dès le départ, ce genre d'actes fait naître une espèce de fausse intimité entre un homme et une femme, une relation étrange où seule la surface extérieure de la peau est prête à tout accepter de l'autre, pour parler comme autrefois, il doit se souvenir des moindres détails de son fond de teint blanc.

— Moeko, souris un peu, dit Kariya.

Aussitôt, je lui décoche un si beau sourire que les vieilles, les pêcheurs et les fans qui nous entourent s'arrêtent de parler pour soupirer. Mon sourire parfait domine le rivage hivernal de la mer du Japon, c'est merveilleusement facile.

Une idée me vient.

Une fois terminée la séance photo sur la plage, nous sommes allés nous reposer dans un hôtel à la japonaise près de sources thermales, il paraît que l'établissement a plus de huit cents ans de tradition derrière lui, Kariya vient de se réveiller, il s'apprête

à boire une coupe de saké refroidi, un fond de carafe qu'il vient de se verser. Après le travail, le dîner et l'amour, un verre de saké froid au réveil d'un léger somme, quel assortiment parfait, cela symbolise à merveille le Toshimichi Kariya actuel, mais pour vraiment réveiller cet homme-là, il faut une bonne dose de sang-froid et aussi savoir user de terreur, je m'approche doucement avec de la mousse à raser étalée plein la main gauche, et je lui en tartine les joues et la gorge.

— Embuscade de la *Special Force* ! Ne bouge pas ou je te tranche la gorge.

Kariya a un air plus mélancolique que surpris, il voudrait me quitter, s'enfuir, cela fait déjà plusieurs mois qu'il m'explique qu'il doit aller à Singapour, il voudrait tout laisser tomber pour aller là-bas, et quand il dit « tout », cela veut dire tout : la photo, sa boîte, sa famille, et moi aussi, il voudrait, paraît-il, devenir un habitant de la station balnéaire du monde au fond de ma tête dont je lui ai parlé si longuement.

Il a l'air fatigué.

— Si tu ne te rases pas bien, après ça me pique les joues quand tu m'embrasses.

Ah, bon, hum, d'accord, dit-il en me jetant un regard effrayé. Je suis triste que tu partes pour Singapour, il n'y a vraiment rien à faire pour que tu changes d'avis ? Kariya veut travailler comme coolie dans les bidonvilles de Singapour, transporter ces fruits tropicaux qu'on appelle durians, pêcher le poisson dans des îles perdues uniquement peuplées de Malais, et aussi être ouvrier comme dans *Rambo III*, sur des chantiers de restauration d'églises catholiques, d'après ce qu'il dit, Kariya, c'est seulement en faisant ce genre de besognes qu'il parviendra peut-être à devenir un habitant de ma station balnéaire.

— Parle-moi des orchidées.

J'essaie de prendre une voix douce.

— Mais je t'en ai déjà parlé des dizaines de fois.

Il a dit exactement ce à quoi je m'attendais, mais j'ai toujours le dernier mot dans ce genre de dialogues, je me suis mise à penser à tout ce que je pouvais de triste et à verser des tonnes de larmes.

— Je sais bien, alors tu vas partir à Singapour, c'est sûr ? ai-je

dit avec une voix pleine de larmes en posant le rasoir sur une assiette contenant un reste de carapace de crabe, Kariya a l'air soulagé de voir ce rasoir s'éloigner de sa gorge, il me prend pour une femme dangereuse, il pense que je suis pleine d'impulsions qui peuvent me submerger à tout moment, et me pousser à des actes aussi infantiles que sangloter, hurler, déchirer sa chemise pour l'empêcher de retourner auprès de sa femme et de son fils qui l'attendent, ou encore des actes de folie comme lui proposer de mourir ensemble, essayer de l'étrangler avec mes bas, ou de l'étouffer en lui appuyant l'oreiller sur la tête.

Il se trompe.

— D'accord, je vais te parler des orchidées.

Il croit que je montre spontanément mes changements d'émotion, comme quand je joue, mais il se trompe, tout ce que je fais est mûrement réfléchi.

— J'étais à côté du district de Da Nang, encerclé par les Khmers rouges, et là-bas, à la différence de ce qui se passait au Viêtnam, il arrivait que des journalistes ou des photographes étrangers pris par les Khmers rouges soient exécutés, aussi j'étais beaucoup plus tendu que sur le front vietnamien, et quand les tirs de mortier se sont intensifiés j'ai bien cru que c'était fini pour moi, mais juste à ce moment-là, je n'ai jamais su pour quelle raison, les Khmers rouges ont desserré les mailles de leur filet, et j'ai pu m'échapper, j'avais perdu le bataillon avec lequel je me trouvais et j'ai tourné en rond deux jours et deux nuits dans la jungle.

J'écoute toujours la même histoire, exactement comme une histoire standard racontée par des conteurs publics, grâce à elle nous arrivons toujours à surmonter les crises, Kariya parle lentement, d'un air écoeuré, sans me regarder, il a un jeu très dépouillé.

— Et tout à coup, j'ai débouché sur une clairière pleine d'orchidées sauvages, quand j'y repense maintenant, je me demande si ce n'était pas une hallucination, mais en tout cas, c'était un tapis d'orchidées impressionnant.

Maintenant c'est à moi :

— Elles me ressemblaient ?

Je dis ça en concentrant de toutes mes forces le plus de

larmes possibles dans mes yeux, Kariya hoche la tête, en fait c'est plutôt lui que moi qui joue à l'instinct : sa réaction diffère chaque fois, cette nuit, il se compose un visage souriant, le coin des lèvres un peu relevé.

— Hum, ces orchidées, le mélange de rouge et de blanc donnait un ton rose inimaginable, et elles avaient un de ces parfums ! Chaque fois que je te vois, je me rappelle ces orchidées du front cambodgien.

Là intervient le baiser plein d'amour, en tout cas c'est comme ça d'habitude, mais pas ce soir.

— Moeko, toi, je crois que tu peux comprendre...

Le ton de son jeu a changé, sa voix ne me caresse plus en surface, mais pénètre profondément en moi.

— Il faut que j'aille à Singapour, je ne pense pas être vraiment tombé plus bas qu'autrefois, mais j'ai perdu quelque chose que j'avais quand j'étais photographe de guerre, je veux retrouver les sensations du front en gagnant ma vie dans les bidonvilles de Singapour, en transportant des durians, ou en pêchant sur des îles complètement oubliées du monde, ou même en restaurant des églises, et en prenant en photo des gens qui vivent là-bas, je suis sûr qu'avec ce film c'est le succès qui t'attend, et quand tu seras une actrice au sommet de son art, viens me voir dans mon bidonville de Singapour, et là, je suis sûr que je ferai la meilleure photo de toi que personne ait jamais prise.

La meilleure photo.

C'est la première fois que cette réplique apparaît, jusque-là elle n'était pas dans le scénario, je veux tellement qu'il prenne cette photo, la seule actrice que je respectais est morte, elle avait une maladie qui s'est aggravée jusqu'à la mort, et au dernier, tout dernier moment, cette femme s'est prise elle-même en photo avec un Polaroid à déclenchement automatique, elle a déchiré bien proprement un mouchoir en papier trouvé dans sa chambre en tout petits morceaux, qu'elle a pris dans sa main, et juste à l'instant où elle lançait tous ces petits bouts de papier en l'air, elle a appuyé sur le déclencheur, et le jour où un producteur que je connaissais m'a montré cette photo, pour la première fois de ma vie j'ai senti la chair de poule monter du

fond de mon être, quand on a une terrible urticaire ou une véritable chair de poule, il paraît que ce n'est pas seulement à la surface de la peau que se forment les petites bulles, mais sur les parois mêmes de l'intestin, moi c'est ce qui m'est arrivé quand j'ai vu cette photo, s'il existe quelque chose qu'on peut appeler un jeu d'acteur en ce monde, c'était tout entier dans cette photo, au dernier degré de la perfection, et cette actrice, je l'ai enviée à mort.

Mais le photographe qui me prendra en photo, il faut qu'il habite la triste station balnéaire de mon monde intérieur, et il faut que le mal gratuit l'accompagne, il faut qu'il ait naturellement en lui ce mal gratuit totalement dépourvu de sens.

Était-ce cela que Kariya allait chercher dans les bidonvilles de Singapour ?

— Oh oui, prends-moi vraiment, vraiment en photo !
J'ai répété cette phrase plusieurs fois en pleurant.

Kanazawa 2

TOSHIMICHI KARIYA

— Tout le monde nous regarde !

On n'aurait pas pu inventer réplique plus minable. C'était juste au moment où, le tournage terminé, Moeko est arrivée en fendant la foule de ses fans pour se jeter aussitôt dans mes bras. C'était vrai, tout le monde nous regardait. Seule une vieille femme qui était venue montrer à son petit-fils l'actrice géniale dont tout le monde parlait a posé sa main sur les yeux de l'enfant, mais à part lui, tout le monde nous regardait : les pêcheurs, les fans, l'équipe du film.

— Ceux qui s'occupent de la vie des autres sont la lie de la terre, a déclamé Moeko comme si c'était une réplique sortie tout droit d'un film en costumes d'époque. Le tournage venait à peine de se terminer et résonnait peut-être encore profondément en elle. Le film dans lequel elle jouait se passait dans les années trente. De temps en temps, elle a du mal à faire la différence entre elle-même et le personnage qu'elle joue.

Et ça n'arrive pas seulement quand elle tourne un film : elle passe son temps à lire divers scénarios et à s'entraîner à jouer, si bien qu'elle se métamorphose sans cesse en toutes sortes de personnages. Parmi les divers personnages qu'elle joue, elle semble aimer ceux qui sont attirés par le mal ou encore ceux qui sont possédés par le diable en personne.

Mais je crois que c'est justement cette partie d'elle-même qui rend son jeu aussi remarquable. Quand elle a dit d'un ton grandiloquent « ceux qui s'occupent de la vie des autres sont la lie de la terre », il est vrai que j'ai été aussitôt fasciné par sa façon de le dire, tout en continuant à être conscient de la présence des vieilles femmes du pays avec qui je bavardais avant son arrivée et des pêcheurs rassemblés sur la plage.

— Moeko, souris un peu.

Il m'a suffi de lui dire ça pour qu'aussitôt elle se compose un sourire fantastique, je ne sais pas comment elle fait pour produire sur commande une expression pareille. Et en plus, c'était un sourire d'une subtilité impossible à saisir avec un appareil au cent vingt-cinquième de seconde.

En bougeant à peine les muscles de son visage, elle était instantanément passée d'une expression boudeuse à un sourire terriblement délicat comme si quelque chose avait fondu en elle, puis un voile de pudeur est venu flotter sur ses traits comme si elle était intimidée par la perfection de son propre sourire. Cette fille n'a pas sa pareille.

Je pensais retourner à Tôkyô une fois le tournage terminé, mais elle ne m'a pas laissé faire. Elle m'a entraîné dans une auberge qu'elle avait réservée elle-même. Quand je me retrouve seul à seule avec elle, pour peu qu'on ait bu un peu de champagne, on passe des moments très agréables. N'importe quel homme rêverait de passer des moments agréables avec une actrice.

Mais depuis un certain temps, nos relations sont plus douloureuses que plaisantes. Au moment où elle avait été sélectionnée pour le rôle principal de ce film, une maison d'édition avait commandité un livre de photos sur elle et nous étions partis faire ces photos en Europe. Moeko n'avait peur de rien et se montrait terriblement capricieuse, elle n'essayait pas le moins du monde de cacher notre relation devant l'équipe de l'agence qui nous accompagnait. Si nous n'avions pas été poursuivis par les paparazzi, c'est parce que nous étions en Europe et aussi parce qu'à ce moment-là, elle n'était pas encore une véritable star. Pendant ce voyage, Moeko entendait trancher une question essentielle, à savoir qui, d'elle ou de ma famille, était le plus important pour moi. Cette question avait surgi entre nous dès mon retour de New York, mais je n'y avais pas répondu directement, par crainte du caractère excentrique de Moeko.

Obtenir une réponse de moi semblait être le thème qu'elle avait choisi pour ce voyage en Europe. À Paris, Hambourg ou Berlin, avaient lieu chaque soir des discussions interminables sur ce sujet, comme un interrogatoire de police. Pour être exact

il ne s'agissait même pas de discussions.

Car Moeko était seule à parler. Si j'avais filmé tout ça en vidéo, ça aurait pu devenir la bible des aspirants acteurs, une démonstration magistrale sur la façon de jouer la tristesse, le mépris, la haine, la colère. Moi, je supportais en silence ces attaques unilatérales.

Mais la dernière nuit du voyage, à Rome, n'en pouvant plus, je finis par lui répondre :

— Écoute, Moeko, si j'étais avec toi et mon fils sur un bateau sur le point de sombrer et que je devais choisir, c'est mon fils que je sauverais.

Alors elle m'a dit, avec cette expression à la Charlotte Rampling qu'elle réussit si bien :

— Je le tuerai, ton fils, je le tuerai !

Elle avait une façon si réaliste de dire ça qu'à partir de ce jour, à la souffrance de nos relations, s'ajouta la peur.

Je commençais à songer sérieusement à me mettre à l'abri de Moeko. Juste à ce moment-là, un ami de la société où je travaillais auparavant vint me parler de son projet d'ouverture d'une succursale à Singapour. La société que j'avais montée au départ avec des amis ne traitait plus seulement de nouveaux matériaux bruts et de nouvelles techniques, mais également de nouveaux produits financiers. La société que mes amis projetaient d'ouvrir à Singapour constituerait une vitrine commerciale pour s'attaquer au marché de l'Asie du Sud-Est, et commercialiser *junk bond* et autres nouveaux produits financiers. Cette histoire était pour moi une véritable aubaine.

Mais comment en parler à Moeko ? Si je me contentais d'un mensonge ordinaire, elle le percerait aussitôt à jour.

Une fois arrivés à l'auberge, l'employée n'avait pas encore terminé ses explications concernant la chambre que Moeko lançait déjà une offensive, m'accusant d'avoir une liaison avec la maquilleuse du film.

Elle me fatiguait, et elle me faisait peur, mais j'avais une confiance absolue en son talent, et je n'arrivais pas à comprendre cette habitude qu'elle avait de me soupçonner à tort et à travers.

— Ce n'est pas de ça que je parle, tu es un homme, je

comprends qu'un homme ait envie de coucher avec plein de femmes, mais s'il y a une personne au monde que je ne souhaite pas voir faire ce genre de choses à la légère c'est bien toi !

— Mais j'ai vu cette fille aujourd'hui pour la première fois de ma vie !

— Écoute, je ne veux pas le savoir, débrouille-toi pour tromper la femme que tu aimes sans qu'elle le sache.

— Écoute-moi, Moeko, je te dis que cette fille est une parfaite inconnue.

— À qui veux-tu faire croire ça ?

— On avait rendez-vous ce matin devant le comptoir des Lignes intérieures japonaises pour prendre l'avion de Komatsu, on s'est dit « Bonjour, comment allez-vous ? » et on est allés sur cette plage, c'est tout, comment veux-tu que je t'ai trompée avec elle ?

— Le b.a.-ba du mensonge c'est d'utiliser beaucoup de noms propres, toutes les falsifications sont basées là-dessus. On dit « Nous nous sommes vus pour la première fois au comptoir des Lignes intérieures japonaises direction Komatsu », et il y a une certaine vérité là-dedans en ce qui concerne le lieu, on peut dire tout ce qu'on veut, Komatsu ou Iwamisawa, Hachinohe, Ichinoseki, Takashioromachi-itchôme, la plage de Shironoura, plus c'est difficile à comprendre pour l'interlocuteur mieux c'est, malheureusement moi je connais toutes ces combines, et puis, je te vois venir, tu vas me dire : « Prouve-le, que c'est un mensonge ! » ça c'est une technique d'avocat, tu as bien fait la faculté de droit, non ? Il faut une preuve tangible que quelqu'un a commis un acte criminel, n'est-ce pas ? Mais figure-toi – et je pense que comme tu as fait du droit, tu dois le savoir – que pour établir son innocence, il faut prouver qu'on n'a rien fait de mal.

— Pas du tout, ce n'est pas la peine de prouver son innocence, il suffit qu'il y ait des éléments pour réfuter la preuve de la culpabilité, Moeko, as-tu des preuves que j'ai fait quoi que ce soit avec cette maquilleuse ?

— Ce n'est pas toi qui poses les questions !

— Devoir prouver qu'on n'a rien fait de mal, ça, c'était la méthode utilisée dans les procès de sorcières du Moyen Âge.

— Quand il y a des antécédents, ce n'est pas pareil.

— Parce que j'ai des antécédents ?

— Tu peux prouver que tu n'en as pas ?

Même pendant que la femme de chambre nous amenait du thé et préparait les lits, et pendant qu'on nous amenait le repas servi sur des plateaux, puis pendant qu'on mangeait, et ensuite après le dîner, ce dialogue déprimant se poursuivait.

Ce qui est étrange, c'est que Moeko n'avait pas mis le sujet de la maquilleuse sur le tapis par simple ennui ou jalousie, non, elle était véritablement persuadée que j'avais couché avec cette fille. Elle avait remarqué un certain nombre de détails. Mais pas des détails comme un échange de regards entendus entre nous. Non. Plutôt le contraire.

Elle était exaspérée de voir que je me comportais normalement envers cette maquilleuse. Comme je l'avais rencontrée le matin même et avais à peine échangé quelques mots avec elle, ce n'est pas que je me comportais *comme s'il n'y avait rien*, mais bel et bien *parce qu'il n'y avait rien entre nous*, seulement Moeko refusait absolument de comprendre ça.

Elle disait par exemple que j'avais la même attitude avec cette fille qu'avec elle, le matin de notre troisième nuit ensemble. Elle semblait croire qu'on ne pouvait absolument pas se fier à un comportement naturel. Cela avait sans doute un rapport étroit avec ses théories sur l'art d'être acteur, mais pour ma part, je trouvais un peu bizarre d'étendre ça au comportement de tout le monde.

Cependant, alors que j'écoutais les remarques détaillées de Moeko, cette bizarrerie s'insinuait en moi. Si regarder une femme était le premier pas vers l'adultère, en ce sens, j'avais peut-être bien fait quelque chose avec cette maquilleuse, ou alors peut-être que, en rêve ou en réalité, je lui avais mis la main quelque part, dans les toilettes exiguës de l'avion des lignes intérieures, ou encore peut-être que dans une existence antérieure nous étions un couple de lions dans la savane et qu'il en restait quelque chose au fond de nos cervelles ? Chaque fois que j'écoutais les théories pleines d'assurance de Moeko sur l'art de jouer la comédie, je me mettais à avoir ce genre d'idées. L'armée populaire chinoise utilisait sûrement le même procédé pour rééduquer les masses.

Comme d'habitude, cette interminable discussion se termina en réconciliation sur l'oreiller, ce qui fut l'occasion d'une courte trêve, et je m'endormis une vingtaine de minutes. Mais Moeko ne dort jamais même après la trêve, sa conscience de soi ne connaît jamais le repos. Dans les cas où on dort ensemble, il est dangereux de s'endormir avant elle. Une fois, elle a essayé de m'étrangler avec ses bas. Comme je n'arrivais plus à respirer, je me suis réveillé, et je l'ai vue devant moi, le visage sans expression mais couvert de larmes, en train de me chuchoter les vers d'un poème, je ne sais plus si c'était d'Anatole France ou de William Blake. Terrifié, je l'ai repoussée violemment. Elle est tombée du lit et a roulé à terre, oui, c'est ça, c'est ça, continue, a-t-elle murmuré en souriant. À ce moment-là aussi, sûrement, mon visage avait dû lui paraître trop naturel dans le sommeil. Moeko déteste le mot « naturellement ». D'après elle, un comportement vraiment naturel est impossible. *Tout est jeu d'acteur.*

— Embuscade de la *Special Force*, ne bouge pas ou je te tranche la gorge, a-t-elle soudain lancé en étalant de la mousse à raser sur mes joues et ma gorge. J'ai vraiment fait ce qu'elle me disait, tout en sentant ma colère monter intérieurement à cette évocation du Viêt-nam. Aujourd'hui encore j'en rêve la nuit, et je crois que ce qui m'aide à vivre c'est cette expérience du Viêt-nam. C'est déjà arrivé je ne sais combien de fois, mais si je m'énerve et me mets à crier, elle me regarde en souriant d'un air ravi. En tout cas, chaque fois qu'elle mentionne le Viêt-nam, ma décision de me séparer d'elle devient de plus en plus forte.

J'admire pourtant son incroyable mémoire. Je ne parle pas souvent du Viêt-nam. Et ce terme de *Special Force*, autant que je m'en souviens, je ne l'ai employé qu'une seule fois. Quant à l'embuscade, il s'agit d'une ruse de guerre employée par les forces gouvernementales qui attendaient, tapies dans l'obscurité, pour trancher la gorge aux soldats de l'armée de libération qui s'infiltreraient à la faveur de la nuit. Les maîtres de la nuit au Viêt-nam étaient bien entendu les Viêt-congs. Les soldats de l'armée gouvernementale et les soldats américains avaient une peur panique de la nuit. Les guetteurs appelaient « serpents » les Viêt-congs qui s'infiltraient la nuit dans le camp

et venaient les tuer un à un sans bruit. Pour se défendre contre ce danger, les guetteurs eux-mêmes durent prendre l'habitude de se dissimuler dans l'obscurité pour viser les « serpents ». Voilà ce qu'étaient ces fameuses « embuscades » dont je n'avais été le témoin qu'une fois. Jamais, à part avec Moeko, je n'avais été confronté à une sensation de peur aussi concrète que la nuit où j'avais participé à cette embuscade. Moeko me demandait souvent de lui parler du Viêtnam, mais cette histoire-là, je ne la lui avais racontée qu'une seule fois, peu après notre rencontre.

Quand Moeko évoque le Viêtnam devant moi, j'ai l'impression que mon existence tout entière est tournée en dérision. En fait, elle tourne véritablement mon existence en dérision.

Tout ce que je possède maintenant, je l'ai parce qu'il y a eu le Viêtnam. Même si tout dans ma vie s'écroulait, le Viêtnam resterait pour moi quelque chose de particulier.

Tout ce que j'ai pu vivre au Viêtnam était extraordinaire, et plein d'une étrange sensation de vie intense.

Pour moi, c'est une vérité, mais pour Moeko, ce n'est qu'une farce. Or, ce n'est pas le Viêtnam qui est une farce, mais ce que je suis actuellement et mon rapport avec ce Viêtnam du passé.

Au mot d'« embuscade », j'avais senti la colère m'envahir intérieurement, mais je ne pouvais pas faire un geste avec ce rasoir dirigé vers ma gorge.

— Si tu ne te rases pas bien, après ça me pique les joues quand tu m'embrasses.

Ah, bon, hum, d'accord, ai-je fait, mais ma voix tremblait. Moeko a eu une expression de joie en s'en rendant compte. Sans doute sentait-elle que ce tremblement dans ma voix ne mentait pas, lui.

Mais ce rasoir pointé sur ma gorge avait accéléré ma décision : quoi qu'il arrive, il fallait que je m'enfuie à Singapour. Et je devais le lui annoncer cette nuit.

— Parle-moi des orchidées.

Elle avait toujours extraordinairement envie d'entendre cette histoire. Cette histoire jouait entre nous le rôle de lubrifiant ou de liquide de refroidissement, au choix.

— Mais je t'en ai déjà parlé des dizaines de fois.

Il ne fallait pas que je la lui raconte tout de suite, car l'histoire des orchidées était l'unique atout dans mon jeu. Mais pourquoi aimait-elle tant ce récit ? Elle n'était pourtant pas femme à se griser de métaphores sentimentales telles que des histoires d'orchidées sur le champ de bataille.

— Je le sais, tu vas partir à Singapour, c'est vrai, n'est-ce pas ?

En disant ça, elle a éloigné le rasoir de ma gorge.

Sa voix était pleine de larmes. J'ai eu un frisson en l'entendant : elle lisait donc dans mes pensées ? Je luttais de toutes mes forces pour que la peur ne se lise pas sur mon visage. Cela m'aidait qu'elle ait posé ce rasoir. Pourquoi se mettait-elle tout à coup à évoquer Singapour d'elle-même ?

— D'accord, je vais te parler des orchidées.

Moeko a essuyé ses larmes du revers de la main. Si je prenais cet instant en photo et la montrais à quelqu'un, c'est sûr, j'aurais l'air d'un horrible méchant qui fait pleurer une malheureuse femme.

— J'étais à côté du district de Da Nang, encerclé par les Khmers rouges, et là-bas, à la différence de ce qui se passait au Viêtnam, il arrivait que des journalistes ou des photographes étrangers pris par les Khmers rouges soient exécutés, aussi j'étais beaucoup plus tendu que sur le front vietnamien, et quand les tirs de mortier se sont intensifiés j'ai bien cru que c'était fini pour moi, mais juste à ce moment-là, je n'ai jamais su pour quelle raison, les Khmers rouges ont desserré les mailles de leur filet, et j'ai pu m'échapper, j'avais perdu le bataillon avec lequel je me trouvais et j'ai tourné en rond deux jours et deux nuits dans la jungle.

Je lui avais raconté ça des dizaines de fois, mais elle m'écoutait toujours d'une oreille attentive. J'étais écoeuré, mais comme je pouvais réciter mon texte de mémoire, cela me procurait un peu de répit.

— Et tout à coup, j'ai débouché sur une clairière pleine d'orchidées sauvages, quand j'y repense maintenant, je me demande si ce n'était pas une hallucination, mais en tout cas, c'était un tapis d'orchidées impressionnant.

Moeko me sourit :

— Elles me ressemblaient ?

Oui, elles te ressemblaient, ce n'est pas un mensonge, mais à force de te répéter ça des dizaines de fois, c'est devenu pour moi une espèce de mythe totalement désincarné.

— Hum, ces orchidées, leur mélange de rouge et de blanc donnait un rose inimaginable, et elles avaient un de ces parfums ! Chaque fois que je te vois, je me rappelle ces orchidées du front cambodgien.

Je ne dois pas m'arrêter maintenant.

— Moeko, toi, je crois que tu peux comprendre...

Au moment où j'ai dit ça, il m'a semblé que j'entrais dans son monde. Ce monde au fond de sa tête dont elle me rebat les oreilles. J'en avais entendu parler je ne sais combien de fois, sans bien arriver à saisir de quoi il s'agissait, mais, autrement dit, pour reprendre ses propres termes, quand elle jouait, elle n'imitait pas quelqu'un d'autre, ne se mettait pas dans la peau d'une autre, mais suivait simplement les messages de « la station balnéaire abandonnée à l'intérieur de sa tête ».

En un sens, j'utilisais la même méthode qu'elle. Je lui disais un mensonge, mais je ne jouais pas la comédie pour mentir, je suivais simplement quelque chose qui parlait en moi.

— Il faut que j'aille à Singapour, je ne pense pas être vraiment tombé plus bas qu'autrefois, mais j'ai perdu quelque chose que j'avais quand j'étais photographe de guerre, je veux retrouver les sensations du front en gagnant ma vie dans les bidonvilles de Singapour, en transportant des durians, ou en pêchant sur des îles complètement oubliées du monde, ou même en restaurant des églises, et en prenant en photo des gens qui vivent là-bas, je suis sûr qu'avec ce film c'est le succès qui t'attend, et quand tu seras une actrice au sommet de son art, viens me voir dans mon bidonville de Singapour, et là, je suis sûr que je ferai la meilleure photo de toi que personne ait jamais prise.

J'avais parlé d'un trait avec l'impression que ce n'était pas moi, mais quelqu'un d'autre qui s'était insinué en moi et me manœuvrait comme une marionnette.

— Oh oui, prends-moi vraiment, vraiment en photo ! a-t-elle répété plusieurs fois, en larmes.

Mais je n'éprouvais pas le soulagement attendu, la certitude que mon stratagème a fonctionné. Parce que j'avais eu l'impression d'être manipulé. Mais était-ce par Moeko, ou par quelque chose de plus fort que nous qui nous manipulait tous les deux ?...

Singapour 1

TAKEO YUKI

En ce moment je suis dans une discothèque du nom de Issei, au premier étage de l'hôtel *Blue Bird*. Le regard du disc-jokey s'arrête sur ma petite amie, et il lui demande de danser pour toute la salle. Ma petite amie, Matt Christie, est rentrée de New York il y a deux mois à peine.

À Singapour, la ville où je vis, il y a un énorme fossé entre riches et pauvres. Les filles qui partent étudier la danse ou l'art dramatique à New York sont issues de la très haute bourgeoisie. Les parents de Matt sont courtiers en finances, il paraît qu'ils ont rencontré un succès phénoménal en investissant à grande échelle dans des complexes balnéaires en Malaisie.

Matt est en train de danser au son d'une chanson disco interprétée par une chanteuse israélienne. Tous les autres clients se sont retirés de la piste. Elle avait sûrement des prédispositions naturelles, mais après deux ans dans diverses écoles de danse new-yorkaises, il est normal qu'elle danse à un niveau sans comparaison même avec une reine du disco. Matt a une façon de danser professionnelle sans égale dans tout Singapour, et je vois plein de types qui jettent de petits coups d'œil de mon côté. Ils doivent se demander à quoi ressemble le petit ami d'une fille aussi sensationnelle. Qui est donc ce type ?

Eh bien ce type – moi – est né et a été élevé dans le pire environnement qui puisse exister, un terrain pris sur la mer à Kawasaki. Mes parents étaient des sous-prolétaires, qui auraient pu faire des acteurs idéaux pour un film produit par le parti communiste. Ma mère était jolie, avec des traits réguliers, elle était caissière à mi-temps dans un supermarché et aurait été parfaite dans le rôle de l'héroïne dans un feuilleton télévisé. Mon frère aîné, digne descendant de mon père, est du genre à poursuivre jusqu'à sa mort des efforts inutiles, il a continué ses

études jusqu'à la fin du lycée, mais ça ne l'a pas empêché de se trouver un emploi de jardinier à la mairie de Kawasaki, et je pense que, à l'heure actuelle, il occupe toujours un poste qui l'oblige à faire des milliers de courbettes par jour.

Moi, j'ai insisté pour arrêter mes études au collège, et je me suis mis à apprendre l'anglais. Je ressemble plutôt à ma mère, de physique comme de caractère, je suis très différent de mon père et de mon frère, aussi, je pense que si j'étais resté au Japon, j'aurais réussi à survivre sans avoir à faire de courbettes cent fois par jour devant tous ces pourris de la mairie. C'est ma mère qui m'a encouragé à étudier les langues étrangères. C'était aussi son point fort autrefois. Comme elle n'avait pas fait d'études supérieures, être douée pour les langues n'avait pas pu lui servir à grand-chose pour trouver du boulot, mais si elle avait pu poursuivre plus loin, sans doute qu'elle n'aurait jamais épousé un type comme mon père. Elle ne me l'a jamais dit, mais je crois bien qu'avant d'épouser mon père, elle avait eu un petit ami de la haute, pendant longtemps. Je suis le seul à qui elle les a montrés, mais elle possède quelques bijoux assez incroyables, et je crois bien qu'elle est allée en Europe, en plus elle connaît tous les plats de luxe, que ce soit le caviar, la tortue ou les escargots, elle y a déjà goûté.

En sortant du collège, j'ai donc trouvé du boulot dans une petite agence de voyages où j'ai travaillé deux ans, après quoi je suis parti pour Singapour.

À Singapour aussi, j'ai continué à étudier les langues. Maintenant je parle le dialecte hokkien et le chinois mandarin, et aussi un peu le malais.

Pourtant, je ne comprends toujours pas ce qui a pu attirer une fille comme Matt vers moi. Elle m'a dit un jour que c'était parce que je savais parler les langues, que j'étais poli et en même temps un peu voyou, mais je ne sais pas si c'est vrai.

Il ne faut jamais croire tout ce que disent les femmes, affirmait ma mère. Et c'est aussi mon avis.

Matt danse, la sueur dégouline sur son front. Depuis tout à l'heure, elle me fait des clins d'œil et des signes de la main, et tous les clients ont l'air de me jalouser, mais le goût de l'alcool ne me plaît pas. Je ne le trouve pas bon ici. En tout cas, il

n'arrive pas à me soûler.

— Moi aussi je voudrais bien la rencontrer cette actrice.

En sortant de la discothèque, nous sommes allés manger une authentique soupe aux ailerons de requin du restaurant *Su Do Dong*. Comme c'est de la soupe, je devrais dire boire, mais en fait la soupe aux ailerons de requin du *Su Do Dong* est bien loin de l'image qu'on a habituellement d'une soupe : le bol est plein de morceaux d'ailerons gros comme le poing qui surnagent dans un liquide très épais. Le restaurant *Su Do Dong* n'est accessible qu'aux riches de Singapour. On ne le trouve pas dans les guides touristiques, et comme il se trouve dans un quartier d'habitation et n'est indiqué par aucune pancarte ni aucun néon, de l'extérieur personne ne se doute qu'il y a un restaurant à cet endroit. Seuls les membres et leur famille sont admis, et le prix est en conséquence.

Depuis que je vis à Singapour, j'ai appris à connaître un tas de choses, et le monde du *Su Do Dong* en fait partie. D'habitude, les riches sont fiers d'exhiber leurs biens, mais les ultrariches, eux, préfèrent les cacher.

— Je suis sûr que tu t'entendrais bien avec elle, ai-je dit à Matt en portant une cuillère de soupe à ma bouche, avec l'impression de savourer la mer elle-même.

Cette actrice, une fille du nom de Moeko Honma, est ma vingt et unième cliente depuis le début de l'année. J'ai une façade plutôt clean : je suis un ami des langues, je me suis forgé le corps jour après jour grâce à la gymnastique, j'ai une fille super comme petite amie, en plus je suis un intello qui lit Proust et Tanizaki, alors ce ne sont pas des troupes de touristes que je guide, moi. La société d'assistance touristique pour laquelle je travaille ne s'occupe que de gens qui depuis leur naissance voyagent exclusivement en première classe.

— Pourquoi ? Parce que je suis gaie de nature ?

Peut-on dire d'une femme comme elle qu'elle est gaie de nature ? Je me demande. À vingt-deux ans, elle parle couramment l'anglais, le français, le dialecte hokkien, le mandarin et le malais, en outre elle comprend un peu l'hindi et récemment elle s'est mise au japonais. Elle dit qu'elle pourrait vivre n'importe où dans le monde, et en fait je suis sûr que

même si elle s'embarquait pour Mars ou Jupiter, elle pourrait y mener une vie heureuse et séduire tous les mâles. Elle supporte bien l'alcool mais ne boit pas beaucoup parce que c'est mauvais pour le teint. C'est elle qui prend l'initiative au lit, moi je n'ai le droit ni de refuser ni d'insister. Parfois, elle en redemande toute la nuit, et d'autres fois elle ne me laisse pas la toucher de la semaine.

Il ne s'agit pas pour autant d'un accord qu'on aurait conclu parce qu'elle est belle et riche, c'est venu comme ça naturellement, du fait de vivre ensemble. Tu sais, tous les animaux fonctionnent comme ça, m'a-t-elle dit un jour, il n'y a que les humains qui ont perdu leurs périodes de rut, les autres femelles du monde animal refusent d'ouvrir les cuisses en dehors des périodes de chaleur, les humains ont oublié ça pour des raisons de préservation de l'espèce, mais peut-être que ça va revenir maintenant que la planète est surpeuplée...

— Oui, cette actrice, elle est bizarre.

Ça ne fait même pas deux jours que je la connais, elle est arrivée hier après-midi par le vol SQ 85 de Singapour Air Lines. La voiture de collection dans laquelle je devais aller la chercher avait des ratés, et il y avait des embouteillages, ce qui fait que je suis arrivé à l'aéroport avec une demi-heure de retard.

Elle avait une allure plutôt tape-à-l'œil, avec son costume blanc, son chapeau noir, ses lunettes de soleil, et ses quatre valises Harry Barton, et quand je suis arrivé, elle était déjà en train de se diriger vers la file de taxis. Son costume blanc était si voyant que tous les membres de l'équipage de l'avion qui sortaient eux aussi se sont retournés, mais étrangement, quand j'essaie maintenant, devant mon bol de potage, de décrire la première impression que j'ai eue d'elle, rien ne me vient.

Ce n'est pas le cas du potage aux ailerons de requin, par exemple. La première fois que j'en ai goûté, c'était environ six mois après mon arrivée à Singapour. Le goût et la consistance légèrement visqueuse des ailerons se sont enroulés autour de ma langue, mon gosier et mon estomac, et j'en suis aussitôt devenu prisonnier. Quand je pense à ce potage et que j'ai faim, j'éprouve une sensation intense de manque, comme si ces ailerons de requin étaient le seul élément dont mon corps a

besoin.

Cette actrice avait une silhouette et une tenue à faire se retourner tout le monde sur son passage, mais, comment dire, elle n'avait pas de présence charnelle. On ne sentait absolument pas le sang, la sueur ou les larmes en elle. Alors c'était un robot, une poupée, allez-vous me dire, mais ce n'est pas ça non plus. En anglais je dirais qu'elle était *pale*, c'est-à-dire pâle ou transparente, ou encore blême, mais c'est un peu différent de tout ça. Et, en chinois, je ne vois pas d'adjectif correspondant à ça.

La forme était parfaite. Les yeux, le nez, la bouche, le menton, parfaitement dessinés et proportionnés, la ligne des cheveux, des épaules, des hanches, des jambes, impeccable, la poitrine, les fesses, les mollets, parfaits, rien à redire. Mais ça ne donnait pas envie de la sauter. Il y a des types qui disent que les filles trop parfaites, ou au visage trop beau, ne les excitent pas, mais moi ce n'est pas le cas. Si je déploie toute ma concentration, j'y arrive sans problème, même avec une fille parfaite. Ce n'est donc pas à cause de sa perfection plastique que cette fille me donnait une impression d'inconsistance.

Et puis, inconsistant n'est pas non plus le mot exact. Quand je me suis présenté en m'excusant pour le retard et que je lui ai ouvert la porte du coupé en lui disant de s'installer, elle a légèrement baissé ses lunettes pour me regarder. Ce geste n'avait en soi rien de bizarre, mais un drôle de frisson m'a parcouru l'échine.

Depuis le moment où je me suis présenté et jusqu'à ce que la voiture quitte l'aéroport, elle n'a pas ouvert la bouche.

Et puis tout à coup, d'une voix qui portait malgré le vent qui s'engouffrait dans la décapotable et le bruit du moteur, elle s'est exclamée :

— Quelle jolie ville !

J'ai fait « hein ? » d'une voix niaise et je me suis aussitôt dit que je me conduisais comme un imbécile. J'avais bien entendu ce qu'elle disait, mais j'avais été surpris qu'elle m'adresse brusquement la parole, juste au moment où j'étais en train de me dire qu'elle était bizarre et que si elle ne disait rien, elle devait être muette ou alors elle me méprisait.

— Pardon ? ai-je répété, mais elle n'a rien ajouté. C'est votre première visite à Singapour ? ai-je demandé en la regardant dans le rétroviseur. Elle m'a ignoré, le visage impassible. Je me suis dit que ma question était peut-être trop banale, j'aurais dû trouver quelque chose de plus original et lui demander par exemple : « Aimez-vous Proust ? » ou « Qu'est-ce que vous pensez du parti communiste ? » ou encore : « Qu'est-ce qui est meilleur rôti d'après vous, le canard ou le pigeon ? » Mais ce qui est bizarre, c'est que ça ne m'a pas mis en colère qu'elle m'ignore. J'avais l'impression d'approcher une sculpture terriblement délicate.

— Tu la trouves bizarre ? Et moi alors, je suis comment ? m'a demandé Matt pendant que nous dégustions, après le potage aux ailerons de requin, des ormeaux géants, coquillages qui coûtent au moins cinq dollars pièce. Tout à l'heure, Matt a longuement parlé avec le serveur. L'autre jour votre père est venu, lui disait le serveur en hokkien, il a dit que vous envoyer à New York étudier la danse avait été un échec, que depuis votre retour vous n'êtes pas retournée à la maison et que vous préférez vivre avec un voyou japonais, et Matt lui avait répondu : ah bon, quel idiot, il prend toujours sa fille pour un bébé. Le serveur savait sûrement que le voyou japonais c'était moi, mais il devait penser que je ne comprenais pas le chinois, et sans doute avait-il du mal à digérer le fait qu'un jeune Japonais arrive à s'infiltrer dans un des lieux de plaisir secrets réservés aux commerçants chinois de Singapour comme le *Su Do Dong*, car il avait utilisé le mot le plus grossier de son vocabulaire pour le terme « voyou », et me regardait en souriant. Matt n'y prêta pas la moindre attention.

— Toi, tu es le symbole de la grandeur de l'Asie.

C'est bien ce que je pense aussi, m'a répondu Matt avec sérieux. Elle n'est absolument pas du genre effacé.

Alors, je suis comme le potage aux ailerons de requin ou les ormeaux géants, a-t-elle ajouté en riant. Elle m'a dit un jour qu'il lui arrivait de mépriser New York, pour la simple raison qu'on n'y trouvait pas d'ormeaux géants. Telle est la puissance des ormeaux géants et des ailerons de requin. Ce ne sont pas de simples plats, mais des goûts qui vous rendent dépendants.

Comme la drogue. Cette actrice, fondamentalement, était peut-être pareille.

— Mais qu'est-ce qu'elle a de bizarre au juste ?

Une fois à la maison, Matt s'est à nouveau mise à me parler de l'actrice.

— Je n'ai pas tellement discuté avec elle, alors j'aurais du mal à répondre concrètement à cette question, ai-je répondu assez vaguement.

Cet appartement, je le loue depuis l'été dernier. C'était autrefois la résidence d'un officier haut placé dans l'armée japonaise, et il y a encore plus longtemps, un hôtel pour voyageurs étrangers aisés.

C'est comme ça que Matt a déboulé chez moi. Comme elle doit retourner à New York au printemps prochain, elle a préféré mon appartement à une chambre d'hôtel. Elle aurait eu beau chercher, elle n'aurait jamais trouvé un hôtel avec, compris dans le prix de la chambre, un jeune Japonais au caractère facile qui ne lui compliquera pas la vie par la suite, et qui de surcroît a su se forger un masque et un physique avenants.

Évidemment, elle n'a aucunement l'intention de se marier avec moi. Elle me dit souvent qu'elle m'aime et je pense qu'elle ne ment pas. Pour les femmes comme elle, c'est ça, l'amour. J'ai connu une autre fille dans ce genre. Elle arrivait d'Ibiza. Une Juive, de nationalité suisse, fille de banquier, de la haute bourgeoisie, qui disait avoir fait toutes ses études avec des professeurs particuliers, mais à quinze ans, elle s'était enfuie de Suisse, avait traîné d'une plage de luxe à l'autre, la Riviera, Fort Lauderdale, Acapulco, Ibiza, et sa raison de vivre semblait être de coucher avec des hommes de couleur de peau différente. Elle m'avait fait connaître Bali, Kota Kinabalu, et aussi les Maldives. Il ne lui manquait rien, à cette fille-là. On ne pouvait pas dire qu'elle n'avait aucun sens de la fidélité ni aucune morale, au contraire, elle en avait appris un bout sur la question. Ce genre de fille avait tout connu, le sexe, la drogue, l'alcool, la cuisine bourgeoise, mais ne s'était noyée dans rien. Elle voulait profiter de la vie, pas devenir dépendante. Elle me disait : le sens de la fidélité ou la morale, seuls les gens qui ne connaissent pas le plaisir ont besoin de ces armes. Mais je crois que c'est parce que

je suis jeune que je peux vivre comme ça, je connais plusieurs femmes dans mon genre mais plus âgées, et finalement elles essaient toutes de se raccrocher à quelque chose...

Mais c'est drôle, je dois avoir une sorte de connexion avec ce genre de filles. Mon premier amour au collège était membre du comité de classe, et elle avait à peine quatorze ans mais adorait passer ses nuits à danser dans la discothèque que fréquentaient les soldats noirs américains de Yokosuka. La fille avec qui j'ai couché pour la première fois, en deuxième année de collège, a laissé tomber l'école pour aller traîner en Inde et au Pakistan, où elle s'est fait violer plusieurs fois, par la suite elle est partie en Amérique, où elle a repris des études, elle est devenue avocate.

Quand je dis que j'ai une connexion avec ce genre de filles, en fait je veux dire que c'est le genre de filles qui me plaît. Je me demande si ma mère était une fille comme ça. Non en fait, je le sais, parce que je suis quelqu'un qui aime analyser lui-même les choses, et j'ai envie de croire que ma mère était ce genre de fille autrefois, j'en suis sûr même.

En quoi elle est bizarre, cette actrice ? me redemande Matt. Ça la travaille, cette histoire. Pas parce qu'elle s'imagine que je suis tombé amoureux de cette fille. À deux ou trois exceptions près, comme la fille d'Ibiza, je ne couche pas avec mes clientes, c'est un principe dans mon travail, et Matt le sait. Elle ne se pose pas de questions sur mes rapports avec cette actrice, mais sur le personnage même.

Ça ne m'a pas dérangé plus que ça qu'elle m'ignore quand je lui ai demandé si c'était sa première visite à Singapour. Là où j'ai été surpris, c'est quand on est arrivés à l'hôtel. Je lui ai montré la façade crème en disant : « Voilà le *Raffles* », et en regardant dans le rétro pour voir sa réaction, je me suis aperçu qu'elle pleurait. J'ai souvent vu des gens pleurer, mais c'est la première fois que je voyais quelqu'un être secoué aussi violemment par des sanglots silencieux, et en même temps avec un air aussi dépourvu de tristesse. On aurait dit qu'elle pleurait avec détachement. Le temps qu'on arrive à la réception de l'hôtel, ses larmes étaient déjà sèches, mais moi, mon cœur faisait un étrange tapage dans ma poitrine, et je me disais, cette

filles-là, ce n'est pas du tourisme qu'elle est venue faire ici.

Pendant que je m'occupais des formalités à la réception, l'actrice passait toute seule en revue le long comptoir sur lequel s'alignaient des Singapour Sling, le hall d'entrée en marbre avec les tableaux représentant le *Raffles* au siècle passé qui ornaient les piliers, et le célèbre *Writers' Bar*, le bar des écrivains.

Tout en la guidant vers *Kennedy's Room*, le long d'un corridor donnant sur un jardin planté de palmiers, je me demandais pourquoi cette actrice avait choisi le *Raffles*. Elle devait séjourner une semaine à Singapour. C'est sûr, il règne au *Raffles* une atmosphère qu'on ne retrouve dans aucun autre hôtel. Le *Long Bar*, le *Writers' Bar*, la *Tiffin Room*, l'*Elizabethan Grill*, sont autant de célébrités touristiques, et l'atmosphère y est pleine de nostalgie. Dans le jardin intérieur planté de palmiers se trouvaient quelques clients venus goûter l'ambiance désuète de colonie britannique qui subsiste dans ce coin d'Asie du Sud-Est. Un riche commerçant chinois de Hong-Kong avec sa petite-fille, une quinquagénaire style anglo-saxonne protestante, accompagnée de quatre Américains de Boston, un gentleman britannique en train de taper sur le clavier de sa machine à écrire qui se prenait pour Somerset Maugham, tellement énorme qu'on ne pouvait l'imaginer enfler davantage, des quinquagénaires amateurs de littérature venus des quatre coins de l'Asie du Sud-Est... Tous ceux-là séjournent au *Raffles* pour en découvrir le sens, mais c'est loin d'être le cas de l'actrice.

Il y a quelque chose ou quelqu'un de particulièrement important pour elle à Singapour, et comme elle a enfin pu se rendre ici, elle s'est mise à pleurer inconsciemment, et sans doute qu'elle retenait son émotion de toutes ses forces, parce qu'elle était gênée que j'en sois le témoin. Oui, seulement le hic, c'est qu'elle n'a pas l'air d'avoir la plus petite once de sentimentalité en elle. Et le *Raffles* c'est un hôtel qui n'a pas grand sens pour les gens qui ne sont pas sentimentaux.

— Voilà *Kennedy's Room*, c'est une chambre de grande classe très célèbre située juste à côté de la suite où Somerset Maugham aimait séjourner.

Elle a hoché la tête à mes explications, d'un air de dire « je

vois ». On aurait dit une stupide employée de bureau visitant le British Museum au cours de son premier voyage à l'étranger et demandant des explications à son guide à la vue d'une momie.

— L'actrice Ava Gardner y a également séjourné plusieurs fois, il paraît d'ailleurs qu'un jour elle a oublié une culotte noire dans un lit.

J'avais dit cela un peu pour la voir enfin réagir à mes paroles mais je n'ai obtenu aucun résultat satisfaisant. Elle a cessé de hocher la tête comme une crétine d'employée de bureau et m'a regardé avec l'air de se demander où j'allais chercher des anecdotes aussi ennuyeuses.

— Qu'avez-vous décidé pour le dîner ?

Certains clients ont envie de commencer les visites touristiques dès leur arrivée, d'autres veulent aller faire des achats, mais dans le cas d'une femme riche qui voyage seule, généralement elle fait un peu la sieste puis va dîner quelque part. Il y a aussi des femmes qui changent d'avis à la vue de mon physique avantageux et de mon masque plein de douceur, fruit d'un travail acharné. Mais l'actrice, elle, a répondu :

— Je suis fatiguée, je vais me coucher.

Te coucher ? Mais il est à peine quatre heures de l'après-midi, ai-je protesté intérieurement. En même temps, je me suis senti soulagé parce qu'elle commençait à me fatiguer et que l'idée de devoir l'emmener dîner ne me disait rien.

— Eh bien dans ce cas, je passerai vous prendre demain matin à neuf heures.

J'étais partagé entre le soulagement de la quitter et la curiosité, l'envie d'en savoir plus sur le genre de femme qu'elle était. Elle regardait fixement un dessin accroché au mur, une vue de Singapour au XIX^e siècle, et ne m'a pas répondu.

— C'est trop tôt ? Vous préférez que je vienne à dix heures ?

Elle ne répond toujours pas. Pourtant elle a dû m'entendre.

— Je me demande bien comment Eva Gartner a fait pour égarer sa culotte... a-t-elle déclaré tout à coup. J'ai sursauté, j'avais l'impression qu'elle avait fait exprès de se tromper en prononçant le nom de la célèbre Américaine, comme pour me reprocher d'avoir l'audace de lui parler à elle, actrice, d'une autre actrice.

— Vous voulez dire Ava Gardner ? ai-je corrigé d'un air innocent. Elle a eu un petit rire gêné, comme pour dire, ah oui, pardon, c'est vrai. C'était la première fois que je la voyais rire. Elle avait un rire difficile à déchiffrer.

— Eh bien, peut-être qu'elle était distraite de nature, ou alors elle avait tellement de culottes qu'elle n'était pas à une ou deux près.

Elle ne m'écoutait déjà plus. Ava Gardner ne pouvait pas se passer d'hommes même pour une nuit, voilà pourquoi elle enlevait toujours ses culottes dans les lits d'hôtel, il paraît que toutes les actrices sont comme ça, c'est vrai ? Évidemment, j'aurais pu attaquer de cette façon, mais je n'ai pas pu. Parce que cette actrice qui m'ignorait portait en elle une tension extrême, quelque chose qui paraissait prêt à se casser si je la touchais. J'ai incliné poliment la tête en refermant la porte, et elle m'a répondu par une petite courbette sèche, comme une gamine de douze ans. Ce petit salut m'a rendu ma bonne humeur pour la journée.

Le lendemain, quand je suis passé la prendre à neuf heures, elle m'attendait déjà en bas dans le hall. Elle portait un tailleur d'une nuance si délicate qu'elle n'existait pas dans la boîte de vingt-quatre crayons de couleur que ma mère m'avait offert pour mon anniversaire quand j'étais gamin. Le soleil tropical de Singapour ne lui faisait pas transpirer une seule goutte, et elle ne bougeait pas un cil, même pendant que les hordes de touristes en jeans, tee-shirt, banane autour de la taille et tennis aux pieds qui déambulaient dans le hall la dévisageaient.

Quand je lui ai demandé où elle voulait aller d'abord, elle m'a répondu « Chinatown ». Le quartier chinois de Singapour, c'est comme un village japonais de l'ère Meiji. Ça ne ressemble en rien aux quartiers chinois fondés par les immigrants chinois dans d'autres villes comme Los Angeles, New York, San Francisco ou Londres. À Singapour, quatre-vingt pour cent des habitants sont chinois. Comme ils sont déjà quatre-vingt pour cent, ils n'ont pas besoin de vivre dans un quartier à part, si bien que le quartier chinois est plutôt un endroit qui est resté intact et a évité la destruction parce qu'il est devenu une curiosité touristique, un héritage du passé.

Je lui expliquais cela tout en marchant, mais elle n'écoutait pas un mot de ce que je lui racontais. Qui plus est, de temps en temps, elle se mettait à marcher à toute vitesse, et me laissait en arrière, moi qui étais censé la guider.

Au bout d'un moment, elle a semblé avoir trouvé ce qu'elle cherchait. Elle s'est arrêtée devant un étal de fruits, les yeux brillants à la vue des mangues. « Ce sont des durians ? » a-t-elle demandé. Pas du tout, a répondu le marchand de fruits, mais il y a deux vendeurs de durians dans la rue d'en face. Elle s'est précipitée vers cette rue en courant presque. Je l'ai suivie en me disant qu'elle n'était quand même pas venue à Singapour mue par un désir effréné de goûter des durians puisque apparemment elle ne faisait pas la différence entre ces fruits et des mangues.

Elle a regardé fixement un coolie chargé de durians et a poussé un soupir.

Ensuite, c'est en mangeant avec l'actrice un de ces fruits à l'odeur entêtante que j'ai appris son secret.

— Affreuse, cette odeur, non ? Pourtant, on dit qu'au Brésil, par exemple, il y a des gens prêts à mettre même leur femme au mont-de-piété pour pouvoir manger de ce fruit, au Japon dans les épiceries de luxe il coûte dix mille yens pièce, mais ici, ça doit faire autour de deux cents yens, on l'appelle le roi des fruits.

— Le roi ?

— Oui, soit dit en passant, la reine, c'est le mangoustan, un fruit beaucoup plus facile à manger.

Puis j'ai enchaîné sans marquer de pause :

— Dites, vous cherchez quelqu'un, c'est ça ?

Elle était en train de détacher des morceaux de la chair du fruit à l'aide des dents les plus blanches et les plus régulières qui soient au monde et d'un petit bout de langue rose sur lequel brillaient les grains cellulaires. Ses deux lèvres aspirant des morceaux de fruit semblaient vivantes comme des animaux indépendants d'elle, et l'odeur du fruit me parvenait en même temps que son haleine. Un poète écossais a comparé un jour l'odeur du durian à celle du « pus du soleil », et c'était sûrement la première fois de sa vie que cette femme exhalait une haleine aussi fétide devant un homme. Juste au moment où je me disais

ça, elle m'a demandé brusquement :

— Vous avez déjà vu sourire un bébé ?

Un morceau de durian m'est resté coincé dans le gosier et j'ai retenu une quinte de toux à grand-peine.

— Les bébés, ils sourient avant même de voir, vous le saviez ?

Ah bon, ai-je dit, bouche bée comme un gamin ignorant. C'est à ce moment-là qu'elle a commencé ses confidences comme si c'était la suite de cette histoire de bébés.

Des confidences que j'ai répétées mot pour mot à Matt.

— Alors, finalement, il y avait bien un rapport entre le sourire du bébé et son but, retrouver ce photographe à Singapour.

Matt avait écouté mon récit avec un profond intérêt, tout en buvant un Perrier légèrement coupé de cognac.

— Tout à fait.

— Et elle dit que ce photographe se cache dans les bidonvilles de Singapour ?

— C'est ce qu'elle m'a dit.

— Mais il y en a, des bidonvilles, à Singapour ?

— Pas que je sache, c'est pour ça que je l'ai amenée sur l'île, moi aussi c'est la première fois que j'allais sur une île pareille.

D'après elle, ce photographe lui avait dit que pour éviter d'être retrouvé par la police japonaise et par ses anciens camarades, il ferait le coolie à Chinatown et transporterait des durians, ou bien vivrait de la pêche sur une petite île. J'avais téléphoné à un collègue qui affirmait connaître toutes les îles proches de Singapour, et lui avait demandé sur combien d'entre elles les gens vivaient de la pêche. Mon collègue, un Hollandais, s'était mis à rire. De la pêche ? Ne me fais pas rigoler, toutes les îles de Singapour sont transformées en terrains de golf ou en réservoirs de stockage pour combinat pétrolier. La seule île où il doit encore rester quelques pêcheurs est sans doute Pulau Sekin, et encore ce sont des pêcheurs du dimanche, la plupart des habitants de l'île vont travailler en ville pour gagner leur vie...

Sur l'île de Pulau Sekin, il y avait des chèvres, des chats, des poulets et des perroquets. En utilisant le peu de malais que je connais, j'ai demandé à des femmes rencontrées au lavoir si un

Japonais vivait sur cette île, elles se sont moquées de moi elles aussi. Nous étions les troisièmes Japonais à visiter cette île, nous ont-elles dit. Le premier était venu en reconnaissance, envoyé par une société japonaise de développement immobilier qui voulait construire un complexe touristique, le second était un industriel spécialisé dans le traitement des ordures pétrolières. La vieille avec qui je parlais m'a montré des cartes de visite tout écornées qu'elle gardait précieusement sur elle. L'actrice a regardé quelques cartes, et secoué la tête : non, ce n'est pas lui...

Sur l'île, il y avait un cimetière malais. Telle une héroïne de film d'amour à la télé, l'actrice s'est perdue dans la contemplation des pierres tombales aux formes étranges.

— Ce sont des tombes ?

J'avais l'impression qu'elle allait s'agenouiller d'un instant à l'autre pour déposer un baiser sur une pierre tombale ou un tertre de terre rouge.

— Aucun Japonais n'habite ici, ça veut dire qu'il n'y en a pas non plus au cimetière, ai-je fait remarquer, tout en me disant que j'avais hérité d'une cliente bien pénible pour un guide touristique.

— S'il était dans un cimetière, ce serait plus simple, a dit l'actrice avec un petit rire sous cape. Elle riait comme si elle ne savait pas elle-même pourquoi, ça m'a fait passer un frisson dans le dos.

— Elle riait peut-être d'elle-même, a dit Matt en portant lentement à sa bouche le verre au fond duquel les glaçons avaient fondu. C'est toujours comme ça, quand Matt boit même un cocktail tiédasse, elle a l'air de se régaler.

— Ça n'en avait pas l'air.

— Alors, elle se moquait du type qu'elle cherche ? Parce qu'il n'était ni à Chinatown, ni sur l'île ?

— C'était un rire indéfinissable, à mon avis, tu vois, un peu comme si une vieille avait glissé sur une peau de banane et était tombée juste devant cette actrice, et qu'elle s'était mise à rire, sans qu'on sache pourquoi, peut-être parce qu'elle venait de se rappeler quelque chose qui n'avait rien à voir avec cette vieille et sa chute.

— Cette femme a l'air de reproduire dans la réalité les cours de l'Actors'Studio, non ?

— Je ne sais pas ce que c'est, moi, les cours de l'Actors'Studio.

— Ce sont des cours de théâtre où on s'entraîne à deux, deux élèves montent sur scène, on leur donne un scénario, quelque chose d'orthodoxe, genre Shakespeare ou Tennessee Williams, tu vois, et ils le transforment comme ils veulent, je peux choisir de me jouer moi-même en train de jouer du Shakespeare, ou imaginer une scène avec un drogué en manque qui n'arrive pas à jouer Shakespeare, par exemple.

— Mais ça se joue à deux, non ?

— Oui.

— Et le deuxième, ça doit le mettre dans l'embarras, tout ça ?

— Celui qui commence son improvisation sur la réalité est avantagé, naturellement, mais ce genre de cours est très utile pour saisir le rapport entre le soi réel et celui du scénario.

— Hum, à la réflexion, c'est bien le sentiment que me donne cette actrice.

— Alors, au retour de l'île, elle t'a fait le coup des orchidées, c'est ça ?

Ah oui, les orchidées.

Je n'ai ressenti une telle sensation de dégoût que deux fois dans ma vie. La première, c'est quand j'ai planté un pic à glace dans le ventre d'une araignée en période de ponte, la deuxième c'est quand j'ai vu des larves grouiller dans un cadavre de chat qu'un chien tenait entre les dents.

Après avoir arpenté Chinatown dans tous les sens puis passé deux heures en bateau pour faire l'aller et retour sur l'île, nous sommes rentrés assez exténués au *Raffles*. Le hall d'entrée était bondé comme un métro à l'heure de pointe, les groupes de touristes s'y bousculaient pour pouvoir dîner au buffet du célèbre hôtel. Chaque fois que l'épaule d'un inconnu frôlait la sienne dans la foule, l'actrice roulait des yeux furibonds et s'énervait. J'étais en train de me demander à quoi pouvait ressembler l'homme pour lequel une femme pareille avait tout laissé tomber afin de partir à sa recherche, quand le manager de l'hôtel, Mr Duncan, m'a interpellé :

- Hé, Takeo, une facture pour toi !
- Quelle facture ?
- Va voir dans la chambre, tu comprendras.

L'agence pour laquelle je travaille a un système qui consiste à avancer à la place du client les frais des billets de ferry, d'entrée au golf, de repas et d'achats de souvenirs. C'est valable également pour les orchidées. On s'occupe même de l'expédition au Japon, le client a seulement à nous donner le nom et l'adresse du destinataire. Naturellement, ces différents frais sont ajoutés aux honoraires du guide lors du règlement de la note finale.

Quand j'ai regardé la facture que Mr Duncan venait de me remettre, j'ai cru que j'allais vomir le durian de l'après-midi.

Cinquante mille dollars de Singapour, cela faisait une note de près de trois millions cinq cent mille yens !

J'ai couru jusqu'à *Kennedy's Room*, l'actrice était debout à côté de la porte et me faisait de grands signes de la main qui semblaient signifier « venez vite ! ». La chambre était emplies d'orchidées. Si Robert Kennedy avait vu le spectacle il serait mort d'une crise cardiaque bien avant d'être assassiné. Dans le salon normalement pourvu d'un canapé et d'un bar américain, on avait dû enlever le canapé, et en dehors d'un étroit passage où se faufiler, tout l'espace libre était plein d'orchidées de différentes espèces et de différentes tailles. Le magnifique lit à baldaquin, l'entrée de la salle de bains, et tout l'espace au sol en général, à part une dizaine de centimètres autour du fauteuil en rotin, était occupé par des pots de forme rectangulaire pleins d'orchidées. Il y avait aussi des orchidées dans la salle de bains et sur le rebord des fenêtres, et tous ces pétales rouges, roses, et jaunes s'agitaient doucement. Mes yeux en papillotaient, j'en avais la nausée.

— Regardez, je suis sûre qu'il est quelque part dans cette ville, puisqu'il m'a fait envoyer toutes ces fleurs !

Elle riait comme une gamine qui a bien travaillé à l'école et dont les notes se sont tellement améliorées que ses parents lui ont enfin acheté le jouet dont elle rêvait depuis longtemps.

— Vous voulez dire que c'est l'homme que vous cherchez qui vous les a fait envoyer ?

Je me suis dépêché de fourrer dans ma poche la facture de cinquante mille dollars de Singapour. Riant toujours, elle a levé la tête et regardé le ventilateur au plafond, et je me suis rendu compte que c'était le ventilateur qui agitait ainsi les pétales des orchidées en silence. Elle contemplait ce ventilateur avec un regard d'une tendresse assez incroyable chez une femme comme elle. Un regard trop doux, d'une gentillesse bizarre, et j'ai commencé à me sentir angoissé, je lui ai demandé si elle voulait que j'éteigne le ventilateur. Mais elle a secoué la tête et m'a répondu :

— Quand j'entre dans cette chambre vide, ou que je me réveille au milieu de la nuit, il est là, en train de tourner, comme un petit animal vivant, vous ne trouvez pas qu'on dirait qu'il parle ?

Quand j'ai eu fini mon histoire, je ne sais plus ce que Matt a dit, à part une chose que je me rappelle clairement. Elle a dit :

— Cette actrice, c'est une femme solitaire.

C'était aussi mon avis.

Singapour 2

MOEKO HONMA

Dès que j'ai aperçu Singapour par le hublot de l'avion, la nostalgie m'a envahie jusqu'au bout des ongles à l'idée qu'il était là, quelque part, dans cette ville, et toutes les larmes accumulées à l'intérieur de mon corps ont afflué d'un coup derrière mes yeux. Mais moi, même quand mes larmes sont juste derrière mes paupières, je ne pleure pas, tout comme quand je sens quelque chose d'acide me remonter jusque dans la gorge, je ne vomis pas. Et là non plus, je n'ai pas pleuré.

J'ai récupéré mes bagages et passé la douane, mais personne n'était venu me chercher. J'avais pourtant demandé un guide à cette stupide agence en assistance touristique, pourquoi n'était-il pas là ? Cette agence était la plus chère de tout Singapour, je l'avais choisie en me disant que pour ce prix-là, ils se plieraient sûrement à tous mes caprices sans jamais se lasser. Il y a des ignares qui s'imaginent que plus les lieux sont luxueux ou plus ils coûtent cher et plus la qualité du service, de la nourriture ou des installations est élevée. Ce n'est pas du tout le cas, tout ce qu'on a en plus c'est la sécurité. La sécurité de voir notre intimité préservée et nos caprices assouvis.

Mais finalement l'absence du guide m'a rendu service. Parce que je retenais mes larmes. Les guides japonais qu'on trouve à Paris, Londres ou Rome sont des gens imbuables, incapables de vivre dans le plus agréable pays du monde, le Japon, ils me font penser à des crêpes refroidies, si j'avais vu l'un d'eux apparaître en me disant : « Bonjour madame, je suis venu vous chercher ! » je suis sûre que mes larmes d'or pur se seraient immédiatement muées en rouille.

Je suis sortie de l'aéroport en me disant que je n'avais qu'à prendre un taxi, et me suis sentie aussitôt enveloppée par un air chaud et humide, comme si des dizaines de milliers de mains de

mendiants venaient se coller sur moi. Comment se protéger d'une atmosphère pareille, si des sous-vêtements de soie, des bas de soie, et un tailleur en soie n'y suffisaient pas ? Il fallait que je contrôle non seulement mes glandes lacrymales mais aussi mes pores pour les empêcher de transpirer.

Pendant que je resserrai ainsi la tension de mon corps, une voiture de collection, un coupé blanc du genre à faire mouiller sa culotte de bonheur à une jeune merveille du monde du spectacle qui a eu son premier avortement à treize ans, s'est arrêtée devant moi dans un crissement de pneus.

Un jeune homme en a jailli d'un bond en m'appelant : « Mademoiselle Honma ! Vous êtes bien mademoiselle Moeko Honma ? »

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Cet homme n'avait rien de commun avec ces espèces d'huîtres égarées dans le désert qu'on rencontre à Paris ou à Rome. Il avait un beau visage aux traits réguliers, et était du genre à se surveiller en permanence, à garder le contrôle de lui-même en essayant de se transformer en quelqu'un d'autre dans un but bien précis.

J'ai voulu le voir de plus près pour me faire une opinion exacte, et inconsciemment j'ai soulevé mes lunettes de soleil, et lui ai décoché un regard qui plongeait au maximum à travers lui. Je me suis dit aussitôt que ce n'était pas une chose à faire avec un homme qu'on vient de rencontrer, mais c'était trop tard. Et puis, il y avait ces larmes derrière mes yeux, que je ne savais plus comment retenir.

— Quelle jolie ville, ai-je dit en me transformant mentalement en écolière, et en respirant l'air tropical lourd et humide du dehors.

Il fallait que je dise quelque chose, ne fût-ce qu'une phrase, et il valait même mieux que ce soit une seule phrase. Je l'ai prononcée d'une voix forte en respirant par le ventre. Je peux contrôler ma voix cent fois mieux qu'un professeur d'entraînement vocal, et comme prévu, le guide a fait « hein ? ».

— C'est votre première visite à Singapour ? a-t-il ensuite demandé d'une voix parfaite comme s'il s'entraînait depuis cent ans. Mais j'ai compris tout de suite au degré de perfection des

aigus que ce n'était pas l'entraînement de la voix, mais l'étude des langues étrangères qui lui donnait une aussi belle voix. Quand on parle ne serait-ce qu'une seule langue étrangère à la perfection, c'est incroyable ce que ça améliore la voix. Je me demande si c'est valable aussi pour le cœur ?

Bien évidemment, j'ai ignoré sa question. Mais d'après le ton qu'il avait employé, je ne pense pas qu'il s'attendait vraiment à une réponse, et puis, à ma propre surprise, j'ai ressenti de la sympathie pour ce guide qui réagissait tout de suite à son propre « hein ? » stupéfait.

— Voilà le *Raffles*.

Quand le guide m'a dit ça, une fois entrés dans la ville, en me désignant un bâtiment blanc vieillot, je me suis autorisée à pleurer. J'ai pleuré en y mettant tout mon talent. Je me suis joué à moi-même une scène de larmes de la plus haute qualité. Tu es vraiment géniale, me suis-je dit, pleine d'admiration.

Le *Raffles Hotel* m'a rappelé un aquarium de mon enfance dont j'avais la nostalgie. La première excursion que j'avais faite de ma vie, c'était pour aller visiter un aquarium à la pointe de la péninsule de Miura. Il était blanc et tout vieux, et à l'intérieur on trouvait de grands poissons fatigués, et des bancs de petits poissons à l'air vif et idiot.

Le bar qui ressemblait à une maison du bord de mer à Chiba s'appelait *Long Bar*, c'était paraît-il le lieu d'origine du cocktail nommé Singapour Sling, que je buvais à quatorze ans dans un café de Shinjuku non loin de chez moi. Au comptoir, le barman fabriquait à la chaîne, aussi rapidement que s'il grillait des pieuvres, des cocktails roses comme des culs de vierge qu'il versait ensuite dans des verres en forme de femme enceinte.

— Sur cette photo, c'est Somerset Maugham, m'a dit le barman chinois qui aurait eu l'air plus humain une fois réduit à l'état de cadavre en lambeaux comme celui du Viêt-cong, quand nous sommes entrés dans le *Writers' Bar*, un endroit frais et agréable. Je ne lui avais pourtant rien demandé. Quand je vois ce genre de Chinois incapable de se tenir à sa place, je pense toujours avec nostalgie aux massacres de Nankin.

— Là, c'est Hermann Hesse, là, Kipling, et ici, vous avez Joseph Conrad, a-t-il encore ajouté. Je ne lui avais toujours rien

demandé, pourtant.

Si j'étais le dernier empereur, j'aurais sûrement fait enfermer ce type vivant dans une jarre de vinaigre, j'en aurais fait une sorte de hareng au vinaigre.

— Excusez-moi, mais...

Oui, c'est ça, tu peux t'excuser, tu crois peut-être qu'on va tout te pardonner avec tes *excuse me* à la noix.

— Vous êtes romancière, vous aussi ?

Tu as déjà vu des romancières habillées de soie de la tête aux pieds, avec des lunettes noires et un chapeau sur la tête, capables de contrôler leurs pores autant que leurs glandes lacrymales ? Je suis actrice, voyons.

Le guide est revenu après les formalités à la réception et m'a conduite jusqu'à ma chambre, à travers une galerie donnant sur une cour plantée de palmiers. J'ai décidé de me comporter pendant un certain temps comme une collégienne de province qui en fait de sac ne connaît que les marques Vuitton et Loebe. C'était l'attitude la plus commode.

— Voici *Kennedy's Room*, une chambre de grande classe et très célèbre située juste à côté de la suite où Somerset Maugham aimait séjourner.

Ah bon, vraiment, hm, hm.

— L'actrice Ava Gardner y a également séjourné plusieurs fois, il paraît d'ailleurs qu'un jour elle a oublié une culotte noire dans un lit.

Mon espoir de passer pour une collégienne provinciale s'écroulait déjà. Il se débrouille bien ce guide, amener Ava Gardner sur le tapis. Ava Gardner, fille de jardinier.

— Qu'avez-vous décidé pour le dîner ? M'a-t-il demandé gentiment une fois dans la chambre.

— Je suis fatiguée, je vais me coucher, ai-je répondu avec un air de petite fille en verre prête à se casser si on la touche.

— Eh bien dans ce cas, je passerai vous prendre demain matin à neuf heures.

À l'idée qu'il allait s'en aller, un drôle de sentiment a grandi rapidement en moi, comme une racine de jacinthe. Je n'arrivais pas à le croire moi-même mais l'idée de son départ me rendait triste. Je me taisais comme si je ne comprenais pas le sens de

cet indice. Le silence est-il un moyen si facile à employer ?

— C'est trop tôt ? Vous préférez que je vienne à dix heures ?

— Je me demande bien comment Eva Gartner a fait pour égarer sa culotte...

Une question que je pose comme ça pour briser ce silence facile. Tout de même au passage, je faisais semblant d'avoir oublié le nom de l'actrice, je n'étais pas si mauvaise que ça !

— Vous voulez dire Ava Gardner ?

Lui aussi, il apprécie ma conversation. Comme c'est un garçon bien sage, et très beau, pour qu'il apprécie encore plus, je lui offre mon sourire mégabit, degré soixante-dix de difficulté.

— Eh bien, peut-être qu'elle était distraite de nature, ou alors elle avait tellement de culottes qu'elle n'était pas à une ou deux près...

Je viens de remarquer des orchidées dans la chambre, et du coup cesse de prêter attention à ce que dit le guide. Des orchidées... Mais oui, c'est ça, Singapour est célèbre pour ses orchidées.

Orchidée,

Orchidée,

Orchidée ?

Mes souvenirs du passé ressemblent, au choix, à un roman d'Henry Miller ou à une symphonie de Mahler si je les considère positivement, et négativement, à un dépotoir de Beverley Hills, ce qui signifie qu'il est très difficile de les classer sur la base d'un unique facteur. Mais les orchidées occupent une place à part. Il faut cerner systématiquement la question des orchidées à la lumière de leur rapport avec la plage abandonnée du monde imaginaire.

Mais j'étais tellement fascinée par ces fleurs que j'en ai négligé ma vigilance vis-à-vis du guide, et j'ai commis une erreur monumentale.

La vision du guide en train de me faire une courbette avant de refermer la porte et de quitter la chambre s'est reflétée dans un coin de ma rétine, j'ai moi aussi incliné machinalement la tête bien bas, comme une petite vieille travaillant dans une coopérative agricole. Jamais au cours de mes vingt-six années de vie je n'avais fait de courbette aussi banale. En comptant

toutes les petites lignes d'expression au coin de mes yeux et de mes lèvres et les différents angles d'inclinaison possible du cou, je dispose de cent treize façons différentes de saluer. Le salut que j'ai adressé au guide était extrêmement commun et n'entrait pas dans le cadre de ces cent treize saluts répertoriés. Même le metteur en scène le plus nul aurait coupé cette scène. Je n'arrivais pas à me pardonner à moi-même et j'ai cherché une punition adéquate, puis j'ai arrêté d'y réfléchir. Je déteste me punir moi-même, j'ai aussitôt l'impression de m'effondrer intérieurement.

J'avais autre chose à faire.

Les orchidées, par exemple.

Dans mon monde intérieur, qui est cent millions de fois plus important pour moi que la réalité, il n'y a pas d'orchidées. La plage la plus désolée du monde, derrière mes oreilles, se trouve encore plus au nord que le lieu de production et de vente d'orchidées situé à l'extrême nord du pays. Mais je ne peux pas dire ça. Les orchidées sont le facteur le plus fort et le plus important qui me relie à Kariya. Il me l'a dit lui-même. Il me l'a dit je ne sais combien de fois. Au Cambodge, quand il errait dans la jungle après avoir échappé au filet des Khmers rouges, il a débouché sur une clairière où fleurissaient des orchidées sauvages, et la première fois qu'il m'a rencontrée, il a aussitôt repensé à ces orchidées, oui, j'ai entendu cette histoire plus de cinquante fois. Kariya est un homme traqué, par lui-même, par sa famille, par sa société, par ses amis, par la police, ce qui fait qu'il raconte beaucoup de mensonges, à moi aussi naturellement il m'en a dit beaucoup, mais il y a au moins une histoire vraie dans tout ça, j'en suis sûre, c'est celle des orchidées. La police ? Tu es sûre qu'il est poursuivi aussi par la police ? me demande l'autre moi-même qui vit dans le monde imaginaire. Cette autre moi-même, nommée Jeanne, vit à l'hôpital, un établissement petit, certes, mais incroyablement luxueux situé dans la station balnéaire la plus désolée au monde, Jeanne est moitié française et moitié italienne. Cet hôpital ne traite que des patients extrêmement fortunés, atteints d'une maladie mentale ou du sida. Les gouvernements italien et français ainsi qu'un fabricant de voitures japonais ont

fourni les capitaux nécessaires, et Jeanne a été la toute première patiente admise dans l'établissement. Moi je ne suis pas Jeanne, pourtant Jeanne est à la fois elle-même et moi. Je l'ai envoyée jouer ma doublure dans le monde imaginaire.

Dis, Moeko, tu es sûre que Kariya est traqué par la police ?

Mais évidemment, puisqu'il vivait dans le cadavre de ce Viêt-cong transformé en serpillière, et qu'il a abandonné sa jolie épouse, son adorable fils, son travail et sa société alors que tout marchait comme sur des roulettes, pour retourner dans ce monde qui pue la mort. Mais celui qui était traqué par la police, ce n'était pas plutôt l'amant de la fille que tu jouais dans ce film, il y a deux ans ?

Tu as une mémoire incroyable pour une fille atteinte à la fois du sida et de troubles mentaux, tu veux dire que je confonds ce film avec la réalité, mais je ne suis pas ordinaire ni facile à décrypter à ce point, il ne s'agit pas de ça, il est parfaitement logique que Kariya soit traqué par la police puisqu'il est le premier Japonais à avoir obtenu la citoyenneté d'honneur dans ta ville, voyons.

Mais ce n'est pas dans les quartiers louches de Singapour qu'il a trouvé refuge, mais bien dans les bidonvilles, non ?

Il faut que je trouve un moyen de chasser Jeanne de ma tête. Elle est gênante, parce qu'elle sombre de temps à autre dans un état d'extrême fatigue et se montre alors étrangement désabusée. Il faut que je réfléchisse sérieusement à la question des orchidées. Kariya doit absolument m'envoyer pour des centaines de millions de yens d'orchidées dans ma chambre d'hôtel. Kariya est un gros menteur, mais il ne peut pas mentir aux Khmers rouges. Il ne doit pas pouvoir mentir non plus à ce cadavre de Viêt-cong en lambeaux. Nous sommes liés par les orchidées, Kariya, le Viêt-cong et moi.

Si Kariya savait que je suis ici, c'est sûr, il prendrait contact avec un de ses collaborateurs au Japon, lui ferait virer de l'argent en secret sur son compte, et me ferait envoyer un million d'orchidées. Voilà pourquoi j'avais choisi le *Raffles*. Quand quelqu'un de célèbre séjourne au *Raffles*, il paraît que la rumeur fait le tour de Singapour. Kariya doit être au courant de ma présence ici, à l'heure qu'il est. Moeko, c'est peut-être

dangereux de faire ce genre de choses à Kariya.

Ça, c'est encore Jeanne. Exactement comme une mocheté qui se retrouve toujours laissée pour compte dans un groupe de filles. La ferme ! Mais Jeanne a été une actrice célèbre, elle a même joué avec Jean-Louis Trintignant.

Tu connais le film *Sunset Boulevard* ? avec Gloria Swanson dans le rôle principal ? Moi tu sais, je suis incollable en matière de cinéma, je connais tout de Edison au cinémascope.

Moeko, tu comprends ? Tu es en train de jouer Gloria Swanson dans *Sunset Boulevard*.

Qu'est-ce qu'elle raconte, la Jeanne ? L'actrice vieillissante oubliée de tous de *Sunset Boulevard* s'envoyait elle-même des fleurs. Parce qu'elle se sentait seule. Elle voulait montrer à son entourage que tout le monde ne l'avait pas oubliée. Moi, je n'ai pas besoin de faire ça. Pourquoi devrais-je jouer une vieille actrice en train de devenir folle ? Jeanne a ce regard perçant caractéristique des malades du sida, sait-elle que j'ai peur à en devenir folle que Kariya ne m'envoie pas d'orchidées ? Quand j'étais un bébé aux yeux pas encore ouverts, j'avais peur de la mer, ce liquide épais comme du goudron, et je m'efforçais de devenir quelqu'un d'autre. Je n'étais qu'un bébé, mais je me suis tournée vers l'autre côté de l'univers pour me protéger, et j'ai souri. Peut-être que maintenant encore je suis obligée de faire ça.

Chinatown, ai-je répondu au guide. Le hall du *Raffles* le matin. Le vert des plantes et le blanc des murs se confondent pour poser un filtre jaune sur la rétine des gens. Il n'y a qu'une seule couleur de vêtements qui aille bien là-dedans.

Bon, alors, Chinatown. Peut-être que j'y retrouverai enfin Kariya. Il est devenu coolie et transporte ces gros fruits qu'on appelle durians.

Mais peut-être que même s'il n'est pas à Chinatown, je ne deviendrai pas folle. Pas la peine d'avoir peur. Il est peut-être pêcheur sur une île, ou alors il restaure des églises, en souvenir d'un photographe mort à la guerre.

Je me dis que le durian ressemble à Kariya, bien plus que les mangues, les mangoustans ou les rambutans. Je ne suis pas une fille d'épicier de la ville basse de Tôkyô, alors je n'y connais pas

grand-chose en fruits. Je n'ai jamais vu de mangue, ni de mangoustan, ni de rambutan, mais je trouve la sonorité de ce nom de fruit « durian », très romantique.

Je n'ai pas trouvé Kariya chez le vendeur de durians. J'en ai mangé un en compagnie du guide.

— Affreuse, cette odeur, non ? Pourtant, on dit qu'au Brésil, par exemple, il y a des gens prêts à mettre même leur femme au mont-de-piété pour pouvoir manger de ce fruit, au Japon il coûte dix mille yens pièce dans les épiceries de luxe, mais ici, ça doit faire autour de deux cents yens, on l'appelle le roi des fruits.

Devais-je vraiment jouer le rôle de Gloria Swanson ?

— Le roi ?

— Oui, soit dit en passant, la reine, c'est le mangoustan, un fruit beaucoup plus facile à manger.

Est-ce qu'il fallait vraiment que je joue le rôle de Gloria Swanson ? Si c'était le cas, j'allais le faire à la perfection.

— Dites, vous cherchez quelqu'un, c'est ça ?

Un instant, je me suis demandé si ce guide n'était pas un envoyé de la station balnéaire désolée du monde imaginaire. Le temps qui s'est écoulé entre sa remarque sur les mangoustans et ma confiance a constitué une scène d'une perfection que même moi je n'atteins qu'une fois sur dix.

— Vous avez déjà vu sourire un bébé ?

Allez, je vais tout lui avouer. Je vais lui avouer même ce que je ne comprends pas moi-même. Une confession, c'est ça.

— Les bébés, ils sourient avant même de voir, vous le saviez ?

Ah bon, a fait le guide en se donnant un charmant air idiot, et moi, telle Gloria Swanson, je lui ai tout avoué sur Kariya. Tout était vrai et tout était mensonge.

C'est le seul homme devant lequel j'ai été capable de sourire comme un bébé.

Mensonge et vérité.

C'était un homme qui avait réussi son mariage, voyez-vous, et sa carrière de photographe aussi, pourtant, il avait perdu quelque chose de très important pour lui et qu'il avait découvert pendant la guerre du Viêtnam, et il en a été réduit à venir ici pour le retrouver, et la seule qui peut le comprendre et l'aider, c'est moi.

Mensonge et vérité.

C'est un homme : mensonge, il a réussi son mariage : vérité, et sa carrière de photographe : mensonge, la seule qui peut le comprendre : mensonge, et l'aider : vérité, je suis la seule : mensonge, cet homme : mensonge, mariage : mensonge encore, photographe : vérité, comprendre : vérité, aider : mensonge, M : vérité, O : mensonge, I : vérité, SEU : mensonge, LE : vérité.

Ensuite, le guide m'a amenée sur l'île. Comment elle s'appelait déjà cette île ? Pulau Sekin ou quelque chose comme ça. En admettant que la station balnéaire de mon monde imaginaire était de la cocaïne pure à quatre-vingt-quinze pour cent, alors l'île de Pulau Sekin c'était de la vulgaire aspirine. Tout de même, me disais-je, réfléchissant au milieu des chèvres, des chats, des poulets, des perroquets, de la lessive et des lavandières qui dégageaient une forte odeur corporelle. Tout de même, si être pêcheur sur cette île ou transporter des durians à Chinatown pouvait redorer le blason du cadavre de Viêt-cong en lambeaux, moi, je voulais bien croire que tout était possible et qu'un porc nourri à la pâtée pouvait danser mieux que Nijinski.

Mais ce n'était pas une raison pour m'arrêter de jouer les Gloria Swanson. Puisque j'étais venue jusqu'ici... Ou plutôt non, puisque j'étais si intelligente.

Le cimetière de l'île, scène 30, prise 2, essai 1.

— Ça, c'est une tombe ?

Je suis la pure essence de la féminité, prête à offrir une vierge en sacrifice au diable pour obtenir que cet homme me prenne en photo.

— Aucun Japonais n'habite ici, ça veut dire qu'il n'y en a pas non plus au cimetière.

Ce guide a peut-être du talent. D'habitude, les guides touristiques de haut niveau ont tous des talents de comédien.

— S'il était dans un cimetière, ce serait plus simple.

C'est ce que pensent toutes les femmes amoureuses. Pourquoi l'amour est-il chose aussi douloureuse ? Comme je me sentirais plus légère s'il n'était plus de ce monde. Tiens, on dirait une chanson folklorique de Bolivie. Je me suis mise à rire tellement j'étais heureuse de jouer ce rôle.

Le retour en bateau m'a mise d'humeur romantique.

À l'hôtel, le merveilleux cadeau de Kariya m'attendait. Il fallait que je montre au jeune guide ces fleurs que j'étais si fière d'avoir reçues, il y en avait au moins pour un million de yens !

— Regardez, je suis sûre qu'il est quelque part dans cette ville, puisqu'il m'a fait envoyer toutes ces fleurs !

Le guide comprendra-t-il ma pureté absolue ?

— Vous voulez dire que c'est l'homme que vous cherchez qui vous les a fait envoyer ? a-t-il dit. Même quand je prends du LSD, j'ai besoin de ce guide. Celui qui guide doit être en possession de plus d'informations que celui qui se laisse guider.

Le ventilateur au plafond me regarde. Robert Kennedy, Ava Gardner ont-ils eux aussi échangé des regards avec ce ventilateur ? Toutes les choses qui bougent sont vivantes. Les voitures de course, les mobiles, les gratte-ciel en construction, tout ça est vivant. Je peux parler avec toutes ces choses.

— Quand j'entre dans cette chambre vide, ou que je me réveille au milieu de la nuit, il est là, en train de tourner, comme un petit animal vivant, vous ne trouvez pas qu'on dirait qu'il parle ?

Quand je joue un rôle, je parle avec des êtres absolument pas sociables.

Je n'ai pas d'amis.

Singapour 3

TAKEO YUKI

— Église ? ai-je répété involontairement.

Quand je suis arrivé dans le jardin intérieur planté de palmiers avec quarante minutes de retard sur l'heure du rendez-vous, l'actrice était déjà sortie, toute seule. Quand j'ai demandé à Mr Duncan, à la réception, s'il avait une idée de l'endroit où elle avait bien pu se rendre, il m'a répondu qu'elle avait demandé au concierge où elle pouvait voir de vieilles églises.

— Mais il ne sait pas laquelle elle est allée visiter.

Il y a au moins une centaine d'églises à Singapour et dans les alentours.

Évidemment, j'étais le guide et j'étais en retard sur l'heure du rendez-vous, mais je n'y pouvais rien : j'avais eu une discussion au téléphone avec le directeur de l'agence et ça s'était éternisé. Mon patron est un Singapourien unique, un quadragénaire d'origine chinoise, qui vient juste de rentrer de Boston. Il ne doit pas être idiot puisqu'il a eu l'idée de monter une agence d'assistance touristique destinée uniquement à une clientèle très fortunée, mais je dois dire qu'il a été lui-même surpris par le montant des orchidées, cinquante mille dollars de Singapour !

J'ai fait vérifier sa carte American Express, elle est en ordre, sa carte du Diner's Club est OK aussi, et je ne crois pas qu'elle soit du genre à faire des choses pas nettes, mais si possible, je crois tout de même préférable de lui réclamer le paiement des orchidées aujourd'hui même, et si ce n'est pas possible, il vaut mieux annuler le contrat de service avec elle, m'a dit le patron. Je lui ai rétorqué qu'il y avait des antécédents, comme par exemple cette cliente qui avait dépensé dix mille dollars singapouriens pour aller faire une croisière en Malaisie, et que c'était une bonne occasion de montrer les capacités de l'agence.

Takeo, je saisis ce que tu veux dire, mais c'était la femme du

P.D.G. de Fiat Amérique qui s'est payée une croisière jusqu'en Malaisie, ce n'est pas le même niveau de confiance, tu vois, et en plus, je trouve ça un peu bizarre de dépenser cinquante mille dollars en orchidées, ça ne me plaît pas.

Alors j'ai menti au boss.

Cette actrice est jeune, je lui ai dit, mais c'est la plus célèbre au Japon en ce moment, et d'habitude les actrices aiment faire de l'épate et s'amuser, mais elle, elle est différente, comment dire ? Pour employer une expression qui vous est chère, elle a un côté « littéraire », elle est venue à Singapour pour aider son amant, un ancien photographe de guerre que certaines circonstances ont amené à se réfugier à Singapour, où il se cache, enfin, ce n'est pas un criminel, il s'agit plutôt d'une affaire de morale personnelle, je veux dire par là qu'il a été primé pour une photo et a été soupçonné d'avoir utilisé une pellicule prise par un ami et non par lui, et elle, elle est venue à Singapour pour soutenir ce type, financièrement et moralement, et il faut qu'elle lui fasse savoir d'une façon ou d'une autre qu'elle est ici, et comme c'est une petite ville, elle s'est sans doute dit qu'en passant une semaine au *Raffles* dans *Kennedy's Room* et en achetant pour cinquante mille dollars d'orchidées, elle allait vite se faire remarquer et que si toute la ville était au courant de sa présence, lui aussi en entendrait parler.

Une église.

Pas mal montée, l'histoire de ce type, tout de même. Si un homme lui dit qu'il a envie de faire le coolie et de transporter des durians sur les marchés, ou de devenir pêcheur sur une île lointaine, ou encore de participer aux travaux de rénovation d'une vieille église, une femme japonaise le comprendra sans doute. Au Japon, mis à part les concours d'entrée à l'université et les examens d'entrée dans la magistrature, la concurrence n'est pas si vive et l'égalité règne, et ça ne fera pas plaisir à une femme si on lui annonce : « Je te quitte parce que je veux faire mon chemin dans la société. » Mais en revanche si on lui dit : « Je suis écoeuré de moi-même, je te quitte pour me plonger quelque temps dans les duretés de l'existence », une Japonaise sera toute prête à pardonner. Il n'y a pas que les femmes, d'ailleurs. Au Japon, de manière générale, on considère comme

un acte courageux de régresser socialement volontairement. C'est complètement idiot. Il est bien plus difficile de s'élever. Et ça, n'importe qui à part un Japonais est capable de le comprendre, même une fille d'une tribu de coupeurs de têtes par exemple. Matt est à des années-lumière de ce genre de sentimentalisme japonais, alors quand je lui ai raconté ça, elle était pliée en deux de rire. Pas possible ? Cette actrice ne peut pas vraiment croire à des bobards pareils ?! Alors quoi, je me serais laissé entraîner dans un jeu complètement nul ? Si c'est le cas, je la poursuivrai jusqu'au bout du monde s'il le faut pour les lui faire payer, ses orchidées !

Anyway, une église. Dans quelle genre d'église pouvait-elle être ? Une vieille église, avait-elle dit. Elle avait dû dire vieille dans le sens « qui a besoin de rénovation ». Vu le peu d'anglais qu'elle possédait, elle avait seulement dit « *old* », à coup sûr, elle était incapable de formuler des nuances du genre « *almost broken* » ou « *which need renovation* ».

Mais si un client disait simplement « *old church* » à un chauffeur de taxi, sans doute qu'il l'amènerait jusqu'à une église historiquement ancienne plutôt qu'à un édifice en cours de rénovation. Or, à Singapour, il n'y a guère que trois ou quatre églises vraiment anciennes et d'intérêt historique. Le chauffeur de taxi, à la vue de la robe de soie de l'actrice, de sa nuque, de ses chevilles et de ses poignets racés et élégants, avait dû se dire « cette femme-là veut sans doute aller prier quelque part ». Si jamais il existait un chauffeur de taxi capable de supposer qu'elle était à la recherche d'un ancien photographe de guerre ayant abandonné gloire et richesses pour venir à Singapour restaurer de vieilles églises parce qu'un de ses camarades mort à la guerre était chrétien, alors là, moi j'étais prêt à aider ce type à s'élever au rang de gourou d'une nouvelle secte et à gagner plein d'argent.

Il avait dû commencer par l'emmener à l'église la plus belle et la plus raffinée de tout Singapour, j'en étais sûr.

En entendant les hymnes, j'ai eu un mauvais pressentiment. Je me demande toujours comment les mauvais pressentiments naissent chez l'être humain. Est-ce que le métabolisme est dérangé, comme par l'apparition de cellules cancéreuses ? Ou

alors, est-ce que les artères se mettent à s'agiter presque à se rompre comme dans le cas d'une apoplexie ?

Mis à part la question de savoir si c'est bon ou mauvais pour l'être humain d'avoir des mauvais pressentiments, il faut reconnaître que dans quatre-vingt pour cent des cas, ils s'avèrent juste. Les bébés sourient avant même de voir, avait dit l'actrice. Mais qu'en est-il pour les mauvais pressentiments ? Les bébés peuvent-ils en avoir, avant même de connaître quoi que ce soit du monde ?

Telle une personnification de tous les ennuis possibles et imaginables, l'actrice était debout au milieu de l'église Saint-Thomas. Elle montrait une photo au curé. Une photo de son photographe adoré, sans doute. Moi, elle ne me l'avait pas montrée. Enfin, je n'avais pas spécialement envie de la voir. Quel genre de type était-ce, était-il grand, se laissait-il pousser la barbe ? Tous les photographes célèbres morts à la guerre que j'avais vus dans des livres étaient maigres comme des clous et avaient la tête de M. Tout-le-monde.

J'étais en train de me demander si je devais attendre là ou entrer quand l'actrice s'est mise soudain à crier :

— Il est là, n'est-ce pas ?

Sa voix n'était pas assez puissante pour résonner dans toute l'église, ce n'était pas non plus un genre de voix hystérique à broser les nerfs de l'auditoire, mais elle était tout de même assez forte pour interrompre illico la chorale en train de chanter des hymnes. Le prêtre avait ce visage doux typique des hommes d'église, et il était impensable qu'il ait répondu d'une façon brutale au point de susciter la colère de l'actrice. Il avait dû regarder la photo et dire simplement de sa voix douce : cet homme n'est pas ici.

Pourquoi avait-elle crié aussi fort ? Elle avait certainement les nerfs instables mais ce n'était pas le genre de femme à perdre le contrôle d'elle-même devant des inconnus. Tel un gentil berger protégeant un agneau blessé, j'ai bondi dans l'église et mis mon bras autour de ses épaules. À l'instant où ma main a touché son épaule, elle a crié à nouveau, comme si elle venait d'obtenir du renfort :

— Pourquoi refusez-vous de me le dire ?

Il n'y a aucune raison qu'il se trouve ici. C'est une des deux églises qui se disputent le titre d'église traditionnelle, cela fait au moins cent ans qu'elle n'a pas eu besoin de rénovation, et, à ma connaissance, elle ne compte aucun fidèle japonais. La main toujours autour de ses épaules, je l'ai entraînée vers la sortie. Son corps était doux à un point surprenant.

— C'est lui qui m'a envoyé ces fleurs, c'est lui ! a-t-elle crié une dernière fois en direction de l'église, toujours blottie dans mes bras. Mais personne ne l'entendait plus.

Ensuite, elle n'a plus desserré les dents. Où voulez-vous aller ? Avez-vous faim ? Voulez-vous rentrer à l'hôtel ? Voulez-vous aller voir une autre église ? Elle n'a répondu à aucune de mes questions. Généralement dans ce genre de cas, je vais dans un parc ou au bord de la mer mais en étudiant son expression dans le rétroviseur, il m'a semblé qu'aucun lieu ne l'aiderait à retrouver son équilibre.

À l'époque où je travaillais au Japon pour une agence de voyages de troisième catégorie, il m'était arrivé d'aller une fois sur la côte ouest des États-Unis et une fois en Europe en temps qu'accompagnateur d'un groupe, et en fait de villes étrangères, en dehors de Singapour, je connaissais seulement San Francisco, Paris, Londres et Genève, mais je n'imaginais l'actrice dans aucune de ces villes, pas plus d'ailleurs que dans n'importe quel autre paysage de carte postale. Aucun lieu ne semblait lui convenir, ni un désert, ni un port, ni une vieille ville, ni un labyrinthe de ruelles, ni une plaine enneigée, ni un bord de mer.

Je me suis mis à tourner en rond dans Singapour. Un jour, mon frère aîné m'avait confié son fils à garder et comme je ne savais pas comment l'occuper, je l'avais attaché dans ma voiture sur son siège bébé, et j'avais fait le tour de Kawasaki et de Yokohama. Là, j'ai fait à peu près la même chose, et au bout d'un moment, elle s'est endormie. Sa respiration faisait le même bruit qu'une brise soufflant sur la steppe.

Elle s'est réveillée seulement au crépuscule, au moment où ma réserve d'essence menaçait d'arriver vraiment au fond. Elle ne dormait peut-être pas beaucoup la nuit ? En tout cas, elle avait dormi trois heures dans ma voiture. Elle avait eu plusieurs

cauchemars dans son sommeil et avait pleuré chaque fois. C'était la première fois que je voyais quelqu'un pleurer en dormant.

Décidément, le monde semblait ne vouloir jamais se conformer à ses désirs. Elle m'a dit qu'elle voulait aller se reposer sur la terrasse qui donne sur le restaurant *Tiffin Room*, sans doute parce qu'elle avait envie de se reposer un peu au calme. D'ordinaire le *Raffles Hotel* est le lieu tout indiqué pour cela. Mais – j'avais oublié ce détail, avec tout le souci que m'avait causé l'affaire des orchidées – la semaine de Noël commençait ce jour-là, et dans *Tiffin Room*, où d'ordinaire on trouve à peine deux ou trois couples de touristes en train de déguster un rosbif trop sec, se déroulait une bruyante *dance party*. L'actrice est restée environ une demi-heure à regarder fixement des gens aux couleurs de peau variées s'agiter sur des rythmes latins. Mais qu'avait donc cette actrice ?

À propos, excusez-moi, c'est au sujet des orchidées d'hier, j'ai là une facture qui porte votre signature, ce qui signifie que vous vous êtes envoyé ces fleurs vous-même, et notre agence a payé d'avance, naturellement, mais puis-je me permettre de vous demander de me rembourser maintenant, avec une carte de crédit si vous voulez, pas de problème, dans ce cas, je vous demanderai de signer un reçu de carte de crédit portant le montant, et comme le montant est important, je pense qu'il faudra faire une demande de renseignement auprès de la société bancaire... Je voudrais pouvoir lui débiter ça en vitesse, et après, prendre congé.

Au moins, je devrais lui dire : est-ce que je peux me retirer maintenant ? Dites-moi à quelle heure vous voulez que je vienne vous chercher demain, mais je suis incapable d'entrer en relation avec elle : elle a encore des traces de larmes sur les joues, et son mascara a un peu coulé.

Si c'était Matt, que dirait-elle ? Elle est danseuse, mais psychologue aussi. Elle m'a dit un jour : pour maintenir sa santé physique et mentale à New York, il est nécessaire d'avoir suffisamment d'argent, et d'être tant soi peu psychologue. Elle me dirait sûrement que j'ai bien fait finalement. Takeo, il vaut mieux dire les choses à cette actrice d'une manière non

professionnelle. Et elle ajouterait sans doute sa réplique favorite : tout le monde a envie d'être heureux, tu sais.

L'actrice a quitté la terrasse et s'est mise à marcher le long du couloir sombre où s'alignent des colonnes grecques. Moi, je la suivais. Elle s'est retournée et m'a regardé. Ça y est, une actrice de talent va jeter sa malédiction à la face du monde, mais comme je ne peux rien y changer, j'attends en souriant et en songeant : mon Dieu, pardonnez-lui, mais la suite a complètement trompé mon attente. Elle a dit :

— Si on allait boire du champagne ?

Qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi fais-tu une figure aussi sombre ? Allez, un peu de gaieté ! semblait-elle vouloir me dire. Du champagne ? Qu'est-ce que c'était que ce silence qui ne redoutait rien, pas même Dieu, qu'elle m'opposait depuis tout à l'heure ? Et les ennuis que j'ai avec cette facture d'orchidées pas encore remboursée, moi, hein ? Mais naturellement je ne pouvais pas lui dire ça. J'ai donc accepté son invitation, tel le fidèle secrétaire dont la voix s'altère de joie parce que Madame a enfin daigné lui adresser la parole.

— Ah, oui, quelle bonne idée, descendons, je vais le commander.

Takeo, reprends-toi, tu ne vas pas te mettre à remuer la queue comme un toutou, quand même.

— Une grande dame, hein.

Quoi ? De quoi parle-t-elle ?

— Granddam ?

Sûrement une marque de champagne, elle ne voudrait pas dire moët et chandon, tout de même.

— Ils n'ont sans doute pas de grande dame, dans ce cas on prendra du veuve clicquot normal, ça ira.

— Ah, veuve clicquot, c'est ça ?

— Oui.

Combien de fois faut-il te le répéter, tu ne peux pas comprendre dès la première fois ?... Elle n'en a pas l'air mais cette actrice possède des armes que je ne peux même pas imaginer. À ce moment-là, j'ai commencé à éprouver une certaine compassion pour l'ancien photographe de guerre qu'elle avait poursuivi jusqu'ici.

— Moi ?

— Oui, s'il te plaît.

— Je ne vais quand même pas aller te retrouver quand tu bois du champagne avec une autre fille, surtout quand il s'agit d'une célèbre actrice japonaise !

Après avoir conduit l'actrice à une table et avoir commandé le champagne, je m'étais absenté un instant en prétextant que j'allais aux toilettes et j'avais téléphoné à Matt. Je ne pouvais pas assumer seul cette actrice ce soir.

— Je t'assure, seul, je n'y arrive pas.

— Pourquoi ? Elle pleure, elle hurle, elle casse tout, elle donne des claques à des enfants qu'elle ne connaît pas ou quoi ?

— Tu as bien dit que tu aimerais la rencontrer, non ? Alors arrête de dire des méchancetés.

— Takeo, je te trouve bizarre !

— Écoute, viens passer une heure avec elle et tu comprendras de quoi je parle.

— Avoue plutôt la vérité.

— Quoi donc ?

— Tu as peur d'elle, c'est tout.

— Ne plaisante pas.

— Alors explique-moi mon rôle là-dedans.

— Il faut que tu suscites une tension chez elle. Tiens, tu sais cette robe noire que tu portais pour la réception à l'ambassade ? Mets-la, s'il te plaît, et aussi, tu as ce collier que t'a offert ta mère, en argent et diamants ? Je pense que c'est mieux que tu te coiffes avec les cheveux relevés.

— Et je dois aussi amener le bazooka et les gaz lacrymogènes ?

— Tranquillise-toi, tu as des jambes plus longues qu'elle.

— Qu'est-ce que je devrai faire ?

— Simplement rester à côté de moi, et l'observer quand elle sourit, quand elle parle.

Juste au moment où on nous amenait la bouteille de veuve clicquot à étiquette orange, l'orchestre s'est mis à jouer un tango : *Jealousy*. Peu à peu, je commençais à décrypter les expressions de l'actrice. Quand le serveur nous a montré la bouteille en nous demandant si cela convenait, elle a répondu :

ça ira, d'un air légèrement embarrassé. Selon les femmes, ce petit air embarrassé peut signifier une certaine modestie de bon aloi, « excusez-moi d'avoir osé commander du champagne », mais dans le cas de l'actrice c'était différent : c'était une forme de mépris. Il n'y a même pas le champagne que j'ai l'habitude de boire, et ce malheureux boy d'un pauvre petit restaurant de Singapour n'a même pas idée de ce que ça peut avoir d'embarrassant, c'est moi qui me montre gênée à sa place...

... Et pour couronner le tout, cette musique, *Jealousy*, le tango le plus sentimental au monde. Les fidèles clients du *Raffles* sont tous absorbés par la danse.

— J'ai trinqué avec l'homme que j'aimais avec ce même champagne.

L'actrice, elle, n'est absorbée que par ses propres paroles. Matt, dépêche-toi, je crois que mes nerfs ne vont pas tenir.

— C'est bon, non ?

Que je lui réponde : « c'est bon » ou « c'est infect », le résultat sera sans doute le même : elle se tortillera un peu d'un air gêné.

— Un peu sec... ai-je répondu, et elle a hoché la tête d'un air satisfait. Tout le monde a envie d'être heureux, on ne peut pas poser ce théorème quand on a Moeko Honma sous les yeux.

— Moi, j'aime bien ce qui scintille.

Que veut-elle dire ? Je ne peux même plus lui répondre. Au moment où j'allais me lever pour appeler au secours, Matt est apparue, en tenue de combat, dans sa robe noire.

Tiens ? ai-je fait en feignant la surprise.

Je me demandais si l'actrice allait percer à jour mon mauvais jeu de comédien de province. Mais même si elle se rendait compte du stratagème, ça ne me dérangeait pas.

Je, enfin, c'est ma... j'ai feint la confusion, et Matt a complété en japonais « ... petite amie » pour se présenter elle-même. Et la confrontation entre la danseuse et l'actrice a commencé. Personne ne savait à l'avance qui allait gagner mais l'actrice avait visiblement reçu un choc imprévu. Elle a engagé Matt à s'asseoir sur la chaise en face d'elle, l'air de dire qu'une actrice internationale comme elle était aussi au courant des règles de politesse. Je me suis aussitôt levé pour avancer la chaise de

Matt.

— Vous êtes actrice, alors ? a aussitôt attaqué Matt en la regardant dans les yeux.

— Je l'étais.

L'actrice est forcée à un combat désavantageux. Moi qui voulais appeler à l'aide un instant plus tôt, je me sens bizarre : tout à coup, il me semble que je suis en train de jouer un jeu cruel avec elle.

— Vous êtes jolie.

Matt a quatre ans de moins qu'elle. Avec cette différence d'âge, et la différence entre New York et Tôkyô, mis à part le fait de savoir si elle peut vraiment gagner ou non, Matt de toute façon ne part pas perdante.

— Merci.

Pourtant l'actrice non plus n'a pas l'air de pouvoir perdre dans cette confrontation.

Un silence à me donner des picotements dans la gorge s'ensuit.

Matt est venue au secours, non du silence, mais de moi.

— Vous ne danseriez pas avec moi ? a-t-elle demandé à l'actrice.

Il y avait dans sa question une nuance signifiant qu'elle ne voulait pas danser pour montrer sa supériorité en tant que danseuse, mais pour rendre aveugles, à la vue de deux jolies femmes dansant ensemble, tous les déchets de l'humanité qui s'agitaient sur la piste. C'était une invitation propre à chatouiller l'amour-propre de l'actrice. Elle a pris à nouveau l'air gêné et a secoué la tête. Je pense que son refus ne s'adressait pas à Matt mais aux couples de vieux sur la piste de danse, c'était une marque de mépris pour cette ville pauvre qu'était Singapour.

— Allez, dansez avec moi !

Matt s'était levée. Une façon de se lever qui ne pouvait appartenir qu'à une danseuse.

— Entre femmes ?

Maintenant l'idée amusait visiblement l'actrice.

Quand toutes deux entrèrent sur la piste en se tenant par la main, tout le monde s'écarta.

Elles formaient le couple le plus magnifique de la piste de

danse, de tout le *Raffles Hotel*, sans doute même de tout Singapour.

Personne ne leur arrivait à la cheville.

Je n'oublierai jamais ce tango qu'elles ont dansé ensemble.

Ensuite, pendant que je dansais un slow avec Matt, après avoir vidé à nous trois trois bouteilles de veuve clicquot, l'actrice disparut.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Elle n'est pas dans sa chambre. J'ai vérifié à la réception, en me disant qu'elle était peut-être endormie, mais elle a laissé sa clé, ce qui veut dire qu'elle n'est pas là-haut.

Je discutais avec Matt en buvant un café à la table où l'actrice avait laissé sa chaise vide. Un serveur venait d'enlever la flûte à champagne dans laquelle elle avait bu. Il ne restait plus trace d'elle, ni sur la table, ni sur la chaise, ni dans le restaurant. Il est fréquent, quand quelqu'un disparaît brusquement, qu'on soit en proie à l'illusion qu'il n'a jamais été là, mais dans le cas de l'actrice, c'était poussé à un point si extrême qu'on en perdait le sentiment de sa propre réalité, c'était assez angoissant.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Moi je l'attends.

Bon, a fait Matt d'un air compréhensif. Peut-être qu'elle commençait vraiment à comprendre dans quel état j'étais maintenant qu'elle avait elle aussi rencontré cette actrice.

— C'est terrible, chez cette femme, a dit Matt en secouant la tête.

— Quoi donc ?

— Si quelqu'un de normal vivait dans un état de tension pareil, il en mourrait.

L'actrice est revenue à trois heures du matin. J'avais peur qu'elle ne trouve pas de taxi pour rentrer puisqu'on était la semaine de Noël, mais elle est arrivée en Benz 300 E en compagnie d'un quadragénaire en costume Hugo Boss.

— Tout va bien, a-t-elle dit en me croisant dans le hall d'entrée.

L'homme qui la suivait a demandé au moment de me dépasser à son tour :

— Qui êtes-vous ?

— Takeo Yûki, du service d'assistance touristique.

— Ah, bon.

Tous deux se sont dirigés vers *Kennedy's Room*. Qu'est-ce que ça veut dire, il est plein aux as, ce type ?

Lequel des deux avait menti ? L'homme, à coup sûr, mais ce n'était pas une raison pour ne plus éprouver de compassion pour lui. Dans cette ville mouvante qu'était Singapour, mieux vaut grimper les échelons vers le succès, et mieux vaut se défendre d'une femme avec un doux mensonge qu'avec une sincérité vulgaire.

Je me sentais soulagé de voir que l'actrice avait trouvé un autre protecteur. Et s'il arrivait quoi que ce soit, je pourrais toujours me faire rembourser le montant des orchidées par lui. Je ne lui avais pas demandé son nom mais j'avais noté le numéro d'immatriculation de la Benz.

Singapour 4

MOEKO HONMA

Quand j'ai vu que le guide était en retard au rendez-vous, j'ai commencé à me sentir pitoyablement anxieuse et me le suis reproché. Quand je me sens angoissée, je me rappelle toujours les bandes dessinées sur l'entraînement des ninjas que je lisais autrefois. Pour apprendre à bondir de plus en plus haut, les ninjas sautent au-dessus d'un arbre qui pousse de quelques centimètres par jour. Leur capacité à bondir augmente mais la taille de l'arbre aussi, c'est un jeu de saute-mouton pratiquement sans fin, du moins jusqu'au dénouement : un beau jour, la musculature du ninja atteint son extrême limite, ou bien l'arbre s'arrête de pousser. Dans un sens ou dans l'autre, les choses arrivent à une conclusion.

Quand je m'angoisse, je commence par reconnaître mon angoisse et par me réprimander, si cela ne suffit pas à la faire disparaître – évidemment dans la plupart des cas ça ne suffit pas –, je m'en défends alors en réfléchissant à la cause de l'angoisse et à son background, je cherche quelque chose de plus puissant que l'angoisse plutôt que de la laisser disparaître naturellement. L'angoisse est quelque chose de très important pour quelqu'un dont la destinée est de jouer la comédie, et je me suis toujours dit que même la laisser disparaître naturellement était une façon de la fuir, et qu'il ne fallait pas faire ce genre de choses.

Il faut donc jouer à saute-mouton avec l'angoisse. Un jour, comme avec l'arbre des ninjas, survient le dénouement final. Mais il n'y a pas à s'inquiéter. Il suffit de crier comme un bébé quand ce moment-là arrive. Et ce cri déchire tous les alentours.

Le guide a quarante minutes de retard. Je déteste attendre. J'oublie en cours de route qui j'attends, et pourquoi. Le visage aux traits réguliers de ce jeune guide a fini par fondre dans mon

esprit comme un maquillage de science-fiction, et j'ai quitté le jardin planté de palmiers où tous ces vieux fantômes du *Raffles* discutent, boivent du thé, lisent, ou tapent à la machine en suant à grosses gouttes.

Le chauffeur de taxi m'a d'abord déposée devant une église appelée Saint-je ne sais plus quoi, et j'ai montré la photo de Kariya à un homme en habits noirs, je ne sais pas si c'était un pasteur ou un curé, il a secoué la tête et m'a dit qu'il ne le connaissait pas. Et puis cette grande église blanche avait l'air fraîchement repeinte et n'avait absolument pas besoin d'être rénovée.

Il y avait des tombes dans un coin, et un jeune homme creusait un trou dans la terre avec un morceau de bois. Il était trop petit pour un fossoyeur, et l'outil dont il se servait était trop fruste, d'après moi c'était un novice. Il était jeune et de petite taille, son ossature paraissait fine. Sans doute ne donnerait-il rien de bien remarquable une fois adulte.

Je lui ai demandé : « Qu'est-ce que tu fais ? » Il m'a répondu qu'il enterrait son poisson rouge.

L'église suivante était presque en banlieue et était entourée d'un cimetière cent fois plus grand que le cimetière américain de Yokohama. Il y avait beaucoup de morts là-dedans. Mais Kariya ne se trouvait nulle part. Je me suis promenée une dizaine de minutes dans ce cimetière et j'ai eu diverses conversations plaisantes. Dans la station balnéaire de mon monde imaginaire aussi, il y a un cimetière en haut de la colline. Jeanne ne devrait pas tarder à y aller, mais comme elle est de gauche et complètement athée, peut-être qu'elle reposera dans une tombe à l'écart, dans un coin sans soleil.

Cette église Saint-je ne sais quoi m'a fait mauvaise impression dès le premier coup d'œil. Tous les fidèles étaient partis, et la chorale répétait des hymnes. Le curé avait une peau toute lisse, son œil gauche était un œil de verre. Mes nerfs ont commencé à grincer. Ce curé semblait fonctionner par courant électrique, il était réglé par un signal digital, 0.1. 0.1 0.1. Il me semblait qu'il allait réduire le cadavre déchiqueté du Viêt-cong, symbole de tous mes espoirs, à une propreté totale, plus blanc que blanc, mieux encore que l'intérieur de cette église Saint-je

ne sais quoi, et même pas la propreté d'une lande ou d'un désert complètement ratissé, non, plutôt la propreté ultime qu'on obtient après avoir tout nettoyé au désinfectant et passé au hachoir. Kariya, où es-tu ? Une fois que ces gars-là en auront terminé avec les lambeaux sacrés du cadavre de Viêt-cong que tu as capturé dans ton appareil, ça ne sera plus que de la simple chair à pâté, tu m'as dit que tu voulais faire de la rénovation dans les églises, mais c'était sûrement un mensonge, en fait ce que tu veux faire, c'est t'introduire ici déguisé en ouvrier comme dans les émissions de la caméra cachée autrefois, et essayer de tout détruire, n'est-ce pas ? Tu as bien raison, comme je te comprends, mais viens vite à mon secours, parce que ce curé à l'air efféminé fixe mes seins sous ma robe de soie grège depuis tout à l'heure.

— Il est là, n'est-ce pas ?

Voilà le premier dénouement depuis mon arrivée à Singapour.

Le son de ma voix, avec ses petits trémolos inimitables, a stoppé net le chant de la chorale. Ce ne sont pas les vibrations de ma voix dans l'air qui ont atteint les tympanes des choristes, non, c'est une transmission directe qui se propage de nerf en nerf. Quelqu'un m'a attrapé l'épaule. Ça me rend nostalgique, ça me rappelle une scène que j'ai tournée à Kanazawa, et je continue de hurler. C'est le dénouement final.

— Pourquoi refusez-vous de me le dire ?

Quelqu'un m'entraîne vers la sortie. Je me laisse traîner. Ce n'est pas parce que c'est la fin que je vais devenir aveugle. Tous mes sens sont en éveil.

— C'est lui qui m'a envoyé ces fleurs, c'est lui !

C'est le jeune guide qui m'a fait sortir de cette église. Quand les hymnes ont recommencé à l'intérieur, j'ai su que j'étais vaincue. Ce n'était pas une défaite vivifiante, plutôt une défaite d'où je ressortais la cervelle en compote. Tous les détails dans ma tête, par exemple, le visage de Kariya, ou la station balnéaire imaginaire, ou les maisons du quartier arabe de Singapour, étaient enfermés dans les bulles d'un marais plein de miasmes en fermentation, puis il n'est plus resté que des bulles à la surface desquelles se reflétaient les sept couleurs de l'arc-en-

ciel, et finalement ces bulles ont éclaté et l'intérieur de ma tête est devenu une sorte de stérilisateur inorganique tout lisse.

Le guide ne disait rien. Et en outre, j'avais créé autour de moi un champ de protection qui empêchait quiconque de me parler. Les soupirs du guide, les décombres de ma grande scène finale et le soleil couchant emplissaient l'intérieur du coupé, une voiture qui aurait fait rouler des yeux en billes de loto à une actrice surdouée à peine pubère autant attirée par le suicide que par la débauche.

Je crois que j'ai dormi un moment. J'ai rêvé de Kariya et de son ami mort au Viêtnam. Je l'avais oublié pendant longtemps, mais le prénom de cet ami m'est revenu en rêve : David. Moi, mon seul ami c'est le ventilateur au plafond de *Kennedy's Room*. J'ai décidé de lui donner un nom. Je l'appellerai David.

Le guide continue à m'accompagner, pratiquement sans dire un mot. Nous sommes rentrés au *Raffles*. Si c'était le Kariya en pleine forme des débuts de notre rencontre qui avait été avec moi, il m'aurait dit : qu'est-ce que tu as Moeko, tu as l'air d'un chien battu. Dans *Tiffin Room*, transformée en improbable hall de danse, un bal de Noël tente de réveiller un peu l'atmosphère stagnante. Mais aujourd'hui je me laisse engluier dans les ondes molles émanant de ces malheureux en train de danser au rythme latin d'un orchestre qui évoque une margarine de basse qualité en train de grésiller dans une poêle. J'en éprouve un étrange apaisement, et je n'ai même pas la force de me le reprocher. Il est vraiment intelligent, ce guide. S'il m'adressait la parole en ce moment, s'il me demandait par exemple si je me sens mieux, je chercherais aussitôt les points faibles de sa phrase et ça donnerait lieu à une discussion infernale.

— Si on allait boire du champagne ?

J'ai envie d'être soûle.

— Ah, oui, quelle bonne idée, descendons, je vais le commander.

Il a de beaux yeux ce guide.

— Une grande dame, hein.

Ce sont ces beaux yeux qui m'ont incitée à dire ça.

— Granddam ?

Oui, mais maintenant veuve clicquot a été racheté par Louis

Vuitton et le ponsardin à étiquette orange en est devenu le produit principal, une marchandise beaucoup moins chère que la grande dame de luxe... C'est une réplique empruntée à Kariya. Il s'y connaît, il a bu du champagne de toutes les marques, et il dit toujours qu'au Japon le dom pérignon est considéré comme ce qu'il y a de meilleur, mais que c'est une honte d'entendre des commentaires pareils... Arrêtons ! Je n'ai pas de bombes sur moi, et il n'y a pas de public non plus.

— Ils n'ont sans doute pas de grande dame ici, dans ce cas on prendra du veuve clicquot normal, ça ira.

— Ah, veuve clicquot, c'est ça ?

— Oui.

Il est docile ce guide.

Qu'est-ce que c'est que ce bal ? On dirait que tous les gens les plus minables de la planète se sont donné rendez-vous ici. De vraies pourritures, même pas grotesques. Pourtant, quand on est seulement affreusement laid, on a encore une chance de salut, comme dans Fellini.

L'orchestre a commencé à jouer un tango pareil à une feuille de salade flétrie tombant lentement en tourbillonnant d'un hamburger de McDonald's vieux de trois jours. Le champagne est arrivé. Apporté par un type à l'air veule comme un officier de l'armée gouvernementale prêt à enlever avec la pointe de son fusil les entrailles du cadavre du Viêt-cong pour les faire manger à ses soldats.

— J'ai trinqué avec l'homme que j'aimais avec ce même champagne.

Mon visage se reflète dans un verre qui se prend pour une flûte à champagne simplement parce qu'il est fin et allongé, mais dont l'éclat est complètement minable. Tout est le fruit d'un entraînement acharné. Même dans une situation comme celle-ci, où je pourrais devenir la proie d'une nostalgie boueuse qui me colle à la peau, où le souvenir du *River Café* de New York suffit à faire monter mes larmes depuis le bout de mes ongles, je recouvre mon visage d'un masque de peau fine et je joue mon rôle à la perfection. Si on résiste à la nostalgie, on obtient le résultat contraire. Il faut entretenir avec la nostalgie, cet ennemi du genre humain, le même type de relation qu'avec

une femme stupide et laide, autre ennemi du genre humain : il faut se coller un sourire faux sur le visage.

— C'est bon, non ?

Qu'il me réponde que c'est bon ou que c'est mauvais, je vais sans doute faire subir à ce guide, l'unique être humain à ma disposition, un interrogatoire digne de l'armée populaire chinoise.

— Un peu sec...

Il doit parler trois ou quatre langues étrangères. À ce stade d'études linguistiques, je pense qu'on doit apprendre à répondre sans faire d'erreur. La linguistique et le travail d'acteur, c'est la même chose.

— Moi, j'aime bien ce qui scintille.

Cette phrase à peine prononcée, je me suis dit qu'elle était sans doute un peu trop difficile à saisir pour lui, et juste à ce moment-là, une femme en robe noire a traversé la piste de danse pour venir vers nous. Elle a manqué de bousculer un couple de danseurs au passage, et l'a esquivé en faisant un tour sur elle-même, au rythme du tango.

— *Hi !* a-t-elle dit au guide, plantée devant notre table. Il a pris l'air surpris. « Je, enfin, c'est ma... », s'est-il mis à bredouiller d'une manière charmante, et la robe noire, plutôt sophistiquée pour une fille de Singapour, a terminé sa phrase : « ... petite amie », en japonais avec un accent rappelant celui d'une chanteuse française qui a eu son heure de popularité au Japon. Une fille de riches. Sûrement le guide qui lui a dit de venir, pour la faire profiter du spectacle si je me mettais à hurler ou à pleurer comme je l'ai déjà fait devant lui. Les jambes que j'aperçois sous la table ont l'air étrangement fermes. C'est une fille de riches, et elle est danseuse. Je l'invite à s'asseoir avec nous en lui montrant la chaise.

— Vous êtes actrice, alors ?

Elle est riche, elle est jolie, elle est danseuse, mais pourquoi a-t-elle l'air aussi tendu ? Relax, ma petite, je ne déteste pas les filles comme toi, tu sais.

— Je l'étais.

L'expression « *not any more* » m'est venue tout naturellement.

— Vous êtes jolie.

Allez, sois gentille, ne sois pas aussi tendue, je n'ai rien contre toi, tu dois avoir du talent mais tu n'es sans doute encore jamais montée sur une grande scène, tu n'as pas l'air de savoir que le trac ça se transmet.

— Merci.

Mais la danse, ça veut dire New York. Si jamais elle danse sur une scène de Broadway, alors là, je ne suis pas sûre de pouvoir contrôler ma jalousie.

Nous nous taisions tous les trois. J'aime les silences qui mettent mal à l'aise. Je peux supporter ce genre de silence même dix mille heures de suite.

— Vous ne danseriez pas avec moi ? m'a demandé la danseuse, en souriant d'un air malicieux.

Moi j'aurais plutôt envie de disco que d'un vrai tango. Allez, dansez avec moi !

Elle a un visage plus petit que le mien. C'est normal, elle n'est pas japonaise.

— Entre femmes ?

C'est la première fois que ça m'arrive. Je vais peut-être devenir lesbienne.

Les gens me disent toujours que j'ai l'air délicat et fragile comme du verre, mais en fait j'ai un corps somptueux, et des nerfs solides. En plus, je suis active, je fais de l'aérobic, du tennis, je nage très bien, et à quinze ans j'ai été élue reine de disco. Je suis sans conteste capable de reproduire les pas du tango et si un metteur en scène me hurlait de devenir Carmen, je le deviendrais immédiatement, par conséquent, je me sens tout à fait capable de faire avec cette danseuse au parfum new-yorkais une démonstration de tango à rester dans les annales des bals de Noël du *Raffles*. Mais je n'ai pas fait une chose aussi vulgaire. « Je n'ai pas fait » n'est pas tout à fait exact, disons plutôt « je n'ai pas pu faire ». Parce qu'en fait, je crois que même à mon dernier souffle – enfin, je ne sais pas, je ne me suis encore jamais arrêtée de respirer –, mais je crois que même si je m'arrêtais de respirer, même après le départ de ma conscience vers le monde des spectres, non, disons plus scientifiquement, une fois que mon corps transformé en cendres serait rendu à la

terre, même à ce moment-là, j'aurais encore conscience de la caméra. De la caméra, pas du public.

Le public, ce sont des gens, ils ne me font absolument pas peur. Même si je joue à la perfection, la valeur de ma performance peut varier en fonction de la personne qui regarde, il suffit qu'il ait mal aux dents et ça change tout, et c'est ce monde d'ambiguïté que je déteste. La caméra, ce n'est pas pareil. Une caméra trente-cinq millimètres ne peut pas mentir. On dit que la vidéo révèle la vraie nature des gens, mais ça c'est une particularité du média appelé télévision, pas du magnétisme de la vidéo. Le magnétisme c'est quelque chose de primitif qui existe dans l'univers depuis son origine. Voilà pourquoi la vidéo non plus ne me fait pas peur. Le théâtre ou la vidéo sont inférieurs. Inférieur dans le sens où on peut dire que le ver de terre est biologiquement inférieur au zèbre. Seule une caméra chargée d'un film trente-cinq millimètres est quelque chose d'effrayant et de beau. J'ai dansé le tango comme une somnambule, et si je n'ai pas comblé tous les espoirs de la danseuse new-yorkaise qui m'avait invitée, je ne l'ai pas désespérée non plus. Si Luchino Visconti s'était trouvé derrière la caméra, je suis sûre qu'il m'aurait félicitée.

J'étais trop enlisée dans mon jeu de somnambule, et j'avais bu environ trois fois plus de champagne que la quantité que j'avais prévue, et tout à coup je me suis aperçue que j'avais quitté l'hôtel et que je marchais dans la foule. Dans un reste d'ivresse et de somnambulisme, j'ai songé un instant à prendre des airs d'Anna Karénine errant dans la foule, mais décidément le peuple russe avant la révolution et la foule des Singapouriens la semaine de Noël étaient si différents que je me suis contentée de sourire sarcastiquement en murmurant entre mes dents : « minables, minables ! ».

Quand je suis enfin sortie de la cohue, j'ai débouché sur un parc, et j'étais en train de me reposer sur un banc quand j'ai entendu un chant d'une douceur qui m'a remué la cervelle :

— *Emmène-moi jusqu'à la lune...*
Fais-moi jouer parmi les étoiles
Et puis apprends-moi l'amour en apesanteur

*Sur Mars et sur Jupiter,
Prends-moi dans tes bras sur une autre planète
Les baisers y ont-ils un goût différent ?...*

C'était une grosse fille au type indien qui chantait, apparemment, il s'agissait d'une prise de vues publicitaire.

*Mon cœur est plein de tes chansons...
Moi aussi je chanterai éternellement pour toi,
Tu es ma seule dignité,
Tu es ma seule fierté,
Mais je t'en prie,
Sur une autre planète, montre-toi sincère,
Sur une autre planète, ne me raconte plus de mensonges
Car même sur une autre planète, moi je t'aimerai...*

Le photographe était Kariya.

Il n'avait plus le Nikon avec lequel il m'avait prise en photo à Kanazawa, et avec lequel il avait parcouru les lignes de combat vietnamiennes, mais trois appareils autofocus dernier modèle, que lui tenait son assistant, pendant qu'il souriait à un Chinois bedonnant et quinquagénaire qui avait tout l'air d'être l'agent de la fille. Il a interrompu brusquement la séance photo, est passé devant moi, est monté dans une Benz 300 E et a disparu.

Je me suis dirigée vers ses assistants qui me regardaient avec stupeur, leur ai expliqué que j'étais venue exprès du Japon pour un contrat important, et je me suis servie de ce prétexte pour leur demander l'adresse et le numéro de téléphone de Kariya. Ensuite j'ai pris un taxi, et là j'ai déchiré en tout petits morceaux le papier sur lequel était inscrit le numéro de téléphone de Kariya. Ce numéro était inutile. On ne tue pas quelqu'un par téléphone.

En Asie du Sud-Est, les demeures résidentielles respirent la supercherie, il y fait chaud et humide, elles n'ont aucune tradition et elles ont toutes été construites avec de l'argent prélevé sur le peuple, et celle de Kariya n'échappait pas à la règle.

J'ai gardé le taxi en attente, j'avais seulement l'intention de

vérifier l'adresse avant de rentrer au *Raffles*. Je n'aime pas m'introduire de force chez les gens, et puis sa femme et son fils n'étaient coupables de rien, eux, et je n'avais pas envie de voir Kariya s'affoler sous mes yeux. Mais un secrétaire qui avait une tête de conteur comique japonais d'autrefois est venu me dire que « Monsieur venait d'emmener madame et leur fils à l'aéroport, ils partaient tous les deux avant lui passer le Nouvel An au Japon ». Aussi ai-je décidé de l'attendre.

Kariya avait-il deviné que j'allais faire un raid sur sa maison, était-ce pour cela qu'il avait renvoyé sa femme et son fils au Japon ? Ou bien m'avait-il simplement retrouvée le jour même du départ de sa femme et de son fils, la semaine de Noël, par un effet de la volonté divine ?

Le secrétaire, impressionné par ma tenue de combat, autrement dit ma robe en soie, m'a fourni, avec un sourire affable, un tas d'informations utiles, j'ai appris par exemple que Kariya était un homme remarquable en possession de quatre ou cinq sociétés financières, que sa femme était également une personne remarquable qui donnait des concerts de violoncelle et s'intéressait à l'art, que leur fils n'avait que six ans mais n'avait pas peur de l'eau, que c'était lui aussi un enfant remarquable qui n'avait pas peur des scarabées et autres coléoptères, il m'a expliqué tout cela fort aimablement, mais quand il m'a demandé la raison de ma visite, je suis restée coite, il m'a alors proposé d'attendre à l'intérieur, mais après m'avoir vue errer un moment dans l'entrée, puis me mettre à faire la pantomime pour passer le temps, parce que je m'ennuyais, peut-être qu'il a pris peur, je ne sais pas, en tout cas, il s'est mis à m'observer craintivement de derrière un pilier et ne m'a plus adressé la parole. J'ai attendu comme ça une quarantaine de minutes – ou bien était-ce quatre secondes, ou encore quatre mille ans ? – quand la Benz 300 E a fait son entrée dans l'allée. Le secrétaire conteur comique s'est précipité en trébuchant presque à la rencontre de son maître.

— Monsieur, j'ai eu beau demander à cette dame, elle refuse de me dire ce qui l'amène.

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien, a gentiment répondu Kariya.

— Voulez-vous que j'appelle la police ?

— Mais non, ça ira, apportez-nous plutôt un apéritif près de la piscine.

Kariya est très calme. Quand je lui déchirerai la poitrine de mes ongles, son visage montrera-t-il à quel point son cœur tremble d'angoisse ?

— Faites ce que je vous dis.

Le conteur comique regardait alternativement son maître puis moi, hésitant à entrer dans la maison, mais sur ces mots de Kariya, il s'est mis en route d'un pas de robot et a disparu à l'intérieur de la demeure.

— Entre donc...

À quoi joue Kariya ? Où est passé l'homme qui venait poser ses mains sur mes sous-vêtements dès que nous étions seuls tous les deux dans notre chambre d'hôtel à Paris ? Bah, à la réflexion, ce genre de comportement lui avait passé depuis longtemps. Depuis au moins trois cents ans.

Comme dans toutes les résidences de luxe, il y avait une piscine chez Kariya. De l'autre côté de la piscine s'étendait une pelouse, et encore plus loin un bois profond sûrement plein de scarabées, aux alentours étaient plantées des cymbidiums et des balsamines, le fond de la piscine était régulièrement tapissé de tuiles bleues. Le vent soulevait des vaguelettes qui faisaient bouger mon reflet dans l'eau. Je me regardais trembler et disparaître, et cela m'éclaircissait les esprits.

— Regarde le ciel, ai-je dit à Kariya qui était en train de préparer deux *Wild Turkey on the rocks*. Il est plein d'étoiles. Mais en fait, comme elles sont très éloignées les unes des autres, les étoiles sont solitaires, et un ciel plein d'étoiles, c'est un monde de faux-semblants, tu comprends ?

Tu comprends ? Ça, ce sont des mots de Marilyn Monroe, il faut les dire d'une façon masculine, et en même temps avec une voix pleine de larmes. C'est quelque chose comme un ris de veau de tout premier choix accompagné de romanée conti 1982, dans lequel on a versé juste une goutte d'essence de citron. Kariya avait changé de tête.

— Les durians, la pêche, tout ça, c'étaient des mensonges n'est-ce pas ?

Je n'aurais pas été surprise qu'à cet instant la peau de son

visage se fende pour laisser apparaître une mante religieuse, une mangue ou un ver de terre.

— Moeko, je me suis mis à la chasse, tu sais, je ne peux pas oublier la jungle.

Toi, tu ne peux peut-être pas oublier la jungle, mais crois-moi, la jungle t'a déjà oublié. Je jetai dans la piscine aux tuiles bleues le verre de whisky qu'il m'avait préparé. C'était du Baccarat. Soit dit en passant l'assiette de hors-d'œuvre était du Ginori. Peut-être que la maison tout entière était en biscuit ? Je me suis enfuie en courant de cette maison.

Kariya s'est lancé à ma poursuite dans sa Benz 300 E.

Allez, monte, me disait-il sans arrêt.

— Tu as l'air en pleine forme ! lui ai-je dit. Et vraiment, il avait l'air en pleine forme. Il m'a raccompagnée à l'hôtel, et là j'ai trouvé le guide, qui était resté à m'attendre. J'en étais si heureuse que je l'aurais embrassé, mais il valait mieux attendre pour ça que Kariya ne soit plus de ce monde.

— Tout va bien, lui ai-je dit. Et vraiment tout allait bien. Tout ce qui est arrivé était une bonne chose, dit Beausoleil. C'est cette réplique-là que j'aurais dû dire, mais c'était trop long à déclamer en passant devant lui.

— Coucou, me voilà, ai-je dit au ventilateur du plafond, en entrant dans la chambre. Kariya est resté planté là comme un phare désert, dans son costume de soie sans cravate du plus mauvais goût, il regardait alternativement le ventilateur et les orchidées qui emplissaient la chambre. Ah oui, c'est ça, il faut que je le remercie de m'avoir envoyé toutes ces fleurs.

— Je te présente David, le seul être vivant dans cette pièce.

Kariya s'est dirigé vers la porte, il avait l'air écoeuré.

— Je ne veux pas que tu partes !

J'ai essayé de crier comme dans l'église, mais je n'y arrivais pas. Kariya a ouvert la porte, a regardé dehors, a pris à nouveau un air dégoûté, et a refermé la porte sans sortir. Qu'est-ce qu'il avait vu dans le couloir ?

— Ne me laisse pas toute seule, je ne veux plus jamais être seule !

J'ai lancé ma réplique comme si j'allais cracher mes tripes.

— J'ai tout abandonné pour toi !

Kariya s'est approché de moi.
— Tout le monde s'inquiète pour toi.
C'est ça, il faut que je le remercie pour les orchidées.
— Merci pour les fleurs, il y en a tellement, ça m'a fait plaisir,
tu sais.
— Hein ?
Il fait l'innocent.
— Hé, Moeko !
Il me prend par l'épaule, la secoue. Je suis une orchidée. Tu
dois retourner au moins une fois dans la jungle avec moi.
— Je voudrais aller dans la jungle...
Il faut que tu paies pour ton crime, pas ton crime envers moi,
celui envers le cadavre en lambeaux du Viêt-cong.

Singapour

Fraser's Hill 1

TOSHIMICHI KARIYA

J'étais préparé depuis longtemps à ce qu'elle débarque un jour, mais ça lui ressemblait bien de venir précisément ce soir-là, oui, ce ne pouvait être qu'elle, l'actrice au rôle principal. J'étais déprimé, et ma puissance de concentration était affaiblie. Tout ça, c'était la faute du modèle, une chanteuse d'origine indienne du nom de Kanaljia, une femme célèbre à Singapour, mais totalement incapable de se comporter comme il faut face à un objectif. En un sens, elle symbolise bien Singapour. Moi, je m'occupe de *junk bond* et de change extérieur sur les marchés libres financiers, alors quand le président de la société de courtage de valeurs qui me soutient est venu me demander de photographier Kanaljia pour son calendrier de l'année prochaine, en me disant que j'étais le seul capable de faire de bonnes photos d'elle, le rapport de forces était tel que je n'ai pas pu refuser.

On dit souvent que Singapour est une ville « ouverte ». Cela a du charme, un marché financier libre où les investissements étrangers sont accueillis avec empressement et surtout où les impôts sont pratiquement inexistants. C'est ainsi que ma propre société a pu fonder une succursale à Singapour, sous la forme d'une participation avec des capitaux locaux.

Une panne de matériel électrique nous a obligés à interrompre la séance photos, et pendant ce temps, Kanaljia s'est mise à chanter ou à fredonner des morceaux connus. À l'origine, la musique latine était sa spécialité, paraît-il. Elle a chanté *Caminito*, puis *Quizàs, quizàs, quizàs*. Elle portait une minirobe noire ornée de strass or et argent. Elle a un peu de ventre mais une peau brune et ferme et un visage sculpté par ses

origines indiennes. Elle a travaillé le chant pendant deux ans sur la côte ouest des États-Unis, son répertoire va du jazz aux chansons de rue japonaises en passant par la country, qu'elle chante avec beaucoup de maîtrise, elle y met du rythme, du sentiment et de la voix.

Mais elle n'est pas émouvante. Elle a l'air d'une poupée qui chante. À Singapour les gens d'origine indienne ne sont pas directement considérés comme une minorité, mais ils font tout de même l'objet d'une certaine discrimination. Il doit donc y avoir chez elle une mélancolie d'origine ethnique, mais on ne la ressent pas. Il est vrai que cette expression de « mélancolie ethnique » est typiquement japonaise.

Kanaljia est la fille de riches commerçants, elle est sponsorisée par le président d'une société de courtage de valeurs, mais naturellement ce n'est pas son amant. Aujourd'hui encore la religion occupe un rôle primordial à Singapour, et le sexe ne s'y pratique pas ouvertement. Pour faire la cour aux hôtes de cabaret et de karaoké, les employés des sociétés commerciales japonaises leur promettent le mariage pour que ça marche mais on entend fréquemment parler de musulmanes ferventes qui se suicident quand elles se rendent compte qu'elles ont été dupées. Mais ici, curieusement, ce genre d'histoires, au lieu de paraître tragiques, semblent simplement ridicules.

Sans doute que la mélancolie ne veut pas de Kanaljia. Je ne crois pas avoir jamais rencontré quelqu'un de triste à Singapour. Ici tout le monde vit sans souci et a le rire facile. Le concept de mélancolie n'a pas pris racine dans ce pays. Ce n'est pas que les gens s'efforcent de ne pas être tristes, c'est plutôt cette émotion-là qui ne veut pas d'eux.

Je n'y suis jamais allé, mais il me semble que dans d'autres petits États modernes comme Israël, par exemple, c'est exactement le contraire qui se passe.

Cela fait un an et huit mois que je vis à Singapour. Ma femme et mon fils rentrent souvent au Japon mais moi, je n'y suis pas encore retourné une seule fois. Naturellement, je ne suis pas attaché à cette ville au point d'avoir du mal à la quitter, j'ai peur de Moeko, tout simplement. J'avais peur qu'on me donne de ses

nouvelles, ou simplement de me trouver dans un lieu proche d'elle. Moeko n'étant pas du genre à réfléchir de façon abstraite, elle n'en a probablement jamais eu conscience, mais pour moi, elle était un symbole. Elle était stimulante, de nombreux points de vue. Je me fais fort de faire comprendre à des gens avec des sens de valeur très différents à quel point toutes les exigences de Moeko et tous les actes auxquels elle se livrait pour y parvenir étaient illogiques et contraires au sens commun. Elle ne se comportait pas dans la vie en vertu de « logique » ou de « bon sens » et de ce point de vue elle était insaisissable. Inversement si j'explique les choses ainsi, il est extrêmement difficile de la comprendre. Impossible même.

Quand Moeko est entrée dans mon champ de vision, dans une robe toute simple couleur crème, genre de tenue plutôt rare chez elle, j'étais en train de plaisanter sur le dos de Kanalja avec le représentant de l'agence, un Chinois de Singapour sensiblement du même âge que moi, qui parlait très bien le japonais pour avoir fait ses études à l'université Sophia au Japon.

La lumière est tombée en panne dès qu'elle s'est tournée vers l'objectif, la lumière c'est un bon critère pour choisir un modèle !

Arrête Kariya, tu dois travailler sérieusement !

Mais je suis toujours sérieux.

Pas très bien payé, ce boulot, hein ?

Comment ça se fait ? C'est sponsorisé par la plus grosse société de courtage de Singapour, non ?

Les sociétés de courtage, il n'y a pas plus radin !

Ça c'est vrai, mais...

Cette société est mon deuxième actionnaire, alors je ne peux pas refuser même pour un cachet minable.

Ah bon. De toute façon à mon avis on aura beau mettre cette fille sur un calendrier, ça ne servira pas à grand-chose.

Si, si, elle fait vendre.

Je ne te crois pas !

La prochaine fois, je te trouverai un contrat plus important, alors fais-moi ça bien, d'accord ?

Un contrat important ?

À New York, à peu près un milliard.

Un milliard ?

Ou même deux.

Pendant que nous plaisantions ainsi, Moeko est apparue devant moi, toute vaporeuse. Il me semblait qu'elle ne s'était pas approchée, mais qu'elle était descendue du ciel en tourbillonnant pour se poser près de moi. On aurait dit qu'elle était faite, non pas de cellules ou de molécules, mais de particules de lumière colorées qui dansaient en permanence dans l'espace, éparpillées, et se concentraient seulement à certains moments pour prendre corps. La première fois que je l'avais rencontrée, à New York, elle m'avait fait la même impression.

J'avais décidé de m'écrier quand je la reverrais : ah, Moeko, tu es venue finalement ! Cela faisait un an et huit mois que j'avais décidé ça. Je m'approcherais d'elle en parlant bien fort et poserais ma main sur son épaule, elle comprendrait toute la vérité, et – du moins si elle n'avait pas un sabre ou un couteau à portée de la main – elle partirait, pleine de mépris, voilà ce que je m'étais imaginé. Elle était sans défense face à un aplomb de ce genre.

Mais à la place j'ai crié : allez, on arrête pour aujourd'hui, et je lui ai tourné le dos. Et c'est tout. Si j'avais fait ce que j'avais décidé depuis un an et huit mois, tout aurait été terminé rapidement. Mais je n'ai pas fait ce que j'avais décidé, ou plutôt je n'ai pas pu.

Au moment où elle m'a aperçu, Moeko a eu l'air de ne pas en croire ses yeux, puis elle a souri l'espace d'un instant, et ses traits se sont aussitôt figés. Ce genre de changement d'expression rapide, c'est une de ses spécialités, c'est du domaine d'un jeu théâtral à un niveau inconscient.

C'est quand tu dors que tu es la plus jolie, tout le monde doit te le dire, non ?

Oui, on me le dit.

Tu es extraordinairement mignonne quand tu dors, tu sais.

Mais quand je dors je ne fais rien pourtant.

Pourquoi, tout le reste du temps, tu joues la comédie ?

Bien sûr, pas toi ?

Je me rappelais cette conversation. Moeko était persuadée que tout le monde jouait tout le temps un rôle, consciemment ou non. Elle avait sans doute raison. Moeko divisait ce jeu en différents niveaux. Ce qu'elle appelait le jeu inconscient était ce qui nécessitait d'après elle la technique la plus élaborée. Ce qu'elle appelait « inconscient » ne désignait pas un état de rêve ou de perte de connaissance, mais plutôt la réaction qu'on a par exemple en touchant quelque chose de totalement inconnu dans les ténèbres. Si l'on n'arrive pas à contrôler son jeu dans ces moments-là, disait Moeko, cela réduit à néant toute l'harmonie établie au préalable. Mes retrouvailles avec elle après un an et huit mois venaient de me fournir la démonstration de cette théorie. Ce sourire d'un instant qui s'est figé ensuite, je ne sais pas combien de dixièmes de secondes il a duré, ni quels muscles elle a actionnés pour le réaliser, ni si elle a changé d'expression juste avant ou après le sourire, mais je sais que cette subtilité qui n'appartient qu'à elle, elle l'a acquise par l'entraînement. Ce sourire dure vraiment encore moins qu'un clignement de paupières, un instant si bref qu'il est à la limite de la perception humaine, mais il a une grande force. Et moi, c'est cette force qui m'a vaincu.

Quand j'ai crié, bon, on arrête pour aujourd'hui, le technicien des lumières est venu s'excuser, mais je lui ai dit gentiment : non, non, ça va, ne t'inquiète pas, et l'agent est venu me demander ce qui m'arrivait, je lui ai dit que je l'appellerais plus tard, et je me suis dépêché de monter en voiture. Pendant tout ce temps je ne me suis pas tourné une seule fois vers Moeko.

Alors que je traversais le pont sur l'embouchure du fleuve, les phares des voitures en face se réfléchissant sur le parapet métallique m'aveuglaient continuellement. À ce moment-là, j'ai repensé à ce photographe australien mort au Cambodge. On avait accompagné un régiment ensemble au front trois ou quatre fois, et on se voyait presque tous les soirs dans les bars de Saigon. Quand je buvais en sa compagnie, je n'en pensais pas plus que ça, mais après sa mort, frappé au ventre au Cambodge au beau milieu d'une nuit déchirée par les bombes éclairantes, il s'est mis à me manquer étrangement, et avec le temps, j'ai fini par me dire qu'il avait été un ami pour moi. Ce genre de choses

est assez fréquent dans les relations entre hommes, mais avoir vécu la guerre ensemble scelle une amitié de façon spéciale.

Pourquoi avais-je soudain pensé à David ? Pendant les vingt mois où je n'avais pas vu Moeko, j'avais cru parvenir à une conclusion en ce qui concerne mes rapports avec elle, la guerre et la réalité. Cette conclusion consistait naturellement à donner la préférence à la réalité. Je ne pense pas que c'était une erreur. Moeko et la guerre se ressemblaient. C'était stimulant, mais on y risquait sa vie. Et je ne faisais pas partie de ces hommes incapables de vivre sans ce genre de stimulation.

J'ai accompagné ma femme et mon fils à l'aéroport. Mon fils était tout content de me voir, parce que je lui avais dit que je ne pourrais pas venir à cause de mon travail, mais ma femme m'a demandé d'un air suspicieux ce qui se passait. Je lui dis que je trouvais mortellement ennuyeux ce contrat que je ne pouvais pas refuser, que cela m'avait énervé, et comme il y avait eu une panne d'électricité, j'avais tout annulé pour la journée. Ce n'était pas un mensonge, et elle m'a cru.

Dès que je les ai vus disparaître tous deux derrière la porte d'embarquement, munis de leur carte rouge de première classe sur la JAL, mes peurs envers Moeko se sont ravivées. Je craignais le pouvoir surnaturel de Moeko, je me demandais si elle n'était pas capable de prévoir tout ce qui arrivait autour de moi. Elle était apparue devant moi comme un papillon égaré précisément le soir où ma femme et mon fils partaient au Japon.

Quand je suis arrivé chez moi, le secrétaire s'est précipité à ma rencontre et m'a dit en désignant Moeko :

— Monsieur, j'ai eu beau demander à cette dame, elle refuse de me dire ce qui l'amène.

Mais ça va : il n'y a qu'à les regarder tous les deux pour se rendre compte que Moeko est un être beaucoup plus évolué que lui.

— Voulez-vous que j'appelle la police ?

— Mais non, ça ira, apportez-nous plutôt un apéritif près de la piscine.

Je me sentais étonnamment calme.

— Faites ce que je vous dis, ai-je dit à mon secrétaire, puis j'ai

invité Moeko à entrer. Moeko est une femme extrêmement sophistiquée, elle ne va pas lancer l'offensive tout de suite, il n'y aura pas de carnage tant qu'elle sera sur un terrain inconnu d'elle, en présence de tiers.

Debout au bord de la piscine, elle martelait les tuiles du bout de ses talons aiguilles. Une fois que le secrétaire et le domestique se sont retirés, elle s'est tournée vers moi et m'a dit :

— Regarde le ciel.

L'offensive démarre lentement, et de façon peu commune.

— Il est plein d'étoiles. Mais en fait, comme elles sont très éloignées les unes des autres, les étoiles sont solitaires, et un ciel plein d'étoiles, c'est un monde de faux-semblants, tu comprends ?

Je ne vois pas comment je comprendrais. Mais cela fait un effet certain. Et c'est d'autant plus bouleversant que c'est incompréhensible. Dans des moments comme ça, Moeko représente le monde entier. Ce n'est pas qu'elle s'imagine représenter le monde, non, elle le représente effectivement. La surface de l'eau de la piscine, le vent, les feuilles des cymbidiums tremblant dans le vent, les insectes qui bourdonnent au loin, la lune qu'on aperçoit entre les nuages, tout cela forme l'arrière-plan de sa présence, elle occupe le centre. Et moi, je retombe au bas de l'échelle de la création, existence délaissée à mille lieues de tout cela, misérable reptile ou insecte qui ignore tout du monde.

— Les durians, la pêche, tout ça, c'étaient des mensonges n'est-ce pas ?

Après m'avoir ainsi réduit à l'état d'insignifiante vermine, elle pointe concrètement chacun de mes mensonges. C'est sa technique habituelle, mais je suis déjà une loque.

— Moeko, je me suis mis à la chasse, tu sais, je ne peux pas oublier la jungle.

Je me mets à dire des choses dépourvues de sens. C'est comme si on me torturait, une décharge électrique parcourt mes muscles lisses, je deviens une espèce de pantin qui arbore un léger sourire idiot. C'est Moeko qui a le rôle principal, moi je ne suis même pas un faire-valoir.

Moeko a pris son verre de whisky à la main. Avant, elle le buvait d'un coup sec, puis jetait ses bras autour de mon cou, en disant : allez, décide-toi, mais cette fois, elle a fait tout autre chose : elle a jeté son verre dans la piscine. En souriant. Puis elle m'a jeté un regard haineux qui signifiait : tu ne mérites même pas de vivre, a glissé d'entre mes bras et s'est enfuie. Il fallait que je la poursuive. Elle connaît le scénario, mais pas moi. Même si elle a décidé de me traiter comme de la vermine, je dois rester avec elle jusqu'à ce qu'elle parvienne à ses fins.

— Tu as l'air en pleine forme !

Pendant que la suivais en voiture en lui disant de monter, elle m'apostrophait ainsi en se moquant de moi. Elle a fini par monter, et dans la voiture s'est mise à fredonner des airs japonais.

Elle n'est pas dans son état normal, me suis-je dit. Elle n'est pas devenue comme ça parce qu'elle m'a retrouvé, on dirait plutôt un mal en cours d'évolution. Quand je lui ai demandé dans quel hôtel elle était descendue, elle m'a répondu : le *Raffles*, comme si ce devait être une évidence même pour moi. Moeko ne réagissait pas comme ça autrefois.

Un jeune homme aux traits réguliers qui attendait dans le hall du *Raffles* a échangé quelques mots avec elle. Je ne sais pas depuis combien de temps elle est à Singapour, mais si c'est lui qui s'occupe d'elle pendant ce temps, je lui tire mon chapeau. En général, personne ne tient plus de cinq minutes.

Dès qu'on est entrés dans sa chambre, le vertige m'a saisi. Elle était pleine d'orchidées. J'ai senti quelque chose de vraiment bizarre. Naturellement, Moeko n'a rien d'une femme ordinaire, elle dissimule de la folie en elle mais ça ne s'était jamais révélé au grand jour. Autrement dit, elle pouvait très bien exprimer en paroles l'idée d'une pièce pleine d'orchidées, mais elle ne l'aurait jamais mise à exécution dans la réalité. Peut-être qu'elle n'avait pas travaillé depuis longtemps ? N'était-elle pas dévorée de l'intérieur par un talent qui n'avait plus l'occasion de s'exprimer ?

— Coucou, me voilà, a-t-elle dit en levant la tête vers le ventilateur du plafond. Je n'arrivais pas à déterminer ce qu'elle avait de bizarre au juste. Ce n'était pas rare chez elle de

s'amuser à converser avec un miroir, une table, un téléphone ou un chandelier, mais saluer un ventilateur avait je ne sais quoi de peu naturel. Évidemment Moeko a horreur plus que tout au monde de faire une différence entre naturel et pas naturel. Elle avait l'habitude de me dire : le naturel, ça n'existe pas, si tu connais la moindre attitude sociale qui soit naturelle, tu peux me le dire. Mais il y avait maintenant quelque chose de plus chez elle, qu'elle était incapable de contrôler. Je ne savais pas ce que c'était. Peut-être son talent d'actrice qui la submergeait parce qu'il lui était interdit de s'exprimer, ou peut-être une tempête d'ordre psychologique qu'aurait fait naître ce jeune guide à l'air intelligent et aux traits nobles et réguliers, ou alors un équilibre métabolique délicat qu'elle aurait rompu en essayant de brûler des graisses superflues, elle semblait en effet avoir un peu grossi.

— Je te présente David, le seul être vivant dans cette pièce.

La peur m'a envahi à nouveau, telle une désagréable impression de déjà vu. Cette femme connaissait donc tout de moi ? Ce que j'imaginai, ce que je pensais, et puis ce qui allait arriver, savait-elle tout cela ? J'ai frissonné, j'avais l'impression que le fantôme de Somerset Maugham était collé derrière elle.

— Je ne veux pas que tu partes ! a-t-elle hurlé comme une héroïne de tragédie, en se levant de son fauteuil en rotin et me jetant au visage l'orchidée qu'elle tenait à la main. J'ai ouvert la porte : un vent glacé traversait la galerie, un homme à l'air exténué était assis à une table. C'était un journaliste d'Asie du Sud-Est qui séjournait depuis un an déjà au *Raffles*. Il était présenté dans la presse locale comme un client de luxe, venu s'installer là plus d'une année pour lire et écrire sur les lieux mêmes où des écrivains avaient vécu. Il avait dû se soûler, car ses deux bras pendaient, comme désarticulés, le devant de sa chemise était trempé de bave, de sueur, ou d'alcool, je ne sais pas, ses lunettes avaient roulé à terre et s'étaient cassées. Le vent soulevait les pages d'un livre de biologie ou de mathématiques, plus épais qu'un annuaire de téléphone, posé devant lui, et je me suis dit aussitôt que c'était Moeko qui avait préparé cette mise en scène. Cette réplique « je ne veux pas que tu partes ! » était une expression trop directe pour elle. C'était

peut-être un avertissement, une façon de me dire que sur un simple souhait de sa part, le monde entier pouvait se transformer.

— Ne me laisse pas toute seule, je ne veux plus jamais être seule !

J'avais toujours pensé qu'elle ressemblait à une femme chamane, et il m'a semblé qu'une réplique si ordinaire ne venait pas d'elle, mais de quelqu'un d'autre qui aurait emprunté son corps pour crier ces mots.

— J'ai tout abandonné pour toi !

Tu ne peux rien abandonner comme ça, quant à *tout* abandonner, ça, personne ne peut le faire.

— Tout le monde s'inquiète pour toi.

Je l'ai recueillie dans mes bras. Elle s'est agrippée à moi gauchement.

— Merci pour les orchidées, il y en a tellement, ça m'a fait plaisir, tu sais.

— Hein ?

Involontairement, ma voix m'avait trahi. Elle prétendait que c'était moi qui lui avais envoyé ces fleurs ?!

— Hé, Moeko !

Qu'est-ce qui t'arrive ? Il y a quelque chose de changé en toi.

— Je voudrais aller dans la jungle...

Dans la jungle ? Voir des orchidées sauvages ? Ce n'était pas une femme si sentimentale, pourtant. Elle voulait peut-être en finir avec tout ça. Elle ne pouvait plus fuir.

En Malaisie, à deux heures de voiture au nord de Kuala Lumpur à peine, on se retrouve dans une jungle authentique. Une énorme forêt vierge tropicale, où les arbres sont si denses qu'on ne peut même pas passer la main entre deux troncs. Dans cette région où ni la police ni même l'armée ne mettent les pieds, se dissimulent des tribus qui vivent aujourd'hui encore de chasse à la sarbacane et des guérilleros communistes soutenus par le Viêtnam. Quand on entre dans la zone des collines, on pénètre dans le domaine des tigres de Malaisie, dont on suppose qu'il reste environ huit cents spécimens. Si les tigres sauvages échappent ainsi à l'extinction, à cent cinquante kilomètres de la capitale seulement, c'est parce que la région regorge de

sangliers, ce qui leur permet de se nourrir.

En plein milieu de cette zone de plateaux et de collines, dans la forêt vierge tropicale, se trouve un complexe touristique appelé Fraser's Hill. Sur ce plateau plongé dans le brouillard tout au long de l'année, les journées sont fraîches et le climat facile à supporter. Pourtant l'endroit n'a jamais eu une réputation de centre touristique pour les autochtones, ce sont les Anglais qui ont développé l'idée. Il y a un golf rustique à neuf trous, un hôtel et un cottage destiné aux clients ordinaires. J'y ai acheté au printemps de cette année une résidence secondaire, propriété jusque-là du président d'une succursale de fabricant de pneus anglais.

À Singapour comme en Malaisie, la détention d'armes est étroitement contrôlée, c'est pourquoi j'ai choisi l'arbalète pour chasser. Je m'en suis fait envoyer une d'Amérique par le biais d'une société de vente par correspondance, j'ai traduit le mode d'emploi à grand-peine et j'ai même installé une aire d'entraînement dans le jardin.

Depuis Singapour, le trajet représente environ six heures, via Johore Bahru, Malacca, et Kuala Lumpur. Nous avons traversé des champs de palmiers à huile de palme, des cultures sur brûlis, des pistes où l'argile rouge se soulevait en tourbillons, mais tout au long du voyage Moeko n'a quasiment pas ouvert la bouche. Je n'arrivais pas à m'expliquer à moi-même pourquoi je l'emmenais dans la jungle, à Fraser's Hill. J'aime affirmer que cette résidence est ma terre sacrée, elle est uniquement réservée à la chasse, je n'y ai jamais amené ma femme ni mon fils ni mes amis. J'ai continué à m'interroger tout le long du chemin. Qu'est-ce que tu comptes faire une fois dans cette maison avec Moeko ? Si j'étais tout-puissant, peut-être, je pourrais refaire d'elle une actrice.

Une fois arrivés, nous nous sommes reposés un moment en buvant un café, puis je l'ai amenée sur mon terrain d'entraînement dans le jardin et lui ai appris le maniement de l'arbalète, avec un petit modèle de la taille d'un pistolet, à l'usage des femmes et des enfants. Il est moins puissant qu'une arbalète normale mais on peut facilement abattre un lièvre ou un faisan à moins de cinq mètres. Il est très maniable et ne

nécessite pas spécialement de force. Moeko s'est prise d'un intérêt extraordinaire pour cette arme, et au bout d'une demi-heure, elle arrivait à tirer tout près du centre de la cible.

Le soir venu, nous avons mangé des spaghettis que j'avais préparés, près de la cheminée. Sous l'éclairage rudimentaire des bûches flambant dans la cheminée, Moeko avait l'air d'une enfant, elle avait revêtu une de mes chemises à même la peau, et ses cheveux fraîchement lavés étaient tout brillants.

Elle a loué mes talents culinaires :

— Délicieux, ces spaghettis.

Elle les savourait lentement, tête baissée, en jetant de petits coups d'œil tour à tour sur moi et sur la cheminée.

— Spaghettis *pomodoro alla fiorentina*, autrement dit sauce tomate à la mode de Florence.

— Tu es doué.

— Non, pas moi, tu sais, je te l'ai déjà dit plusieurs fois, et peut-être que ce que je dis n'a plus aucune réalité maintenant, mais toi et moi, on ne fait pas partie de la même ligue.

— Ligue ? De quoi tu parles ?

— Dans tous les domaines, il y a différentes ligues, il y a les grands personnages, les gens élégants, des gens ordinaires, les voyous. En termes de grande ligue, toi tu ferais partie de la Major League, et moi de la Three A.

Et alors, qu'est-ce que ça prouve ? Si elle m'avait rétorqué ça, je n'aurais pas su quoi ajouter, et en plus j'avais déjà dû lui raconter ça des dizaines de fois. C'était sûrement une question importante à mes yeux, mais dont Moeko se moquait éperdument.

— Tu veux vraiment abandonner le métier d'actrice ?

Elle a hoché la tête.

— Ton talent se vengera d'une façon ou d'une autre.

Tu ne t'en es pas aperçue mais le talent, dans la mesure de ce que j'en sais, ce n'est pas quelque chose qu'on a en excédent, mais plutôt un manque, un tel manque qu'on utilise toutes les fonctions dont on dispose pour le combler, c'est ça l'expression du talent, et toi, tu essaies de te débarrasser de ce manque, mais il a sa propre volonté et si ça se trouve, il est plus fort que toi.

— Tu vois, je...

Elle a posé son assiette de spaghettis par terre, a secoué ses cheveux, défait un bouton de sa chemise.

— ... Je voudrais sourire seulement quand j'en ai vraiment envie.

J'ai failli lui dire : ça t'est impossible, mais elle m'a fait tellement pitié à cet instant que je n'ai pas pu ouvrir la bouche.

— Je voudrais que tu me prennes en photo, a-t-elle ajouté avec une expression encore plus pitoyable.

— D'accord, je te prendrai en photo.

Je ne savais pas exactement ce que ça voulait dire dans sa bouche, la prendre en photo, mais la tristesse de son expression m'était trop pénible, c'est pour ça que je lui ai répondu ce qu'elle attendait.

Le lendemain, au cours de la partie de chasse, en pleine jungle, Moeko m'a tiré dessus avec l'arbalète.

Singapour

Fraser's Hill 2

TAKEO YUKI

L'actrice a disparu du *Raffles* sans laisser de trace. Sans payer sa note d'hôtel, ni de restaurant, et je ne parle même pas des orchidées, évidemment. J'ai parlementé deux heures au téléphone avec le directeur de l'agence, et nous sommes tombés d'accord sur la procédure la plus simple dans l'état actuel des choses : se débrouiller pour faire payer à sa place le milliardaire à la Benz. Je suis rentré à la maison, pour cette fois écouter les reproches de Matt, d'après elle j'avais été trop gentil avec cette fille. Tu es trop gentil, non je n'ai pas été spécialement gentil, il faut dire les choses directement, mais ça dépend de ton interlocuteur, en tout cas quand il s'agit d'argent il vaut mieux être clair, ce n'est pas l'argent le problème, pourquoi faut-il qu'on se dispute à cause de ça, je n'y peux rien, ça concerne ton travail... J'en étais à me dire qu'après tout ce genre de disputes me permettait d'améliorer mon anglais et nous étions encore en train de nous renvoyer la balle, quand le téléphone s'est mis à sonner.

C'est pour toi, a dit Matt en me passant le combiné. C'était le milliardaire à la Benz. Hé, Matt, c'est le type à la Benz, plus besoin de le chercher, ça fait déjà une complication de moins.

— Vous vous appelez bien Takeo Yûki ?

Tiens, qu'est-ce qu'il a ? Sa voix tremble.

— Vous vous souvenez de moi ? Nous nous sommes croisés dans le hall du *Raffles*, j'étais avec Moeko Honma.

— Oui, je m'en souviens.

— En fait, excusez-moi de vous dire ça aussi brutalement, j'ai un service à vous demander.

— Euh, justement...

- Oui ?
 - Moi aussi j'avais un service à vous demander.
 - Alors dites-moi d'abord ce que vous voulez, en ce qui me concerne c'est un peu long à expliquer.
 - Mlle Honma a disparu, et...
 - Moeko est ici avec moi.
 - Puis-je vous parler en professionnel ?
 - Naturellement.
 - J'avais un contrat avec elle, pour sept jours d'assistance touristique, et si elle quitte l'hôtel sans me prévenir, je risque des ennuis, vous comprenez ?
 - Je comprends.
 - Vous êtes au courant pour les orchidées ?
 - Oui, les orchidées, je sais.
 - Mlle Honma les a commandées elle-même et à l'agence, nous avons reçu la facture.
 - Ah bon ! Ne vous inquiétez pas, je paierai tout ça.
 - Le montant est assez conséquent...
 - Si vous acceptez les chèques, je peux vous régler tout de suite.
 - Cela m'arrangerait beaucoup. Elle n'a pas réglé sa note d'hôtel non plus, ni mes services, comment faire en ce qui concerne tous ces frais ?
 - Vous ne voudriez pas m'apporter les factures ici ?
 - Chez vous ? Ah, à votre bureau, ce serait peut-être mieux ?
 - Je suis en Malaisie en ce moment.
 - En Malaisie ?
 - À Fraser's Hill. J'y ai une résidence secondaire, écoutez, vous ne voudriez pas venir ? Je n'ai personne d'autre à qui demander ça, ça concerne Moeko.
 - Il lui est arrivé quelque chose ?
 - Tout seul, je n'y arrive pas.
- Le milliardaire avait une voix un peu gênée. En l'entendant, la compassion que j'avais éprouvée pour lui lorsque j'étais en compagnie de l'actrice s'est ranimée. Ce type devait à coup sûr être dans un état épouvantable.
- Entendu, je passe à l'agence préparer les factures, et j'arrive, je pense que je serai là avant la nuit.

— Merci, vous me rendez un grand service, a dit le milliardaire avant de raccrocher avec un soupir de soulagement venu du fond du cœur.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Le milliardaire avait peur.

— Les milliardaires ont toujours peur.

— Il me demande de les rejoindre à sa résidence, dans les collines malaises.

— Je me demande si cette actrice a enfin montré sa vraie nature.

— Que veux-tu dire par là ?

— Takeo, tu n'as jamais vu V à la télé ?

— Non.

— Une soucoupe volante arrive sur Terre, les extraterrestres ont exactement l'apparence des humains, au début ils sont aimables et coopérants, mais en réalité ils sont venus attaquer la Terre pour voler ses ressources en eau. À la base ce sont des sortes de reptiles, c'est très bien fait, très réaliste, il y a des passages où ils enlèvent leur fausse peau humaine et on voit apparaître une tête avec des écailles, comme une sorte de lézard, tu vois.

Matt me racontait ça en souriant, mais moi ça me donnait vraiment la chair de poule.

Cela faisait longtemps que je n'avais pas conduit sur un aussi long trajet. À l'idée de revoir l'actrice, mon cœur battait la chamade. On a mangé un curry malaisien épicé dans un drive-in au bord de la route, j'ai refait deux fois le plein, et au moment où le soleil allait se coucher, on est arrivés à Fraser's Hill.

La maison dans les collines était couverte de brouillard. Tenant à la main un sac contenant les factures, les quittances et une bouteille de veuve clicquot, je me dirigeais vers l'entrée quand Matt m'a arrêté.

— Regarde !

Il y avait un énorme scolopendre sur l'allée dallée de pierres qui menait à l'entrée. Il était plus gros qu'un pouce d'adulte, et je l'ai d'abord pris pour un morceau de tuyau de gaz ou de conduite d'eau tombé là. Il progressait en rampant, d'innombrables et minuscules pattes blanches disparaissant et

apparaissant tour à tour sous le gros tronc noir. Bel endroit, hein, a dit Matt sans sourire.

La porte d'entrée s'est ouverte, le milliardaire s'est avancé à notre rencontre. Je lui ai présenté Matt. La maison était construite à l'anglaise. Le climat était frais, c'est sûr, puisqu'on se trouvait sur un plateau à plus de mille mètres d'altitude, mais je me demande bien ce que les Anglais venaient faire ici. Que pouvaient bien faire des milliardaires dans des endroits pareils ? Ils étaient venus jusqu'à Singapour et en Malaisie, à part ça ils étaient aussi allés en Afrique et dans les îles des Indes occidentales, et comme il y faisait trop chaud pour eux, ils avaient construit des routes et des résidences secondaires dans les endroits frais, y avaient installé des golfs et des courts de tennis. Un parent lointain de ma mère avait travaillé dans des mines de cuivre je ne sais où en Afrique du Nord, il paraît que c'est le désert là-bas, mais il avait raconté qu'ils avaient construit un golf entièrement en sable y compris le green et le tee. Moi je trouve qu'il faut être crétin pour faire des choses pareilles, mais eux ça doit être tout le contraire.

L'actrice se faisait toute petite, assise sur un coin du canapé du salon, et en nous voyant arriver, Matt et moi, elle s'est exclamée joyeusement :

— Wouaah, c'est gentil d'être venus !

On aurait dit une collégienne longuement hospitalisée pour une maladie grave se réjouissant de la visite de ses amis.

— Ce soir, on fait la fête, hein, Kariya ?

Il m'a semblé que son visage avait légèrement changé, mais je n'aurais pas su dire comment. Il était gonflé, ou bien elle était en colère, ou encore un élément important s'était échappé d'elle... Géniale, la fête, a dit Matt, de nouveau sans sourire.

L'actrice et Matt ont dansé ensemble. Pas un tango où les corps se frôlent comme l'autre soir mais une danse disco où les pas sont fixés d'avance. Matt lui a appris des pas très simples, et l'actrice l'a imitée gaiement, en riant comme une de ces lycéennes à la tête vide qu'on peut croiser à Tôkyô, du côté de Harajuku. S'amusait-elle vraiment ? On aurait dit une poupée. Elle dansait comme si elle allait s'effondrer dès qu'elle arrêterait de s'agiter.

— Merci d'être venus, a dit le milliardaire en me versant un whisky *single malt* de vingt-cinq ans d'âge. Sur la table, il y avait du canard rôti, du caviar de la mer Caspienne, du pâté de poisson blanc, des sandwiches aux légumes et de la langue de bœuf en saumure. Aucun de ces mets ne se trouve en Malaisie. Ça l'amusait donc tant que ça de manger ce genre de plats en pleine jungle malaise ?

— Il est arrivé quelque chose ?

Dans ce genre de soirée, il vaut mieux se soûler, m'avait dit Matt un peu plus tôt. L'actrice avait bu presque toute la bouteille de veuve clicquot toute seule, moi je buvais des whisky *on the rocks* bien tassés.

— Qu'est-ce que tu penses de Moeko ?

Ce salon était plein d'objets dignes d'un magazine japonais pour hommes. D'abord un manteau de cheminée, symbole du bonheur, du matériel photo Nikon, Leica, Hassel, une arbalète et un pistolet-arbalète, une chaîne pour disques laser, un écran vidéo immense, d'au moins un mètre, et au sous-sol il y avait sans doute une cave à vin, sur le toit un télescope, dans le grenier un chemin de fer en modèle réduit, dans le garage une moto tout terrain, du matériel de tennis, de golf, de plongée, et puis des verres de Venise, de Bohême et de Baccarat, de la vaisselle Ginori et Wedgwood, des ordinateurs Epson et Apple, et pour ce qui est des femmes, il y avait une actrice et une danseuse. Et malgré tout ça, le milliardaire avait peur !

— Difficile, ai-je répondu.

Le milliardaire a hoché la tête d'un air de dire « bonne réponse ».

— Aujourd'hui elle m'a tiré dessus avec une arbalète.

Il avait un sparadrap sur la joue.

— C'est pas vrai !

Je me doutais bien que c'était vrai, mais c'était sorti tout seul. Le milliardaire m'a montré la plaie sous le sparadrap. Je me suis dit que j'avais beaucoup de questions à lui poser. Quand et comment l'avez-vous connue ? Vous avez envisagé de l'épouser ? A-t-elle toujours été comme ça ? Qu'a-t-elle l'intention de faire si elle abandonne le métier d'actrice ? De quoi vit-elle en ce moment, de ce qu'elle a gagné en faisant du

cinéma ? Avait-elle déjà essayé de vous tuer ? C'est comment de faire l'amour avec elle ? De quoi avez-vous parlé entre le moment où elle vous a tiré dessus et le moment où nous sommes arrivés ? Comment une femme comme elle pourra-t-elle vivre à l'avenir ? Le milliardaire aussi avait plein de choses à me raconter, et puis il voulait sans doute me demander mon avis. Mais nous sommes restés silencieux. J'avais d'innombrables doutes concernant cette actrice. Ça aurait été une erreur d'essayer de les élucider. Parce que cette femme était entièrement constituée de doute. Elle était le doute personnifié. Tout comme le Christ porte sa croix, elle, elle portait un grand point d'interrogation sur son dos.

— Elles sont extraordinaires, a dit le milliardaire en regardant danser Matt et l'actrice.

Quand un homme est acculé dans une impasse, il se met à énoncer des évidences.

— Je n'arrive pas à suivre, a ajouté le milliardaire en suivant du doigt le tracé de sa blessure, et nous nous sommes mis à rire tous les deux. C'était le troisième rire triste de mes vingt-trois années de vie.

Fraser's Hill

Singapour

TOSHIMICHI KARIYA

Même quand elle m'a tiré dessus dans la jungle, et même après, Moeko est restée coupée de ses émotions. Enfin, quand je dis coupée de ses émotions, je veux dire par là qu'elle refusait toute communication avec moi. La condition pour que la communication s'établisse, c'est une reconnaissance commune, qui inclut la compréhension des émotions de l'autre. Quand je dis qu'elle refusait toute communication, cela ne veut pas dire qu'elle n'ouvrait pas la bouche. Ni qu'elle avait renoncé à exprimer toute émotion. Elle répondait à ce que je lui disais, prenait l'air triste ou riait à gorge déployée, mais c'était complètement pêle-mêle.

Par exemple, si je lui demandais : « tu as vraiment envie de me tuer ? » elle éclatait de rire. Ce n'était pas complètement nouveau chez elle. Depuis que je la connaissais, pendant notre lune de miel terriblement courte, et après aussi, elle avait l'habitude d'éclater brusquement de rire sans raison. Elle riait parce qu'elle venait de penser, par association d'idées, à quelque chose qui s'était passé longtemps auparavant. Si je lui demandais : « qu'est-ce qu'il y a ? » elle répondait toujours : « rien ». À ce niveau-là, je peux encore comprendre, ça arrive plus ou moins à tout le monde, de se mettre à pouffer de rire quand les circonstances s'y prêtent le moins. Mais dans le cas où les manifestations émotives perdent tout lien avec la réalité, je ne vois que deux causes possibles. Si on perd inconsciemment le lien avec la réalité, c'est la folie, et s'il s'agit d'un phénomène conscient, c'est un refus de communiquer. En raisonnant plus rigoureusement, on peut sans doute affirmer qu'il y a une part de folie dans le refus de communiquer.

Quand elle m'a tiré dessus avec l'arbalète, ça m'a causé un choc, mais cela me faisait encore plus peur de la voir refuser ainsi toute communication. C'est pour ça que j'ai appelé le jeune homme du service touristique. Trouver son numéro de téléphone n'a pas été très compliqué.

J'avais déjà vu Moeko changer totalement d'attitude à l'arrivée d'une tierce personne. Parce que même si son rapport à moi se dégradait complètement, tant qu'elle pouvait répondre normalement à une tierce personne, cela signifiait qu'elle était encore capable de se contrôler. Si, par exemple, quelqu'un devient incapable de communiquer avec un chauffeur de taxi, un porteur à l'aéroport ou un garçon d'hôtel, cela veut dire qu'il est complètement fou, et inversement, le fait de communiquer avec un chauffeur de taxi, un porteur ou un garçon d'hôtel permet de se raccrocher à quelque chose.

Le jeune guide et sa petite amie ont fait preuve, chose rare chez les habitants de Singapour, à la fois d'intelligence et de délicatesse.

Moeko est absolument incapable d'entrer en relation avec des gens dépourvus de ces deux qualités. Elle était ravie de leur visite. La bouteille de veuve clicquot qu'ils lui ont offert lui a fait très plaisir, et elle s'est beaucoup amusée à danser avec la petite amie danseuse de son guide.

Mais elle n'était pas dans son état normal. Quand elle m'agressait verbalement autrefois, ou qu'elle essayait de m'étrangler la nuit, naturellement elle était un peu bizarre mais il y avait de la vie en elle. Je me demandais si l'abandon de son métier d'actrice n'avait pas joué un rôle primordial dans ce changement. J'ai demandé au guide ce qu'il en pensait, il m'a répondu qu'il n'en savait rien. C'est seulement après que Moeko fut montée se coucher, avant tout le monde, que je me suis mis à parler de tout ça avec lui.

— C'est une actrice de génie, vous savez.

— C'est ce que j'ai cru comprendre.

— Quand une femme comme ça s'arrête de tourner, son énergie reste bloquée à l'intérieur, elle ne peut plus s'extérioriser.

— Vous pensez que c'est cette énergie à l'intérieur qui la rend

folle ?

J'ai hoché la tête. Le jeune guide a penché la sienne d'un air incrédule.

La danseuse a pris part à la conversation :

— J'ai l'impression qu'elle joue un rôle, a-t-elle dit.

— Qu'elle joue un rôle ? a demandé le guide.

La conversation se déroulait en anglais. En un sens, c'est facile à parler, l'anglais, mais ça devient difficile quand on veut exprimer des nuances.

— Quel rôle jouerait-elle ?

— Celui d'une femme, purement et simplement, d'une femme réelle.

Un ange est passé. Comme le silence se prolongeait, nous nous sommes aperçus que nous étions très fatigués et nous sommes tous partis nous coucher sans même nous souhaiter bonne nuit. Maintenant, à la réflexion, je me dis que j'aurais dû parler plus longuement avec ce guide et sa compagne.

Au milieu de la nuit, je ne sais pas quelle heure il pouvait être, je me suis rendu compte que Moeko se glissait sans bruit hors du lit. J'ai vu par la fenêtre que le brouillard s'étendait. Dans mes yeux, la vision d'un brouillard épais s'étendant lentement en une nappe laiteuse s'est superposée aux jambes de Moeko se glissant hors du lit.

J'ignore combien de temps s'est écoulé ensuite. Au Viêtnam, pendant les embuscades, c'était la même chose, malgré l'état de tension que suscitait l'éventualité de la mort, le corps exténué avait tendance à s'assoupir. En fait, ce qui nous poussait à nous endormir n'était pas tant la fatigue physique que le désir d'échapper à la pression que causait le fait d'attendre éveillé l'arrivée de l'ennemi. Tu es en pleine jungle ici, me suis-je dit à moi-même. Tu es allongé non pas dans un lit fabriqué en Suède mais sur la terre gonflée d'humidité du delta du Mékong. Pendant l'embuscade, un officier vétérane de l'armée sud-viétnamienne se trouvait juste à côté de moi. Mais maintenant je suis seul. Je ne sais plus dans quelle province c'était, mais pendant que nous attendions, planqués en embuscade, j'ai vu passer dans mon champ de vision limité une pluie d'étoiles filantes. Elles ont déchiré le ciel, en le traversant comme un

ricanement moqueur dans l'air lourd et humide de la jungle, elles ont glissé, laissant derrière elles une traînée de fils clignotants et scintillants. Moeko est apparue dans la chambre comme cette pluie de météorites.

— Prends-moi en photo.

Elle tenait à la main, non pas un pistolet-arbalète, mais un appareil photo. Elle avait une expression enfantine sur le visage, son regard était limpide. Je m'étais protégé la poitrine avec une liasse de journaux posés au chevet du lit, et soudain, j'ai eu honte de moi. Pourquoi suis-je allé au Viêtnam, pourquoi suis-je allé au-devant de ces cadavres calcinés, aux dos fondus comme de l'asphalte, aux membres déchiquetés ? La honte qui me fouaillait les entrailles était la même que quand je me posais cette question autrefois.

Moeko restait silencieuse.

Comme un pantin dont elle aurait tiré les ficelles, complètement sous son contrôle, j'ai fixé le flash électronique sur l'appareil, chargé la pellicule.

— Souris un peu, Moeko.

Je lui ai dit la phrase que je disais toujours quand je prenais des photos d'elle sur un tournage, mais plutôt que des mots, c'est un bref écho qui s'est répercuté dans toute la chambre pour aller mourir aussitôt. J'avais l'intérieur de la bouche complètement desséché, comme si l'arrière de mes lèvres et mes gencives étaient emplis de papier de verre.

Le bruit de l'obturateur et la lumière du flash emplissaient la chambre, et chaque fois Moeko changeait légèrement d'expression. Je la mitraillais comme si j'étais de nouveau photographe de guerre. Et puis, cette nuit même où je l'ai prise en photo, Moeko a disparu.

J'ai du mal à comprendre moi-même pourquoi, mais je n'arrive pas à savoir à quel moment exactement elle a disparu. Est-ce que je lui ai donné la pellicule une fois les photos terminées ? Est-ce que je me suis recouché et que le matin à mon réveil, elle n'était plus là ? Ou bien a-t-elle quitté la pièce sitôt les photos terminées pour s'évanouir dans la nuit de Fraser's Hill ? Ou encore, bien que ce soit impossible – et pourtant c'est ce qui me semble –, s'est-elle volatilisée à

l'instant même où j'ai fini de prendre les photos ? Ce n'est pas rare à la guerre : après un état de tension extrême, les souvenirs se font vagues, on n'arrive plus à se rappeler en détail comment on a regagné le camp sous le feu nourri des balles traçantes et les tirs de mortier. Cela arrive souvent. Derrière qui a-t-on traversé les marécages ? Est-on monté sur une jeep ou dans un camion, ou bien a-t-on progressé en rampant dans la nuit, a-t-on pris un hélicoptère alors qu'il faisait encore nuit, ou déjà jour, et a-t-on vraiment pris un hélicoptère ? On a beau se remémorer les pieds et les jambes gelés, les vêtements mouillés flottant au vent quand le vent des hauteurs s'engouffrait par la porte ouverte, on ne sait plus dans quelle bataille c'était. Hier, il y a un mois, il y a un an ? Tout ce qui est sûr, c'est que Moeko a bel et bien disparu. Ses vêtements, ses produits de beauté, ses bijoux, toutes ses affaires ont disparu, sa valise aussi. Le jeune guide a appelé les taxis locaux, les hôtels, les cottages, la police : personne ne l'avait vue. Mais comme on est dans une jungle d'Asie du Sud-Est enveloppée d'air humide et d'épais brouillard, peut-être que le chauffeur de taxi qui a pris Moeko en charge n'est pas encore rentré au bureau, ou peut-être qu'elle a versé une caution et qu'elle est partie pour Kuala Lumpur avec la voiture du personnel d'un hôtel. Dans cette région, si on paie, on obtient la collaboration de la police elle-même. Peut-être aussi qu'il lui est arrivé quelque chose, mais le jeune guide est tombé d'accord avec moi sur un point : Moeko ne s'est pas suicidée.

Tous mes souvenirs sont vagues, pas seulement en ce qui concerne les détails de sa disparition. Je suis rentré à Singapour, la nouvelle année a commencé, ma femme et mon fils sont revenus du Japon, et quand j'ai entendu à nouveau mon fils courir près de la piscine en poussant de grands cris, j'étais sur le point de tout oublier. Comment était habillée Moeko à ce moment-là ? Portait-elle la même robe de soie grège que quand je l'ai revue, ou un tailleur aux motifs de gouttes d'eau, ou encore une chemise et une jupe de lin légèrement rosées, ou seulement la chemise que je lui ai prêtée, ou une chemise de nuit, ou peut-être rien du tout, elle était peut-être tout simplement nue, je n'arrivais absolument plus à me

souvenir. Après les vacances du Nouvel An, des télex d'achat de *junk bond* se sont mis à affluer de Bruxelles, Amsterdam ou Francfort, et vers le moment où j'ai commencé à faire des photos pour le calendrier d'une compagnie aérienne australienne, je me suis même mis à douter que Moeko soit jamais venue à Fraser's Hill. Ma blessure à la joue avait guéri sans laisser la moindre marque, et je n'avais plus la dernière pellicule que j'avais prise d'elle. Je ne savais même plus si je l'avais vraiment prise en photo ou non. J'avais encore le bruit de l'obturateur dans les oreilles, mais cela se superposait avec mes souvenirs de correspondant de guerre et je ne distinguais plus de quelles photos il s'agissait. J'ai songé à téléphoner au jeune guide pour vérifier, mais j'en ai été incapable, j'avais trop peur que mes nerfs craquent si jamais il me répondait : « Moeko ? Qui est-ce ? Je n'ai jamais entendu parler de cette personne. » Vers le printemps, je me suis mis à douter de l'existence réelle de Moeko et même d'avoir jamais eu une relation quelconque avec elle, tant il m'était devenu difficile de me rappeler son visage, son corps, ses jambes, ses flancs, la ligne de son cou ou de ses hanches.

C'était certain, Moeko s'était enfoncée dans cet étrange gouffre intérieur que Klaus Katzermann nommait *black hole*. Et depuis sa disparition, ce gouffre s'était considérablement élargi. Je continuais tant bien que mal à faire de la photo, mais j'avais arrêté d'aller dans ma résidence secondaire, et naturellement j'avais aussi arrêté la chasse, mais je buvais de plus en plus d'alcool et au bout de six mois, j'ai fini par aller consulter un psychothérapeute, sur les conseils d'un ami.

— Vous avez donc connu une femme nommée Moeko ? m'a dit le thérapeute.

J'ai hoché la tête.

— Et vos souvenirs d'elle sont très vagues, vous ne savez plus quel genre de personne c'était.

Yes.

— Elle vous a fait souffrir ?

Je ne sais pas.

— Elle vous a donné du plaisir ?

Je ne sais pas.

— Vous pensez toujours à elle ?

Je ne sais pas.

Je ne sais pas.

Je ne sais pas.

Je ne sais pas.

Je ne sais pas.

Après avoir répété des dizaines de fois « je ne sais pas », je me suis mis en colère et j'ai crié :

— Le problème ce n'est pas de savoir si elle a existé ou non !

Le thérapeute a eu l'air surpris et m'a demandé ce qu'était le problème alors. Je connaissais la réponse, mais je n'ai pas eu le courage de répondre. Le problème, c'est de savoir si, moi, j'existe ou non.

Le morne rivage

du monde imaginaire

MOEKO HONMA

Oui, finalement, je vis dans cette triste station balnéaire de mon monde imaginaire. Depuis quand, je ne sais pas. Peut-être depuis que j'ai suivi dans la jungle ce cadavre du nom de Kariya, ou alors depuis que j'ai quitté la jungle ? Au moment où je me suis dit que je voulais vraiment qu'il me prenne en photo, Kariya s'est métamorphosé en cadavre blafard. Comme c'était un mort, je n'ai pas pu comprendre ce qu'il disait. Dans la jungle, sous les feuilles mortes, il y avait un nombre incroyable de sangsues, qui m'ont sucé le sang à plusieurs reprises. Elles me dégoûtaient à vomir, mais ce n'était pas si désagréable que ça. Les sangsues sont à peu près longues et épaisses comme des allumettes, elles ont des ventouses à chaque extrémité du corps, d'un côté elles s'accrochent à une feuille ou une branche morte, et de l'autre tâtonnent en rampant à la recherche d'une proie. Ce mort-vivant de Kariya prétendait chasser et chercher une proie, un sanglier ou un stégosaure ou un orang-outang, je ne sais pas, et moi pendant ce temps je jouais avec les sangsues. Pour les remercier de m'avoir sucé le sang, je les ai calcinais avec mon briquet. Je les calcinais pendant vingt ou trente secondes, mais elles ne mouraient pas. Je me suis dit que le roi de cette jungle, ce n'était pas le tigre, mais la sangsue. Le roi c'était la sangsue, et la reine, l'agave monstrueuse. C'est moi qui ai donné ce nom à cette plante, parce qu'elle ressemble à un ectoplasme d'agave. Elle est gigantesque. Une feuille fait environ cinquante centimètres de largeur, et cinq mètres de longueur. Même dans cette jungle si dense que le soleil y pénètre à peine, ces feuilles dentelées de cinq mètres se remarquaient. Au moment où ce mort nommé Kariya qui poursuivait sa proie l'a visée avec son

arbalète, je me suis aperçue que les feuilles dentelées de cinq mètres se tordaient comme des tentacules. Pourtant il n'y avait pas un souffle de vent. Aucune autre feuille ne bougeait dans cette jungle. Seules ces immenses feuilles dentelées s'agitaient en se tordant comme pour m'appeler. On aurait dit que je pouvais parler avec elles comme avec le ventilateur du *Raffles*. Cette plante avait une volonté propre. Pendant que j'hésitais entre m'approcher pour lui chanter une berceuse ou communiquer avec elle par télépathie, c'est elle qui m'a adressé la parole : « Dis, tu ne le tuerais pas celui-là, il est tellement sinistre. » Celui-là, c'était bien sûr le cadavre nommé Kariya. Alors je l'ai visé et je lui ai tiré dessus. Ma flèche l'a manqué de peu et est allée se ficher dans le tronc d'un arbre.

Je voulais absolument qu'il me prenne en photo. J'ai toujours été parfaite, et en ce qui concerne le jeu d'acteur, depuis que je suis sortie du ventre de ma mère, je n'ai jamais commis la moindre erreur. Je peux jouer avec plus de naturel encore qu'un chien, et avec encore moins de naturel qu'une actrice du cinéma muet jouant dans un film aux débuts du parlant. À une seule exception près, je n'ai jamais été jalouse d'aucun autre artiste. La seule dont j'ai été jalouse, c'est d'une photo Polaroid qu'a prise d'elle-même, peu avant sa mort, une actrice atteinte d'une maladie incurable. Elle avait actionné le déclenchement automatique au moment même où elle éparpillait en l'air les morceaux d'un mouchoir en papier trouvé dans sa chambre et déchiré soigneusement. Quand j'ai vu cette photo, j'en ai eu la chair de poule, et j'ai été jalouse à en mourir. Elle regardait l'objectif en souriant. Moi, j'étais incapable d'un sourire pareil. C'est pour ça que j'ai voulu être prise en photo par un habitant de mon monde imaginaire.

Accompagnée par mes amis, le ventilateur du *Raffles*, un million de sangsues et les feuilles dentelées de l'agave, je suis arrivée à la plage. J'ai décidé d'occuper la chambre de Jeanne, qui était morte en laissant une lettre de recommandation pour moi. Je ne suis pas encore très à l'aise avec leur langue, alors je ne peux pas nouer de liens très intimes avec les autres habitants.

Quand j'ai demandé au propriétaire pourquoi il ne faisait pas

démolir ce complexe balnéaire puisqu'il était tellement désert, il m'a dit qu'il gardait encore de l'animation grâce à une fête annuelle.

Lors de cette fête, paraît-il, un bateau de cristal apparaît dans le port situé au bout de la plage, et c'est un spectacle magnifique de le voir quitter le port et prendre la mer en étincelant de tous ses feux. Parviendrais-je un jour à acquérir un sourire supérieur à celui de l'actrice défunte ? Finalement, ma tentative de me faire prendre en photo s'est soldée par un échec mais je pense qu'il me reste des chances. Et plus que tout, la vie ici me plaît, parce que je me sens vivante.

Singapour 5

TAKEO YUKI

Les travaux de rénovation ont démarré aussi dans *Kennedy's Room*, la chambre où a séjourné l'actrice, ils ont commencé à abattre les murs. Le *Raffles Hotel* subit une réfection complète, mis à part le jardin planté de palmiers et le *Writers' Bar*, il rouvrira en 1991.

J'ai demandé à Mr Duncan de me laisser entrer dans *Kennedy's Room*. Ça ne me ressemble pas, mais on dirait que je deviens sentimental. Cela fait quatre mois maintenant que l'actrice a disparu, et je n'ai aucune nouvelle du milliardaire non plus. Ça ne me dérange pas particulièrement, puisqu'il a réglé tous les frais de séjour de l'actrice, orchidées comprises.

Matt est repartie pour New York.

Ma dernière cliente est une Française d'une quarantaine d'années qui fait un voyage de trois mois en Asie du Sud-Est. Elle est directrice des ventes pour le monde entier, je ne sais plus si c'est pour une compagnie de chaussures de golf qui utilise une nouvelle matière, ou une compagnie d'informatique, peu importe. Elle a considérablement amélioré le rendement de sa société en travaillant trois ans de suite sans prendre de congés, et a pu enfin récupérer de longues vacances de trois mois. J'ai un mauvais pressentiment : je crois qu'elle va exiger que je couche avec elle, mais elle n'a pas l'air d'avoir une odeur corporelle trop forte, et puis c'est une intellectuelle qui aime parler de Mozart, au moins je ne m'ennuierai pas.

Juste au moment où j'allais sortir de *Kennedy's Room* aux murs et au sol tout arrachés, le ventilateur incliné au plafond s'est mis à tourner et a tressauté. À cet instant, j'ai été persuadé que l'actrice était quelque part, vivante.

Peut-être bien que, comme le disait Matt si sérieusement, elle était venue sur Terre d'une autre planète pour étudier

quelque chose ici, et qu'elle y est retournée.

Anyway, quoi qu'il en soit, après avoir fréquenté quelque temps cette actrice, plus aucun client ne me fait peur. C'est la seule chose dont je sois sûr.

Quand le *Raffles* rénové rouvrira en 1991, je demanderai à Mr Duncan d'apposer sur la porte de *Kennedy's Room* une plaque dorée gravée au nom de « MOEKO ».

Elle allait bien avec le *Raffles Hotel*, cette actrice.

Postface

Ceci est la version romancée du film *Raffles Hôtel*. La méthode habituelle en pareil cas consiste à partir du scénario et à l'enrichir pour en faire un roman, mais en ce qui me concerne, j'avais sous les yeux comme base un film pratiquement achevé.

D'ordinaire, les images n'ont pas comme les mots la capacité de stimuler l'imagination.

Pourtant le film *Raffles Hôtel* a ce pouvoir.

Chose étrange à dire, ce film a le pouvoir de faire naître des images.

L'actrice Miwako Fujitani est le support de ce beau rêve éveillé sous les tropiques.

Sa personnalité m'a influencé pour la réalisation du film comme pour la rédaction du roman.

Pour éviter tout malentendu, je dois cependant prévenir le lecteur que Miwako Fujitani et Moeko Honma sont absolument différentes.

Dans le roman, comme dans le film.

Dans la réalité, Miwako Fujitani est un personnage beaucoup plus complexe et fragile que Moeko Honma. Si tel n'avait pas été le cas, elle aurait été incapable de jouer ce rôle.

Murakami Ryû
5 août 1989

FIN